

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Juin 80 - n° 137 - 10 F
Portugal - 120 escudos
Suisse - 6 F.S.
Canada - \$ 1,75

charlie





surpassez vos 16 ans!

Dites "chiche"! Et votre MT 80 part au quart de tour. Cette moto a toute la fougue de vos 16 ans! Et tout le "savoir-faire" des Honda cross ou enduro. Maniable, légère, robuste, elle se plie à tous vos

caprices. Sur tous les terrains, dans toutes les situations. Dès 80 centimètres cubes, chez Honda, vous avez le droit à une trail adulte. Une vraie. Qui ne s'occupe pas de votre âge. Seulement de vos défis.

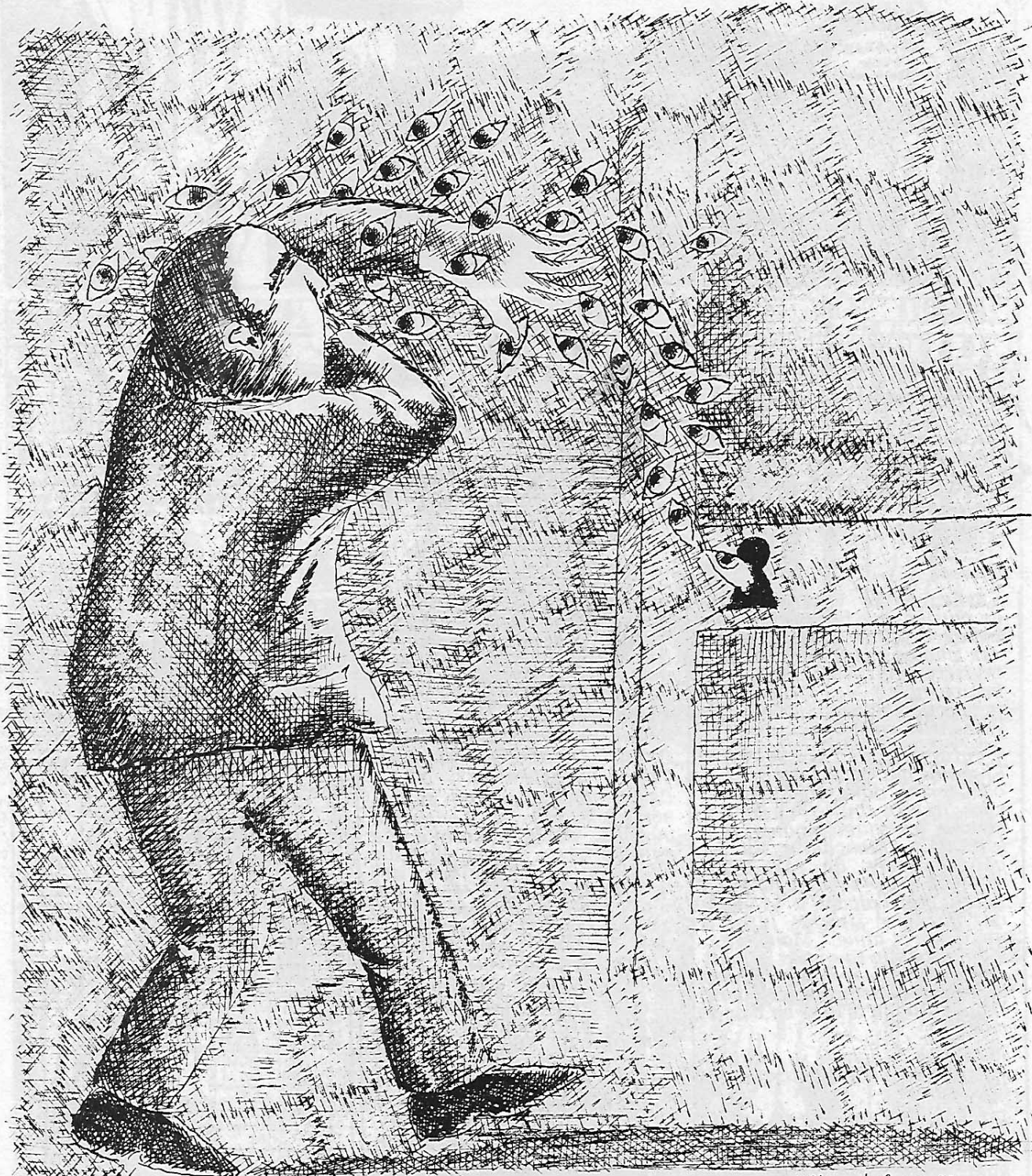
HONDA® MT 80

1021 concessionnaires et agents partout en France. Garantie 1 an.

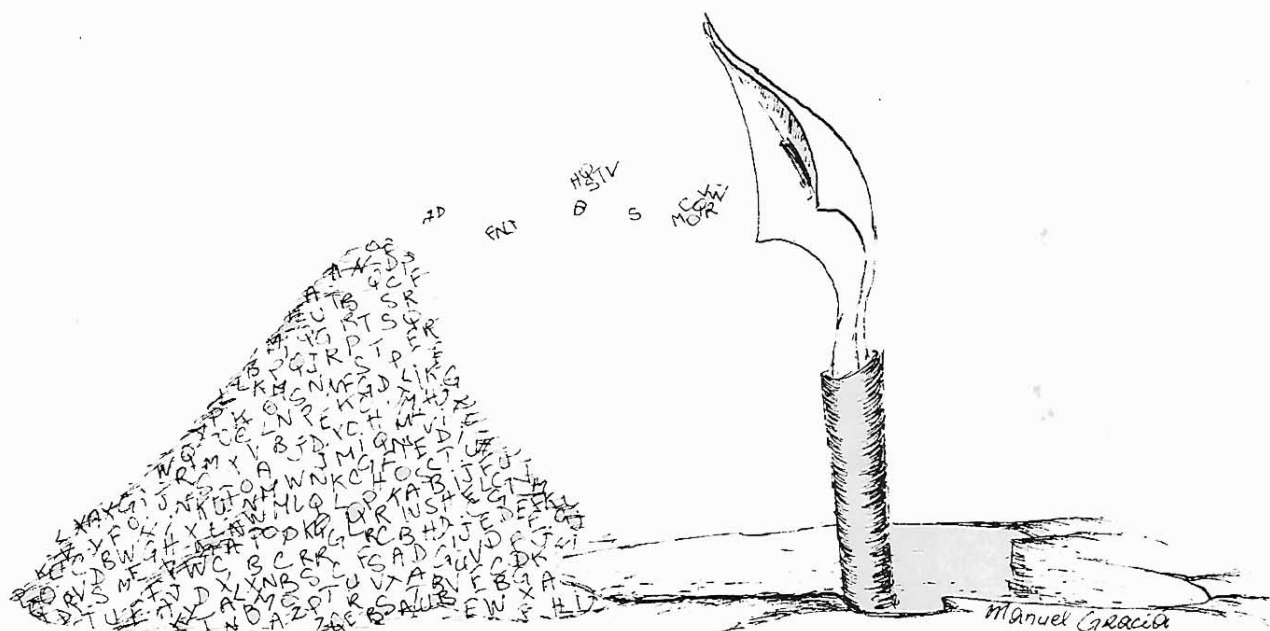
3 ARDEUR : WARSCHAU
 12 CARNETS FRANÇAIS
 14 Hugot
 16 CAMILLE LE CAMÉ
 17 POLARS
 20 THE CAPTAIN AND THE KIDS
 22 LA CAGE DE L'ECUREUIL
 24 CONTES DE CHARLIE
 26 Kamagurka
 30 DOMMAGES DE GUERRE

32 ANDY CAPP
 35 LES PETITS MIQUETS
 37 PEANUTS
 41 Carali
 52 Mercier
 54 Montellier
 57 CROCK
 58 MADIE FEE DU LOGIS
 60 Schlingo

66 WHAT'S UP DOC?
 69 FOSDYKE SAGA
 72 CARNETS DE VOYAGE
 74 B.C.
 76 ÉCRIT A LA MAIN
 77 PETITES CHOSES SUCRÉES
 78 DICO S.F.
 79 GOLO-FRANK
 80 Le sphinx de verre



Manuel Gracia



« Ardeur », de Varenne. C'est de plus en plus beau. Enfin une bande dessinée où il se passe des choses, de l'aventure, du mystère, du sentiment... De beaux noirs, des gris somptueux, des blancs blafards. Vivement la suite !

« Polars », de Manchette, l'homme qui, le mois dernier, a osé écrire dans son article : « Le destin qui frappe est comme les champignons : à la grecque. » Manchette, tu es génial ; sors de ton trou, montre ton visage d'ange bouffi par l'alcool à la foule qui t'adore, titube jusqu'à nous. Je t'aime, Manchette. J'aime ce que tu aimes, je hais ce que tu hais. Si un jour j'écris un roman policier, ce sera dans l'espoir que tu le lises en diagonale.

Madie m'a donné sa culotte. J'ai fait avec elle une tisane délicieuse.

De Busscher, taciturne et affamé de tendresse derrière son monocle et ses cachemires kaki, nous parle de la Ligne Maginot. Son rêve : acheter un

blockhaus pour inviter ses amis autour d'un vin chaud et ricaner des parvenus suisses dans leurs abris anti-atomiques à poutres apparentes.

Kamagurka, le végétarien qui monte, raconte une histoire insensée. Ça lui passera avant que ça me reprenne.

Carali se souvient de sa jeunesse orientale. Ah, l'odeur du paprika, de la molorhya, du mouton grillé, le cri du marchand de poulet, les yeux des femmes arabes, les temps qui n'a pas de sens, le café et l'eau fraîche... Ça existe encore, à côté de notre monde pressé d'aller jouer au tennis.

Golo, enfin, avec son complice, Frank, observe le milieu des voyous, des michetons et des filles qui se débrouillent. Ça existe encore. Nous sommes tous des voyous, des michetons et des putes – enfin, tous ceux qui ne sont pas trop abrutis.

Je n'ai pas parlé de tout parce que je ne m'intéresse pas à tout. Et puis, vous n'avez qu'à regarder pendant que je

m'éloigne, discret, élégant et désespéré de n'être que ce que je suis dans mon manteau de cuir noir acheté cent dollars à Varsovie. Quand je pense aux milliards d'affamés de ce monde impitoyable, je me dis que lire « Charlie » est un privilège.

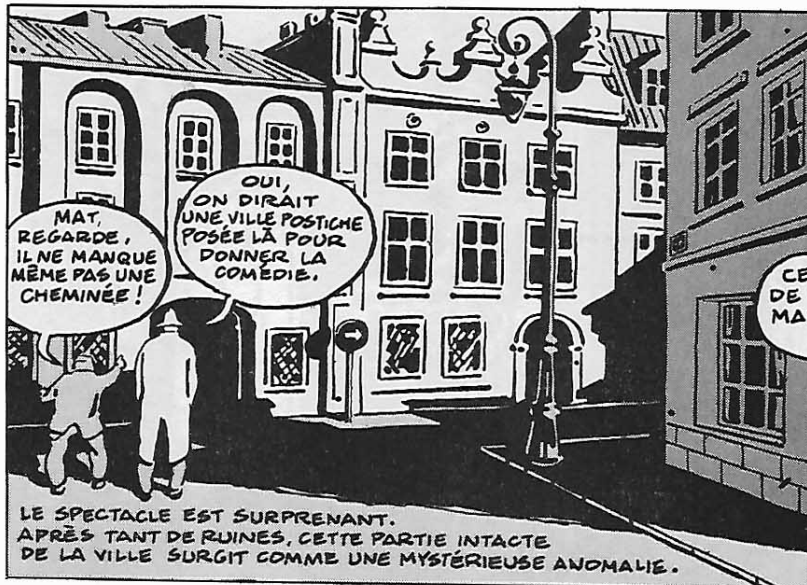
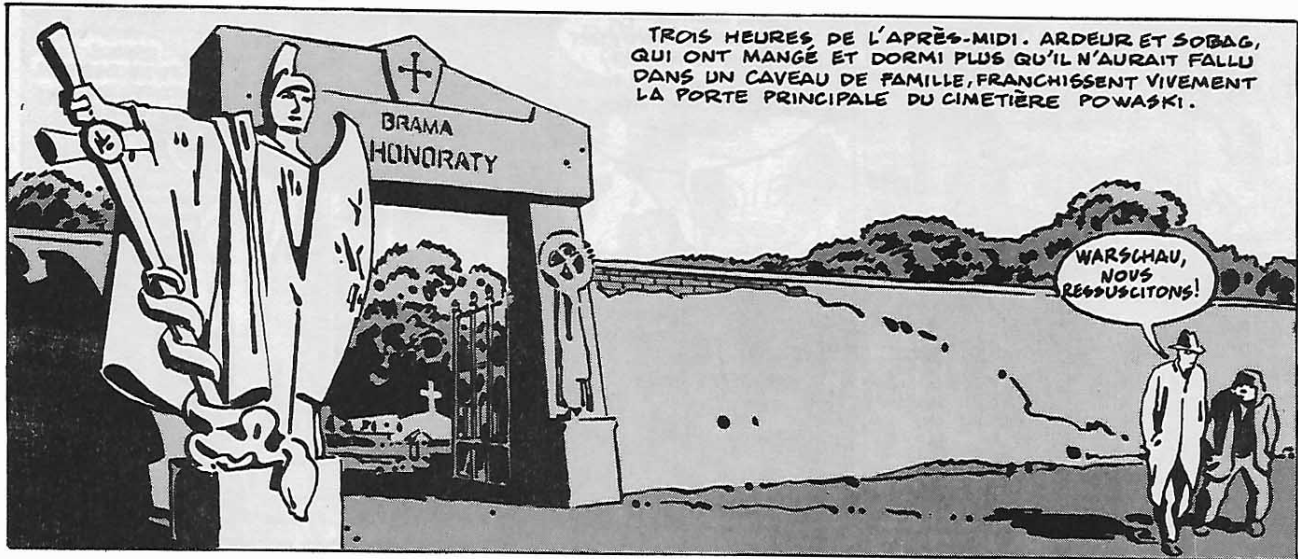
W.

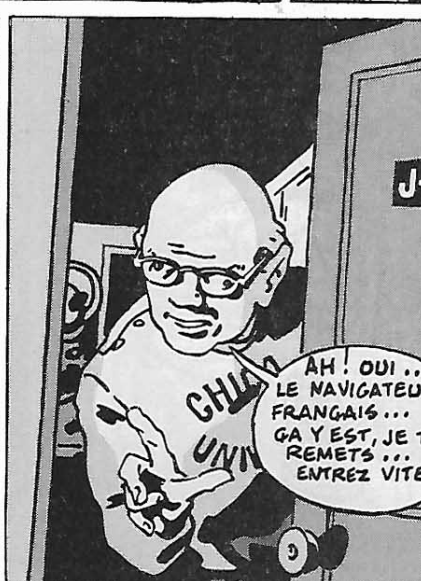
Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine Jeanroy.
 Correctrice : Michelle Colibert.
 Espion : Willem.
 Éditions du Square,
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
 75005 Paris – Téléphone : 329.74.50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Étranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375.96.60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 2^e trimestre 1980.
 Imprimerie : I.G.E.
 Photocomposition : Presses Maubert.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 61 425.
 Publicité : Régie Publiart.
 Sylviane Souccar, 27 rue Garnier,
 92200 Neuilly-sur-Seine.
 Tél. 747.11.65.
 Gestion : Thierry Souccar.



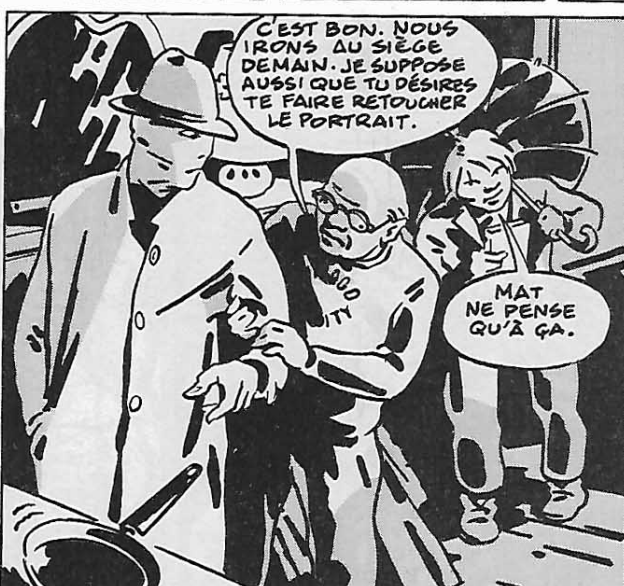
WARSCHAU 2

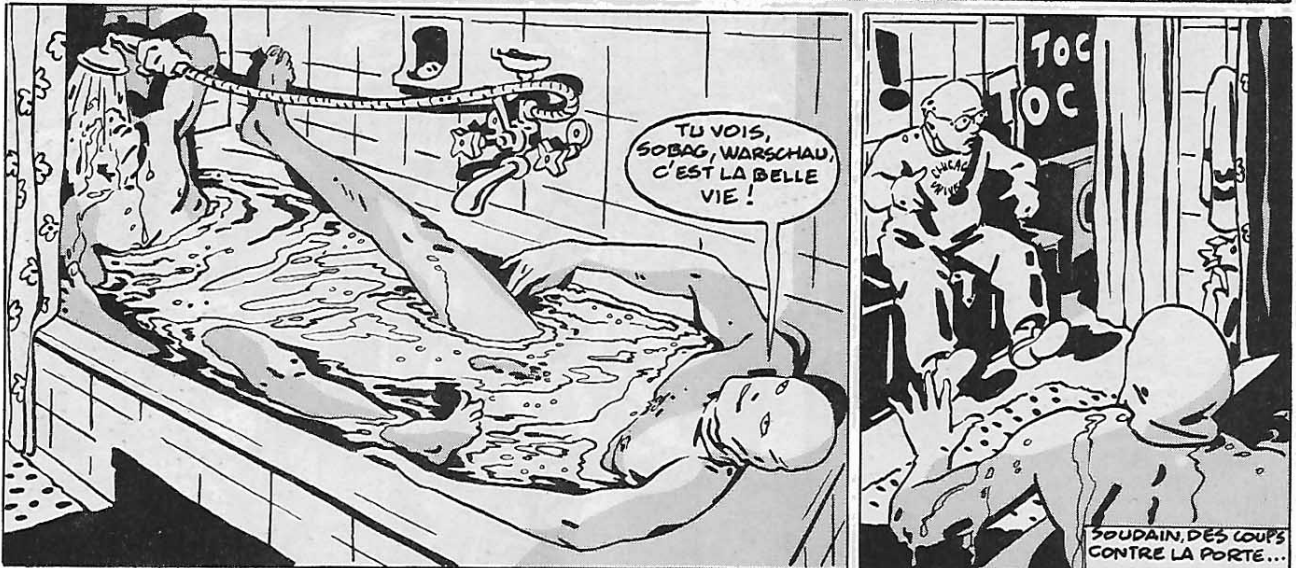
Résumé. - Ardeur et Sobag sont arrivés à la périphérie de Warschau. Le plus difficile reste à faire : entrer dans la ville. Un « passeur » s'offre à les guider. C'est un piège. Traqués par les milices, Ardeur et son compagnon se réfugient dans un cimetière.



















(à suivre)

LES CARNETS FRANÇAIS DE L

BOUÉES

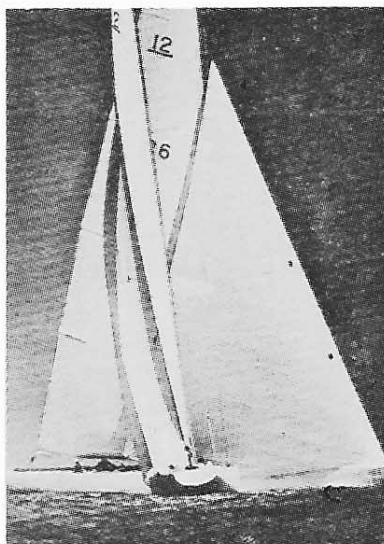
LORSQU'EN course, alors que vous taillez aimablement votre route grand large babord amure, retentit soudain le sinistre cri : « Man over board ! » (1) ... il vous faut dans les plus brefs délais virer lof pour lof pour remonter au plus près, mais cette fois tribord amure, vers le lieu précis de la bien involontaire immersion de votre coéquipier. Si ce dernier, plutôt que d'endosser son gilet de sauvetage, a préféré passer les bretelles de



son accordéon afin de griser la bordée de poignantes mélodies, le risque est grand de ne point le voir réapparaître... Car, et quand bien même eût-il consenti au sacrifice de son instrument, le temps de la manœuvre, les creux incessants de la vague, quand ce ne sont pas les brumes marines ou la phosphorescente pénombre, en un mot la mer, ne tend que trop souvent à briser les espérances de récupération heureuse.

Cet inconvénient qui, parfois, gâche les plus radieuses courses-croisières (voir le dernier Fasnett), ces pertes de temps fastidieuses sembleraient avoir été définitivement conjurés par une ingénieuse entreprise, la Mastep Plastic, sise à Bognor-Regis dans le Sussex, Angleterre. Cette dynamique société vient, en effet, de mettre au point un système tout à fait original et astucieux. Un levier disposé près du barreur (qui l'actionnera dès que la disparition (2) aura été constatée) éjecte une bouée couronne à poste sur le tableau arrière. A sa suite et cependant que le voilier poursuit encore

sa progression, une ligne fluorescente, flottante et longue de 60 mètres, d'elle-même va se dérouler pour entraîner à l'eau une seconde bouée portant un pavillon sur hampe de 1 mètre 80. Dès lors, et une fois effectué le virement de bord, tout va devenir d'une extrême simpli-



citée... Il ne suffira plus que de remonter la ligne depuis la bouée-pavillon jusqu'à la bouée-couronne qui, par ailleurs et en prime, se voit dotée d'un éclairage clignotant et d'un sifflet. Oui, d'un sifflet ! Hampe-pavillon (creux de la vague), sifflet (brumes), feu clignotant (nuit), rien n'a donc été laissé au hasard ! De telle sorte qu'il est désormais permis d'être à bord instrumentiste et marin sans encourir pour autant les désagréments de la mort par noyade (3). Réconfortante nouvelle pour tous les yachtmen-interprètes.

(1) Bien plus évidente que « Un homme à la mer », cette exclamation dédramatisée qui entretient le doute. S'agit-il, en effet, d'un homme tombé par mégarde à la mer... ou d'un sportif courageux nageant, comme cela se voit fréquemment, en pleine mer ?

(2) Est-il besoin de préciser que le constat doit être relativement rapide...

(3) A moins bien sûr d'être, du piano à bretelles, un suicidaire.

MUPPETS

LA seule concession télévisuelle que je fasse à ma fille (deux ans ! deux ans... déjà !) est une émission dominicale passant sur la chaîne A de mes deux P (Patrick Lecocq et Patrick Poivre d'Arvor). Elle est anglo-

saxonne et s'appelle le « Muppets Show ».

Ayant décidé de faire mes Pâques à la campagne, grande fut ma surprise de voir ma fille, cette fragile enfant, enlacer dès notre arrivée la bonne grosse tête ronde du labrador de notre hôte, s'y suspendre, et de rouler, et de bouler avec ce superbe spécimen ... fort heureusement sur le gazon. Nulle crainte à avoir, m'assurèrent aussitôt mes hôtes, connaissant, lorsqu'il s'agit d'elle, l'angoisse extrême de mon naturel... Ma fille, de fait, ne semblait en connaître aucune.



Mieux, elle goûtait infiniment la placide présence de cette intéressante variété de la race canine. Mais, quoi ! Enfant, n'avais-je pas moi aussi aimé un chien, mon petit Mitsou, sosie de Milou ? Il fallait être raisonnable ! Tranquillisé, ma surprise devait pourtant se muer en étonnement singulier lorsqu'en promenade d'après déjeuner (1) nous rencontrâmes un ouvrier agricole. Apparemment demeuré, le brave garçon tenait dans sa main une grenouille et voulait l'offrir à ma fille... Sans la moindre répulsion, ni une hésitation, presque avec effusion, la chère menotte se referma sur le batracien ! A l'instant où je sentis plutôt que ne vis le ventre pustuleux ou lisse, mais froid, glauque et visqueux, battre dans la paume adorée, ma sensibilité, encore tout entière nourrie des fées-crapauds de Perrault et Gustave Doré, se glaça... Mais, quoi ! Le travailleur manuel re-

AVRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

valorisé, ma fille et la grenouille ne sympathisaient-ils pas... vachement ? Alors... Alors, tard dans l'après-midi, l'appriivoiseuse et moi nous en allâmes chercher du lait frais chez un vieillard, possesseur non loin de là d'une vache. L'excellent homme nourrissait ses deux cochons... A ce spectacle, ma malheureuse enfant se mit à trépigner de joie, puis, s'arrachant à la douce étreinte de ma main, trottina bras tendus vers les omnivores ongulés. De justesse, je l'empoignai avant qu'elle ne se saisisse des groins infâmes afin de les embrasser. Je fermai les yeux pour le bref temps d'un cauchemar... Le Delft des yeux de mon cher trésor roulait entre les crocs et les babines de monstres roses ! Respirant profondément, je les rouvris... Au regard plein de bon sens du retraité dont la moustache était encore gauloise, je compris que j'avais eu raison de priver ma petite passionnée d'un moment d'intensité. Sur le chemin du retour, serrant d'une main convulsive celle de la petite rescapée et bringuebalant de l'autre mon pot-au-lait-en-fer-blanc-de-chez-Habitat, j'essayais de réfléchir posément. D'où lui venait cette excessive attirance pour tous ces animaux, fussent-ils, tels ces porcs, répugnants ? Ces porcs ? Soudain la lumière se fit ! Piggy, la petite cochonne du « Muppets Show », c'était elle qui avec Kermit la grenouille, avait entretenu les dangereuses méprises. Cette charmante mais peu réaliste émission était donc cause de la folie de mon enfant ! Entre le réel et l'imaginaire elle avait anéanti l'indispensable dichotomie... Parents ! Si, des « Muppets », vos enfants sont des fans et si il vous arrive de les emmener à la campagne, soyez prudents, très prudents ! C'est un père qui vous parle...

**DING ! DONG !
CE MOIS CI, LES CARNETS
VOUS PROPOSENT...**

Au 63 de la rue de Monceau, le musée Nissim de Camondo. Un enchantement ! Celui d'un hôtel particulier recréant l'atmosphère d'une demeure aristocratique, parisienne de surcroît, et le tout sous Louis XVI. On croit rêver ! D'affolantes

collections de meubles, une orfèvrerie d'exception et des tapis, des tapis... Ouvert de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h, sauf les lundis et mardi. Ivrognes gerbeurs, se munir d'un sac plastique modèle Air France.

Au C.C.I. (Pompidou), la *Cartographie*. Une explosion de documents qui, du rêve aventureux des premiers explorateurs d'un bond nous entraîne... jusqu'à la prodigieuse odyssée de nos modernes cosmonautes. Un délire de cartes. Une fabuleuse invite au voyage !

Au musée d'Art moderne de la Ville de Paris : *Hartung*. Une féerie de couleurs, de taches et de souples lignes, celle d'un des maîtres de l'abstraction lyrique.



Au musée Carnavalet : *L'Île-Saint-Loüis*. Le charme d'une délicieuse promenade dans le temps qui passe. Tout sur une île chère à tant de Parisiens et aimée par tant d'illustres

étrangers. Peintures fascinantes, graves estampes, amusantes photographies anciennes, sculptures déliées et médailles finement gravées... De quoi satisfaire les plus exigeants !

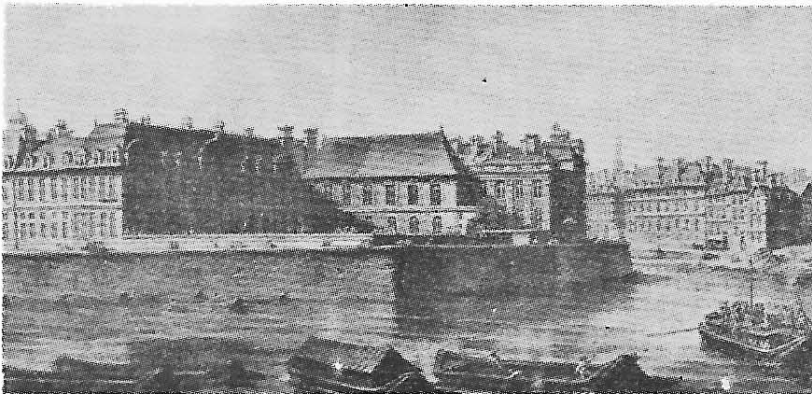
Au musée des Arts décoratifs : *l'Affiche en Belgique* (on ne rit pas). Une orgie de 150 affiches



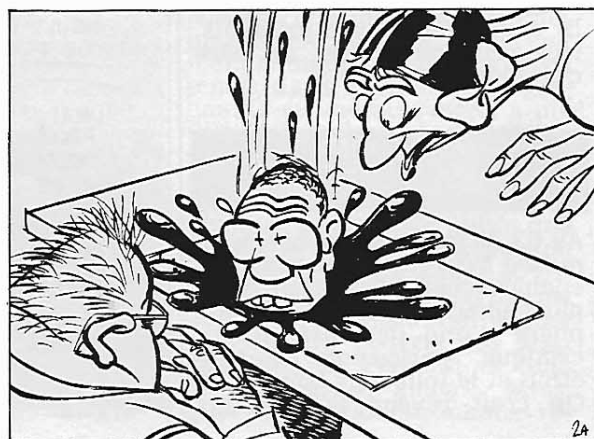
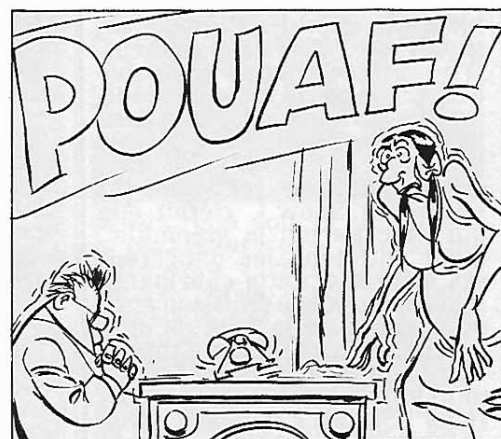
signées des meilleurs, qu'ils soient célèbres ou simplement populaires, voire même anonymes. Longue orgie qui du XIX^e siècle, court à nos jours.

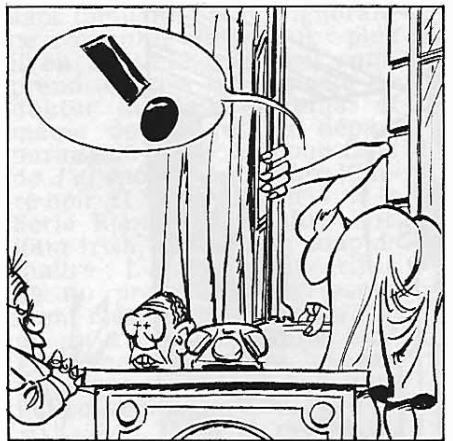
A Notre-Dame-de-Lorette (Artois) : le *Soldat Inconnu d'Indochine* (enfin !) Exhumée en décembre dernier du cimetière de Dong Doï, dans la province de Binh Tri Thien, la dépouille du Soldat Inconnu d'Indochine a été rapatriée. Elle repose à présent dans la nécropole militaire, aux côtés de celles de ses frères de 1914-1918, de 1939-1945 et d'Afrique du Nord.

Jean-Marie de Busscher

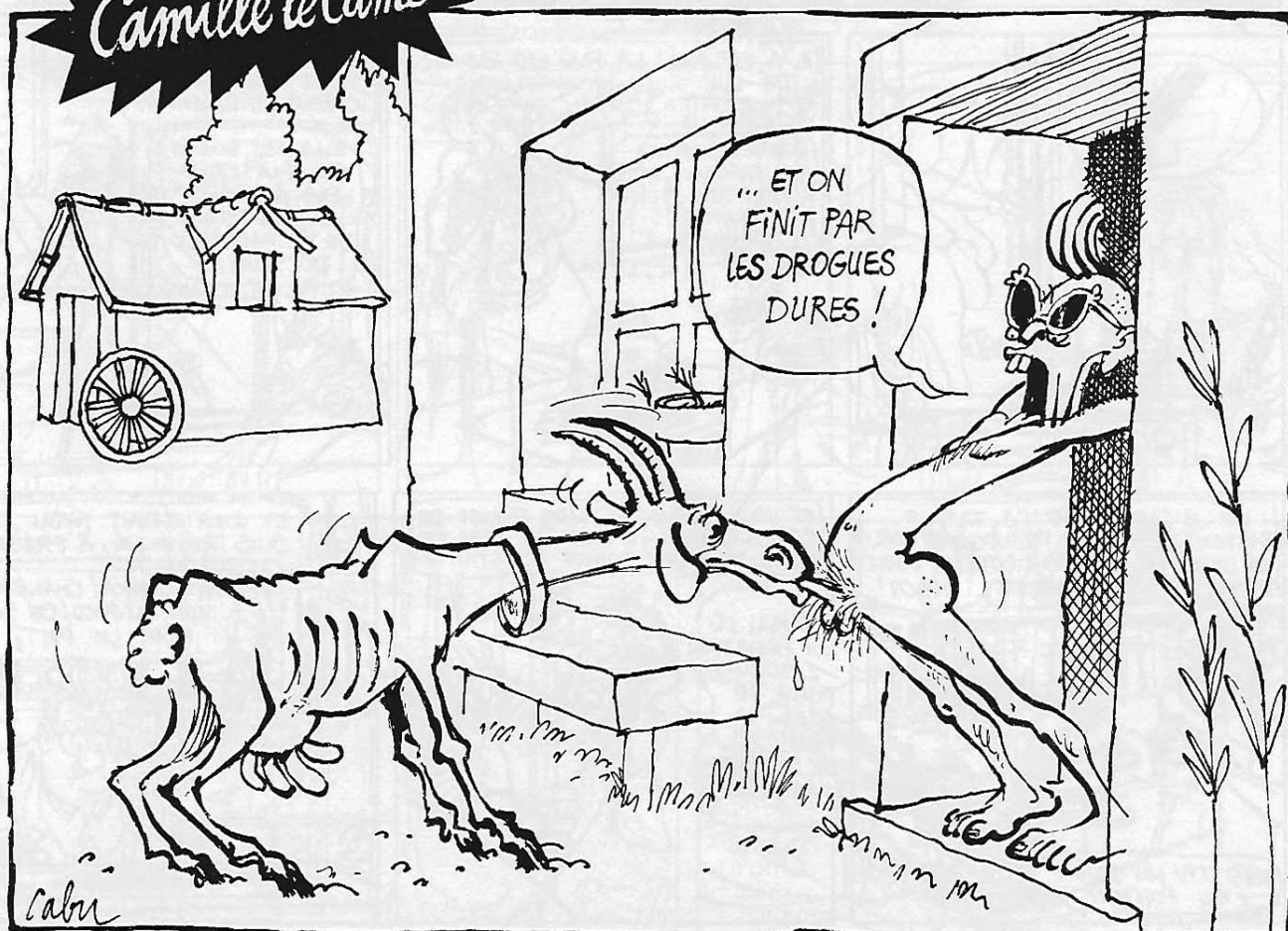
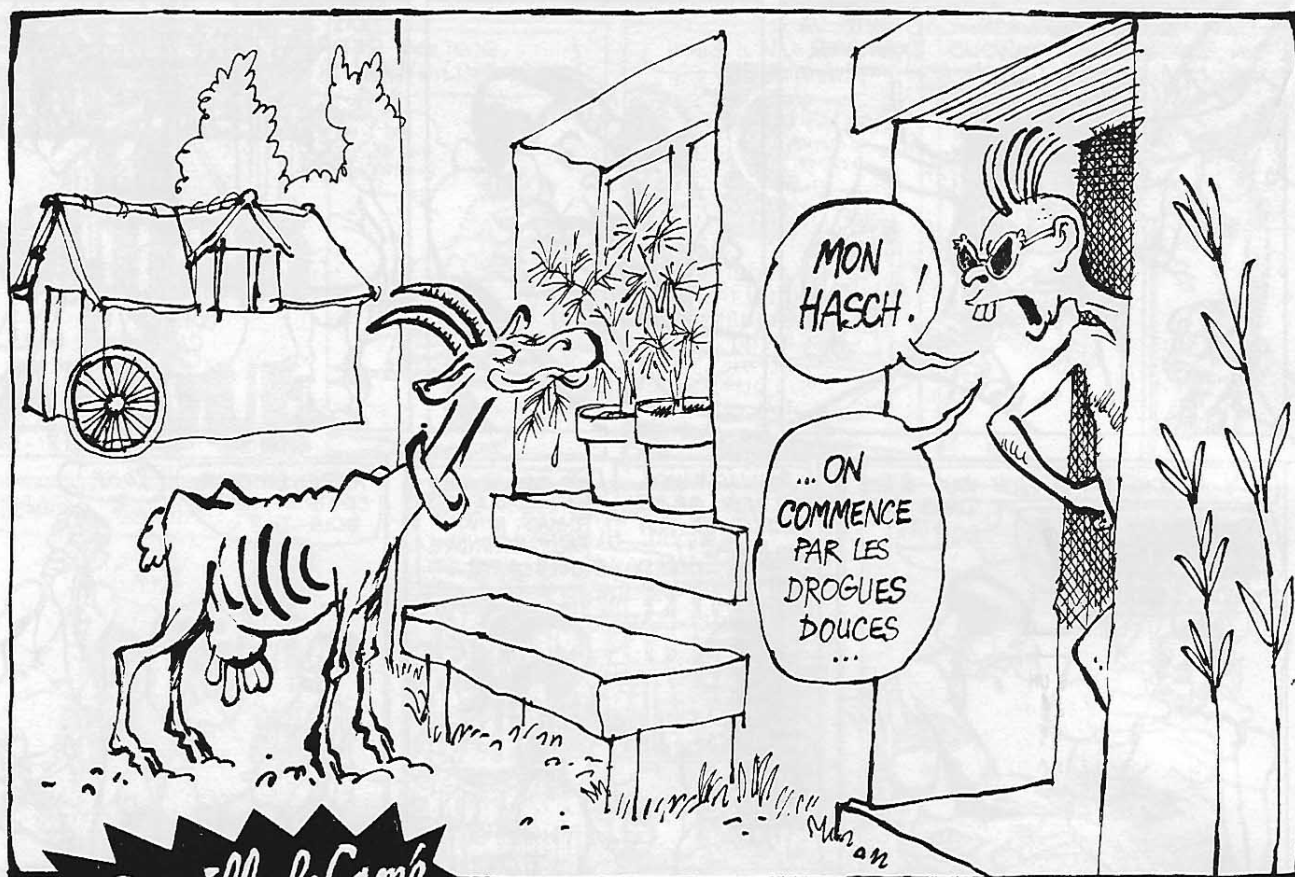


LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR AULHENSILLAEGER LE DOCTEUR EST FATIGUÉ





FIN Hugot



DANS l'histoire du « roman policier », le suspense en tant que genre se présente comme un moment intermédiaire entre le roman à énigme et le roman noir. Il n'est qu'en apparence un moment autonome. Il est en fait un hybride, et l'étiquette couvre des produits très hétérogènes.

Admettons toutefois que dans le roman à suspense, qui adopte volontiers le point de vue de la victime, ou du criminel involontaire, ou encore de l'innocent injustement traqué, le héros est en tout cas en danger, et il ne sait pas pourquoi. C'est cette ignorance qui provoque au moins la tension, et de préférence l'effroi, qui sont son but et constituent le genre.

L'ignorance quant au danger peut être inégalement répartie entre le héros et le lecteur. Tout spécialement dans le suspense gai, mais pas seulement, on sait avec quelle habileté Alfred Hitchcock (après Guignol) sait donner au spectateur une longueur d'avance – mais pas plus – sur le personnage, pour accroître la tension. Mais le suspense littéraire angoissant implique plutôt l'ignorance croissante du lecteur : plus il en apprend, moins il comprend, et plus il s'inquiète de douter de plus en plus, et même de ce qui au départ paraissait avéré. Le coup final de *J'ai épousé une ombre* (Carré noir 317 – ce fut le n° 1 de la Série Blème), du maître William Irish, est bien un coup de maître : L'apeurante incertitude du prologue, progressivement dissipée au cours du texte, est à la fin restaurée intégralement, plongeant les personnages (et le lecteur) dans l'effroi, pour toujours.

Il en résulte que le trouble mental (de la simple amnésie à la folie furieuse et au dédoublement de personnalité) sera la figure la plus commode du genre, et souvent la plus efficace. Car – surtout si la narration est à la première personne – il aboutit à faire douter de cette narration même, à faire douter du texte. Et puisque dans un livre il n'y a rien d'autre que le texte (que le petit malin qui vient de crier « Et le papier ? » aille se jeter dans les latrines), le doute sur le texte est le doute sur le Tout. Et le doute sur le Tout est l'essence de l'angoisse, n'importe quel angoissé vous le confirmera. Toujours dans *J'ai épousé une ombre*, quand Irish oppose deux philo-

sophies de l'existence – l'une selon quoi tout est écrit, l'autre selon laquelle tout est hasard – il n'évoque en fait qu'une seule et même aliénation, qui fait de l'être humain un objet à la dérive ou bien une marionnette. De même le célèbre paranoïaque Schreber explique : *Mes poils de moustache étaient régulièrement introduits par voie de miracle dans*



ma bouche pendant que je mangeais.

Il ne semble pas qu'il y ait eu, avant la deuxième guerre mondiale, des collections françaises spécialisées dans le suspense angoissant. Après la guerre, il y a la Série Blème, qui ne réussira pas à se maintenir longtemps. Duhamel lancera plus tard *Panique*, collection plus mêlée (on y trouve les premiers *Le Carré*, et le macabre mais burlesque *La jambe de*

Caïn, de Gledwyn Hughes – plus tard SN 1406 –, à côté du *Rideau de brume* de Mark McShane – plus tard SN 1067 – ou d'*En trompe l'œil* de Josephine Tey ; mais elle s'efface aussi. Eclectisme aussi à *Minuit* (Dupuis), où l'admirable *D'entre les morts* de Margaret Millar côtoie du Rex Stout (certes intéressant, mais point glauque) ; et à *La Chouette* (Ditis), partiellement repris par *J'ai-Lu-policier* qui fait paraître ou reparaitre les archétypiques *Ange* et *Retour à Tillary Street* d'Irish, et aussi Josephine Tey (*Elle n'en pense pas un mot*), Dorothy Hughes (*La boule bleue* et *Voyage sans fin*), et l'excentrique *Jeu de massacre* de J.T. Rogers qui donnera par ailleurs un chef-d'œuvre du genre glauque, *La sinistre main droite*, récemment réédité chez NéO (nous y reviendrons dans un instant).

Parallèlement, un certain nombre d'ouvrages de la Série Blème sont réinjectés dans la Série Noire et le Carré Noir, où paraissent occasionnellement des inédits bien glauques. Et quelques chefs-d'œuvre livides auront émaillé telle ou telle collection spécialisée plutôt dans le *hard boiled* (ainsi de la collection *Mystère des Presses de la Cité*, dont de beaux fleurons sont réédités en Presse-pocket, en particulier les Irish ; et d'autres beaux fleurons dans la récente série *Classiques du Roman Policier*), et telle autre spécialisée plutôt dans la « littérature policière » à énigme (ainsi de *PJ*, chez Bourgois, où Bourdier et Endrèbe font paraître *Le territoire des monstres* de Margaret Millar, *La fille du temps* de Josephine Tey, ou le sinistre et pathologique *Une longue chute*, d'Angus Hall, lequel avait déjà dépeint des fous homicides dans *La mort dans l'âme* – *Mystère* 24 – et dans *Death-day*, non traduit à ma connaissance). Je vois bien que cette avalanche de titres, sans parler de ce gymkhana de parenthèses, va encore apeurer mon patron, l'élégant et cruel plékhanoviste Georges W. Mais rassurons-nous, le gros de tout ça est épuisé. L'amateur de polar glauque devra longuement courir les marchés de

province ou, s'il est argenté, les librairies spécialisées, pour dénicher occasionnellement quelques-uns de ces bijoux rouges et noirs au charme inattendu. Qu'il coure ; ça en vaut la peine, même si le genre est hybride, ou bien justement parce qu'il en est un.

Hybride, il l'est historiquement, nous l'avons noté ici plusieurs fois. Entre le pessimisme placide, et quasiment résigné, du roman à énigme, et le pessimisme *insurgé* du roman noir violent, il est le discours des victimes affolées, que leur intelligence échoue à éclairer et à apaiser, et que leur vulnérabilité empêche d'atteindre à la dureté roque du Continental Op ou autre dur-à-cuire.

Hybride, ou bien hétérogène, il l'est stylistiquement, tantôt tirant vers le fantastique gothique, tantôt vers le noir, ailleurs vers la « littérature générale ».

Vous aimez l'effroi gothique et Lovecraft ? Vous serez comblés par tel passage du *Chien du manoir* de Hilda Lawrence (Série Blème 11) : *Ma maison est sombre, à l'intérieur comme à l'extérieur, et la pierre grise et rugueuse paraît toujours mouillée. Les quatre tourelles se dressent au-dessus des arbres et leurs fenêtres sont ternies par une épaisse couche de poussière. Les arbres sont touffus et trop serrés ; nous n'avons pas de fleurs parce que le soleil ne peut pas percer l'entrelacs des branches.* Du pur Lovecraft, assurément, où se retrouve l'image d'une végétation malsaine et trop ancienne qui arrête la lumière, l'un des procédés les plus habituels du Flippé de Providence. Et d'autre part *Le chien du manoir* s'inspire explicitement du conte gothique anglais et de l'histoire terrifiante pour mômes : la clé du livre et la clé du mystère, c'est l'un de ces contes, que les personnages se narrent, et à quoi ils devront conformer leur conduite pour découvrir l'*horreur cachée*. Mais lorsque le thème fantastique de Hilda Lawrence reçoit une explication entièrement rationnelle et satisfaisante, qui rend compte de tout ce qui avait pu sembler surnaturel, nous constatons rétrospectivement qu'au fil du livre, des notations psychologiques et sociales très réalistes ont rendu cette explication acceptable, évidente, nécessaire. *Le chien du manoir* est vraiment fantastique ; et en même temps il ne l'était qu'en apparence. Le mystère gothique est élucidé

criminologiquement. Ce sont les merveilles de l'hybridation.

A l'inverse, d'autres suspenses glauques ne sont en fait que des romans noirs dont l'*éclairage* est livide – soit qu'y règne un sordide désespoir (ainsi des Goodis de la Série Blème, qui ne diffèrent pas qualitativement des Goodis de la Série Noire), soit que des fioritures les décorent qui sont étrangères au réalisme du polar *hard boiled* (par exemple *Le cerveau du nabab* de Siodmak – SB 6, puis SN 1027 – relève formellement de la science-fiction, comme son remake *La mémoire du mort* – SN 1296). Et de



même, certaines Série Noire cauchemardesques ou malsains, présentés a priori comme des romans noirs, relèvent du glauque, soit qu'ils obéissent à la logique du (mauvais) rêve – voyez *Comme un frère* (Poche Noire 132) de Taylor –, soit que leur objet soit la perversion du monde, la folie des personnages, la *cauchemardisation* du réel – voyez, une fois de plus, Geller, le

Londres-Express de Loughran (SN 1136), *Des tueurs pas comme les autres* de Greenhall (Sup. N. 120), et la plupart des Jim Thompson.

Enfin le genre glauque s'accommode volontiers, parce que la tension lui importe plus que l'action, des savantes architectures du roman à énigme, à condition qu'elles soient enduites d'une couche raisonnable de macabre et de psychopathologie. Cette tendance-ci est bien représentée dans les parutions récentes, surtout du côté de Red Label, encore plus chez NéO.

Chez Red Label, où les amateurs de glauque avaient déjà pas mal de pain sous la dent et de nanan sur la planche (Bloch, Goodis, Mildred Davis du côté des vieux routiers, et du côté des découvertes *Approche des ténèbres* de Diana Ramsay, ou bien *La cage* de Kenneth O'Hara, malheureusement lourdaut), il est paru assez récemment *La fille de nulle part* de Fredric Brown, et c'est un chef-d'œuvre. L'imperfection un peu lassante des autres Brown de Red Label, où la négligence de la traduction fait parfois écho à la négligence de l'écrivain, risque de détourner les acheteurs de *La fille de nulle part*. Ce serait très dommage pour eux. La grandeur de ce roman est dans son suspense double. D'une part le héros mène une enquête sur un crime ancien resté sans explication. D'autre part il lutte en vain contre sa propre dégradation. En même temps que notre esprit suit avec intérêt les progrès de l'enquête, notre cœur frémit de voir la misère du héros, sa déprime qui s'aggrave, son obsession qui monte, son alcoolisme qui le reprend. Le formidable coup de théâtre final, outre qu'il nous enfonce dans l'horreur et nous y laisse, noue soudain ensemble les deux lignes du livre. C'est admirable.

Chez NéO, *La sinistre main droite*, de J.T. Rogers, serait une pure énigme, d'ailleurs tarabiscotée au dernier degré, si la narration n'était faite par un personnage qui d'une part est en danger, et qui d'autre part est rapidement soupçonnable de dédoublement de la personnalité. Tandis que le texte met méthodiquement des faits en place, sans se lancer dans des hypothèses, le lecteur est subrepticement amené à soupçonner tout le monde, y compris le narrateur, donc le texte lui-même. Et tandis que

le narrateur réunit les matériaux de l'enquête, le lecteur mène cette enquête sur le texte lui-même, y guette les formules malheureuses et révélatrices, les coïncidences incroyables, et enfin les mensonges possibles. C'est fort. Vicieux extrêmement, l'auteur a même placé auprès du narrateur une tendre donzelle endormie, de sorte que nous tremblons à la fois pour ce que le meurtrier inconnu pourrait faire au narrateur, et pour ce que le narrateur - s'il était avéré que c'est lui le psychopathe homicide - pourrait faire à la belle ensommeillée. Des détails macabres et cauchemardesques (un avorton rouquin ricanant ; une main tranchée sans raison apparente ; quelques violences insensées) achèvent de faire de *La sinistre main droite* un ouvrage archétypique, parfait, où concourt même à notre joie l'abracadabrante échafaudage de l'explication finale.

NéO réédite plus fort encore avec *La mort en gros sabots* de Bardin. Je ne résiste pas à l'envie de citer le titre original, *The Deadly Percheron*, qui fait voir immédiatement la qualité *ubuesque* de l'ouvrage. De fait, le premier quart du livre provoque un fou rire (défensif ?) du meilleur aloi, puisque le narrateur, un psychiatre, y est visité par un flippé aux affirmations invraisemblables, puis se trouve forcé, l'instant d'après, de constater que les pires affirmations de son client sont vraies, et que, pour tout vous dire, le patient a bien réellement été embauché par un nain malveillant pour distribuer des pièces de monnaie à n'importe qui. Sauf que le nain, à présent, annonce avec un mépris de fer que les pièces de monnaie, c'est fini, on va maintenant distribuer des chevaux percherons. « Suis-je fou ? » demande en substance le patient au narrateur, lequel, et pour cause, ne sait que répondre.

La suite de l'ouvrage, moins délirante, est basée sur une amnésie à tiroirs, et se situe quelque part entre *Tillary Street* et *Les mystères de l'Ouest* (c'est le nain mégalo qui m'évoque cette amusante série télévisée). C'est plus sage ; c'est plus lugubre. Avec l'aide du préfacier, l'excellent François Rivière, responsable de la collection, nous soupçonnons que l'auteur a eu quelques problèmes et quelques contacts avec l'institution psychiatrique. *La mort en gros sabots* est aussi un livre de fou

tâchant d'exorciser sa folie, ce qui lui cause quelques faiblesses (les réactions des personnages sont parfois psychologiquement invraisemblables), mais ce qui en fait aussi un texte vertigineux, et poignant.

Le dérèglement mental est la réponse de la créature opprimée à un monde mauvais. L'amnésie est sa figure favorite. *Le funiculaire des anges*, de Verne Chute (SB 7, puis SN 1609), comme *La boîte de Pandore* de Kenneth Millar (SB 14), et comme le beau film noir *Quelque part dans la nuit* de Mankiewicz, relate une amnésie à rebondissements chez un



ancien combattant. A côté de l'intrigue criminelle, on ne nous empêchera pas de penser que ce qui pèse là sur les héros, et peut-être sur les auteurs, c'est l'époque mauvaise, et sa pire figure : la deuxième guerre mondiale, ce minuit dans le siècle, ce nadir dans les consciences.

Le poids de l'époque est plus net encore, et de façon ouvertement politisée, dans *Le puits*

de velours de John Gearon (SB 2, puis SN 1683), roman de suspense angoissant qui est aussi antifasciste : le héros, fils d'un universitaire extrémiste, ancien combattant des Brigades internationales en Espagne, engagé dans l'armée française en 40, ayant séjourné pour « dépression nerveuse » dans une clinique psychiatrique, oscille au bord d'un nouvel effondrement mental en même temps que, juste après la guerre, il tente de démasquer une conspiration post-nazie où figure son propre frère. (Dans une veine comparable, on relira avec intérêt *L'Ange déchue* de Howard Fast, chez NéO, que nous avons brièvement évoqué naguère.)

Le suspense est décidément un genre bien hétérogène. Outre les énigmes dynamitées par le trouble mental, et le noir qu'un éclairage rasant ourle de glauque, et le gothique que des explications rationnelles modernisent, on y trouvera encore des aventures exotiques (le superbe *A Petit feu* de George Johnston - SB 20, puis Opta/Littérature policière, 1976), ou même un roman de mœurs, pimenté de psychologie pathologique, et traitant des milieux du jazz Chicago (*Trémolo*, d'Ernest Borneman - SB 16) ; et trente-six autres choses. Bref, le genre n'existe pas comme genre. Il est synchrétique stylistiquement et historiquement, un tiroir commode où ranger d'inclassables bouquins, que des mecs écrivent à cause qu'ils avaient peur.

Cela dit, la peur, c'est bien.

Hou !

Manchette

P.S. Sur William Irish, on lira avec fruit la revue *Polar* n° 1, et le n° 6 du bulletin des *Amis du crime* (15 F plus 5 F de port, à la librairie « Au 3^e Oeil », 37, rue Montholon, 75009). le numéro 3 de *Polar* est centré sur Robert Bloch, fameux et méconnu à cause de *Psychose* (Marabout), et dont on lira aussi avec plaisir *Monde des ténèbres* (SN 1584), le rétro *Boucher de Chicago* (Sup. N 31), et puis, chez Red Label, *L'Echarpe*, *L'Incendiaire*, et l'admirable *Crépuscule des stars*, entre autres. *Polar* n° 10, enfin, est centré sur David Goodis, et a commencé la publication en feuilleton d'un roman inédit de Goodis, *Epaaves*, tandis que l'édition française de trois autres inédits est annoncée.

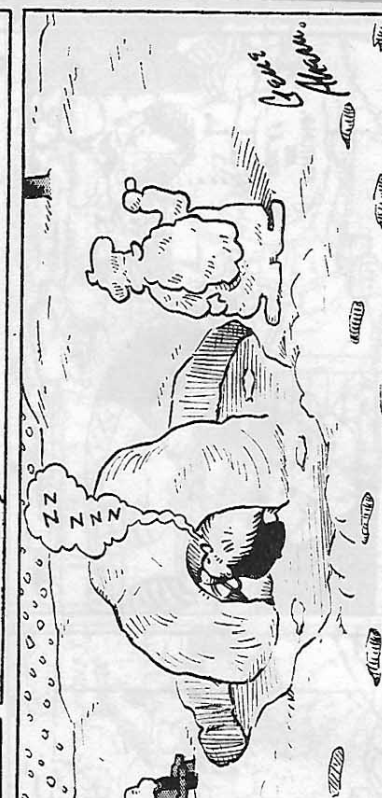
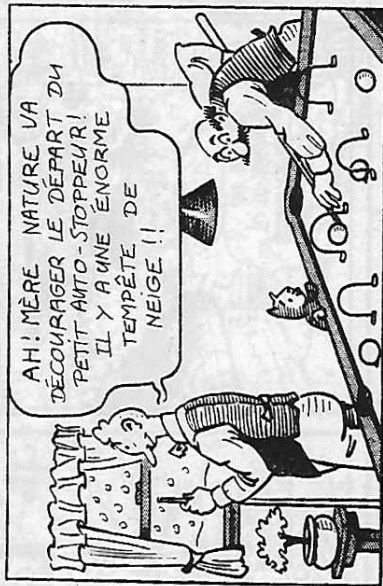




LA GAGE DE L'ÉCUREUIL

By Garth

Registered U. S. Patent Office



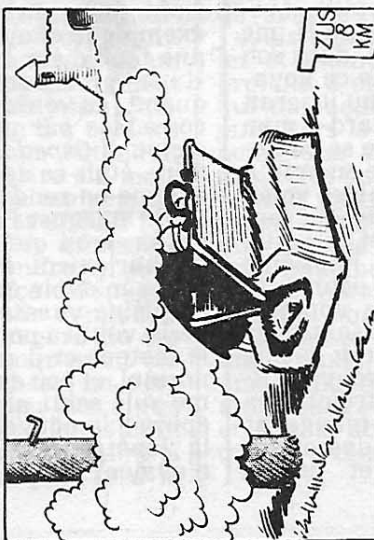
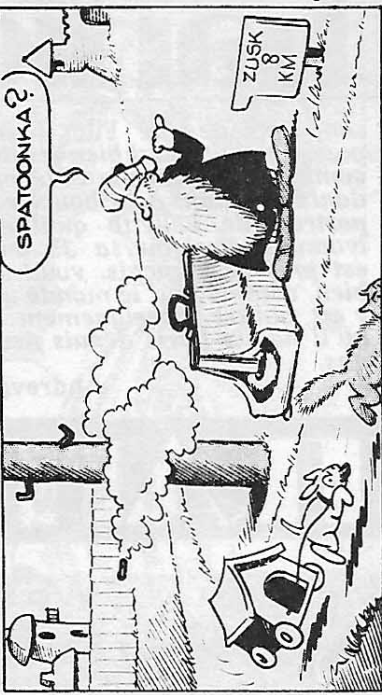
Copyright 1957, King Features Syndicate, Inc., World rights reserved.

12-12

LA CAGE DE L'ÉCUREUIL

Al Capone

Registered U. S. Patent Office



© Copyright 1937, King Features Syndicate, Inc., World rights reserved.

les contes de charlie

On a déjà souvent parlé de René Belletto dans nos chroniques bouquins. Son premier ouvrage publié, Temps morts, en 1974, avait eu le Prix Jean Ray, une distinction Marabout. Dans les nouvelles qui le composaient, du genre insolite quotidien, on sentait son obsession du récit circulaire et du temps en boucle. Ses deux romans suivants, Les traîtres mots,

chez Flammarion, et Livre d'histoire (Hachette), sont plus intellectuels, mais confirment cette tendance à vouloir remoudre constamment le même récit... Film noir, qui vient de sortir, chez Hachette toujours, confirmera-t-il cette maniaquerie spiraloïdale ? On espère que les pages ci-dessous vous pousseront à y aller voir de plus près, surtout qu'elles

sont extraites de Film noir : mais on peut aussi bien les lire comme une nouvelle indépendante. Ajoutons pour boucler le portrait de Belletto qu'il est lyonnais d'origine, a 35 ans, est prof de français, voudrait bien, comme tout le monde qui y est, quitter l'enseignement, et qu'il habite Paris depuis deux ans.

Andrevon

FILM NOIR (EXTRAIT)



QUAND j'écrivais « Double jeu », j'ai senti à un moment que la vie était lointaine. J'étais las de mon corps tronqué et du seul mouvement de la plume sur le papier, las au point d'attribuer cette lassitude au seul excès d'écriture. C'étaient les vacances d'été. Mes rares connaissances avaient quitté la ville. Aussi, quand j'ai reçu une lettre de mon ami H. me proposant de venir quelques jours à R. dans son petit appartement, je me suis réjoui de ce voyage, dont je rêvais, la plume en l'air, qu'il serait temps de le consigner par écrit plus tard à mon retour et je me disais qu'avec H. la vie se passerait dans les lieux publics remplis de monde à rire et se pencher vers les filles des tables voisines et leur murmurer des insignifiances qui rendraient possibles le premier baiser et le reste, mais quand j'eus fini la lettre hélas H. lui-même partait en voyage de son côté et c'était pour cette raison qu'il m'invitait parce que son appartement était vraiment petit à peine suffisant pour une personne, mais déjà la lettre était lue je m'étais fait violence et je me suis retrouvé à R. cloîtré dans un espace encore plus restreint sans voir mais alors cette fois personne et mangeant toutes les conserves de H. plutôt que descendre acheter des nourritures fraîches et devoir

affronter la langue du pays dont la douceur hypocrite m'écorchait les oreilles et les lèvres au passage et dont ma plume à la rigueur pouvait former les mots sans mal mais j'aurais préféré parler que me promener par les rues noires de monde et brandissant plume et papier et souriant pour attirer l'attention des autres, par exemple le chauffeur de taxi à qui j'avais tendu une feuille sur laquelle j'avais noté l'adresse de H. en gros caractères dès avant mon départ, quand j'ai voulu donner de vive voix la précision conseillée par mon ami dans sa lettre à savoir *vicino al Ospedale Militare* près de l'hôpital militaire, était-ce de cracher les mots à peine formés comme on rend des nourritures à peine défaits ou de marquer l'accent tonique avec une vigueur de forgeron qui étirait les voyelles frappées en un hurlement de sirène aigu et interminable, après m'avoir écouté tout grimaçant il a freiné en pleine vitesse et il est descendu faire le tour de la voiture pour vérifier les pneus et regarder le moteur et il m'a fait signe que non tout était normal, et peu après dans l'étroit appartement je me suis senti plus solitaire que jamais une fois épuisée la nouveauté du spectacle découvert par la fenêtre H. n'avait pas menti et les mots n'avaient pas trahi sa pensée quand il avait écrit



assis à sa table et la main courant sur le papier qu'on voyait le Colisée il ne faisait que laisser sous-entendus comme dans l'obscurité d'une parenthèse de tristes commentaires sur les constructions présentes et passées parce qu'on voyait bien le Colisée en se mettant debout sur le rebord de la fenêtre du cinquième la jambe attachée au poêle en fonte et penché à mort cramponné au volet on voyait bien par temps clair un bout du Colisée tout en haut là où ils avaient rajouté des moellons, et, après trois jours, fatigué par le remue-ménage du voisin d'à côté les cloisons étaient minces notait H. on entendait tout, trois jours passés moitié à écrire six mots moitié à les rayer soigneusement je me suis dit que la situation ne pouvait pas durer et qu'il fallait faire quelque chose et le soir les conserves ayant été absorbées je suis allé prendre un petit alcool dans un café près de la place d'Espagne assis à côté d'une compatriote belle comme le jour sans pouvoir détacher mon regard de ses lèvres au dessin si délicat et l'amour avait été soudain, nous nous sommes penchés l'un vers l'autre et nous avons parlé, très peu parce que justement elle devait partir, mais le lendemain elle serait libre. Jamais je n'avais rien désiré si fort que ne pas la perdre déjà, et plus tard le

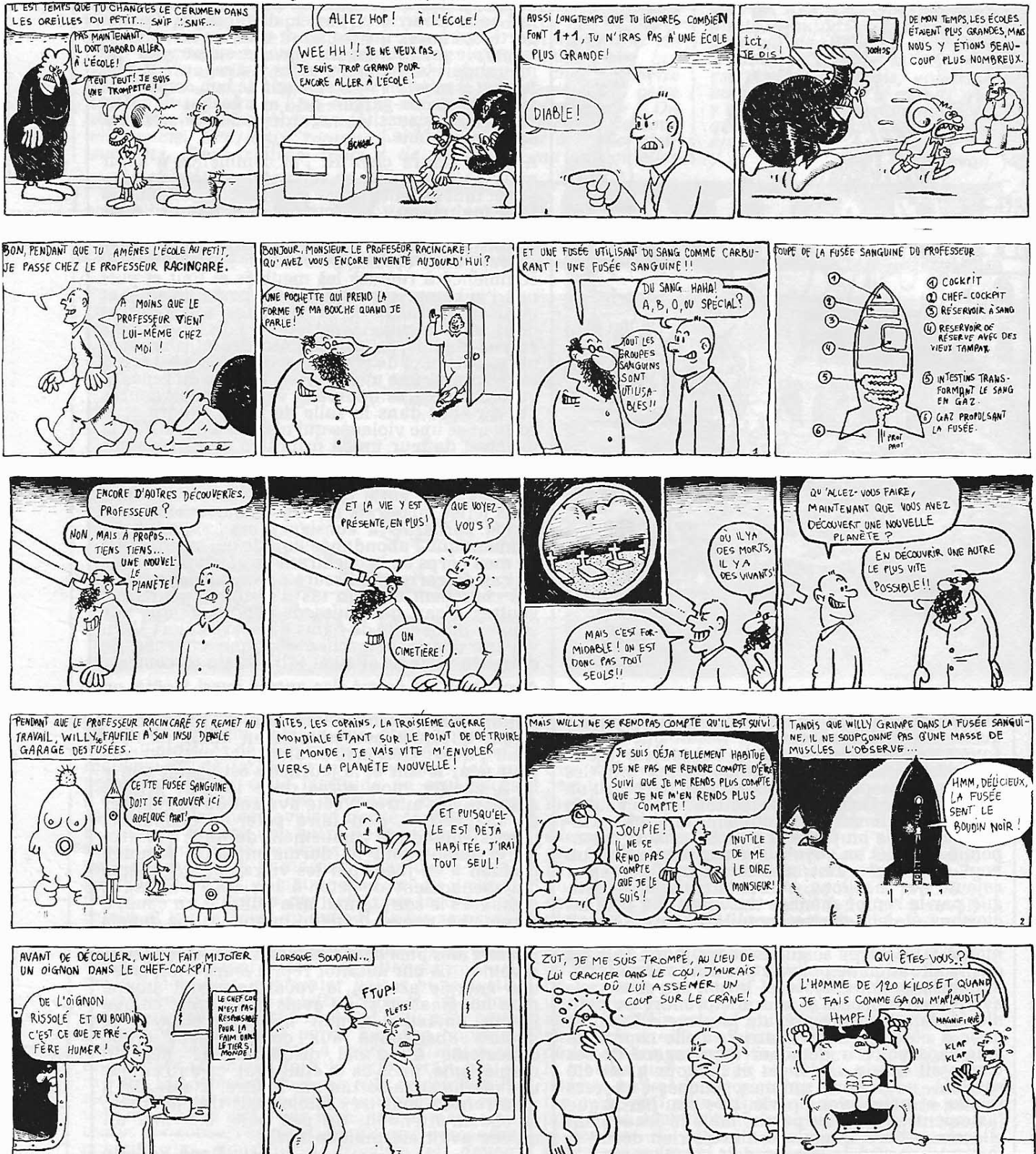
recit de mon voyage à R. se serait interrompu là, ou peut-être juste avant le premier baiser ou en tout cas pas plus loin que le moment où après le premier baiser ses lèvres un peu sèches se sont mises à briller et je n'aurais pas connu E. plus tard ou en tout cas je n'aurais jamais dit mot de nos violentes accolades tout un jour et toute une nuit si A. ne m'avait pas imposé cette attente cruelle jusqu'au lendemain soir à la même heure, nous pourrions parler davantage. Je suis parti moi aussi, me froissant tous les muscles de la parole en voulant dire *grazie* au serveur qui me rendait la monnaie, alors il a regardé le plafond et il m'a fait *si, si* en riant de bon cœur, puis *buona sera* au garçon de l'entrée qui m'a fait répéter et a aussitôt regardé sous ses semelles avec inquiétude.

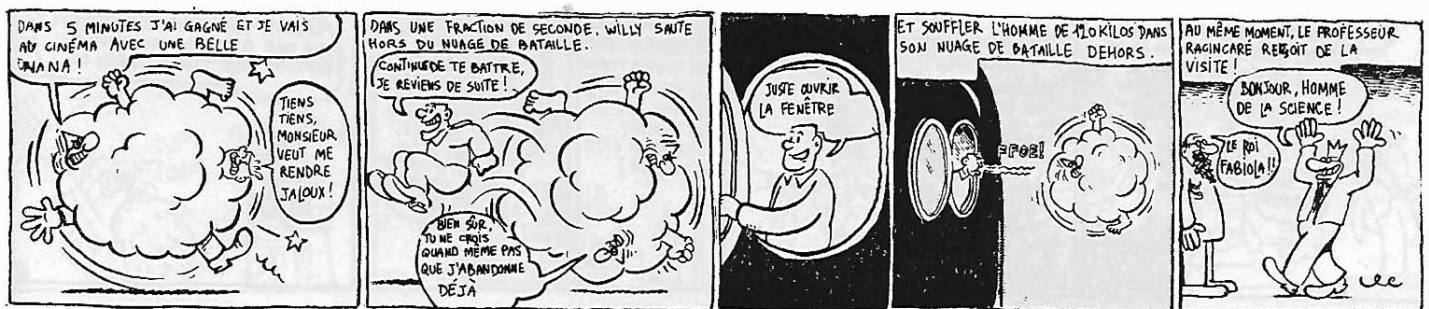
A peine rentré chez H. j'ai commencé à avoir mal au ventre, déjà en sortant du café et la nausée et tout de suite j'ai eu peur pour le lendemain et le mal n'a fait qu'empirer vers minuit j'étais allongé à geindre sans même pouvoir lire lorsque le voisin est arrivé avec une équipe de déménageurs, j'étais étonné à cause de l'heure, ils ont commencé à remuer les meubles et tout et puis non j'ai compris qu'il avait ramené une amie et qu'ils se livraient à de violentes accolades et dans leur aveuglement jetant à bas les objets même massifs en grand désordre et abandonnant tout souci de langage articulé ça s'est mis à faire comme une ménagerie à l'heure du repas et vu mon état très nauséux vers les deux heures j'ai dû aller dans la salle de bains rendre et le reste avec une violence qui n'avait d'égale que la violence de leur union primitive et les spasmes me secouaient si fort que le rendu et le reste se répandaient partout sauf dans les ouvertures voulues mais vu le réalisme trivial de ces faits réels je les laisserais plus tard sous-entendus et je me bornerais à consigner ma crainte à un moment que l'abondance liquide qui s'échappait de mon corps en le déchirant ne gênât les voisins en cas de carrelage fissuré parce que les voisins qui cherchent tout un tas d'histoires pour trois gouttes d'eau qui finissent avec le temps par suinter de la salle de bains du dessus alors là en voyant dégringoler chez eux une citerne de diarrhée verte ils allaient faire vilain forcément.

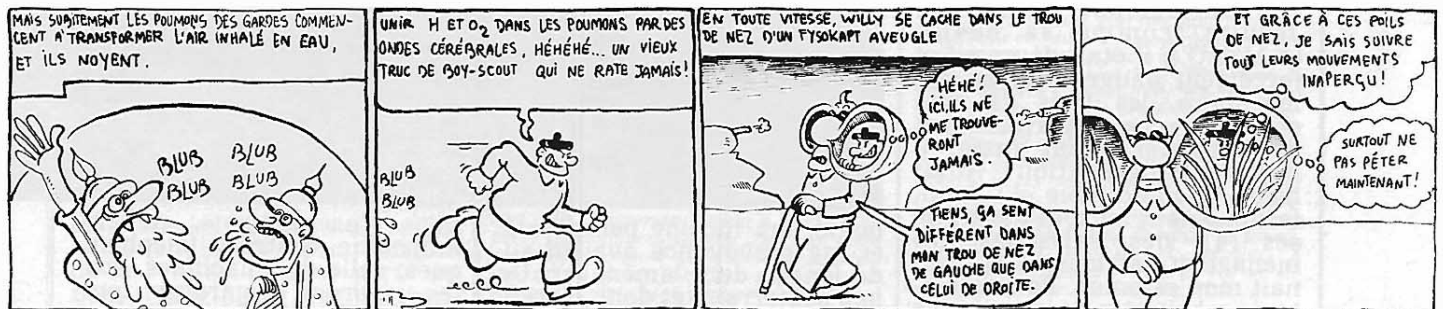
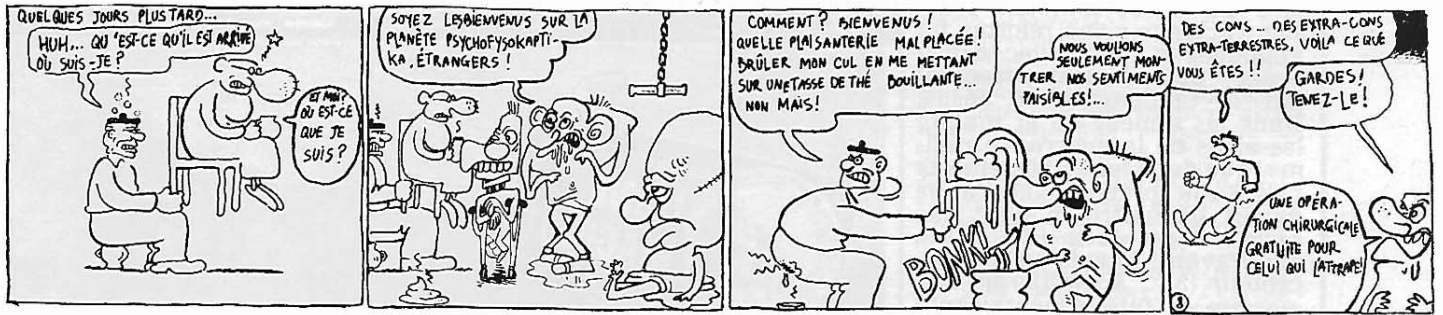
Après ça s'est calmé, les autres aussi à côté, on n'entendait plus guère qu'une rumeur comme de fanfare militaire mais lointaine et j'ai pu m'assoupir quelques heures mais au matin de nouveau j'avais très mal et alors j'ai vraiment eu peur pour le soir et la journée s'est passée sur le lit à guetter mon corps dans la plus grande détresse, les autres à côté avaient dû se goinfrer de spaghetti à s'en faire péter la chaudière, j'avais entendu le remuement de mille casseroles et maintenant ils dormaient d'un sommeil profond à en juger par les vibrations régulières qui menaçaient de jeter à bas les cloisons, et puis, vers le soir, le mal m'a quitté d'un coup, à peine une vague douleur quand je me tenais droit, j'ai pu manger un peu, faire ma toilette et j'ai mis mes plus beaux habits. Les autres se sont réveillés, ils ont aussitôt repris leurs ébats avec une énergie accrue, le vacarme aurait étonné mon imagination si j'y avais pris garde, ce que j'avais entendu la nuit m'aurait paru si je m'étais abandonné aux comparaisons d'une délicatesse et d'une discrétion proches du maniérisme, mais ça m'était égal, ça entrait par une oreille et ça sortait par l'autre, je suis allé à mon rendez-vous très faible mais très heureux, et elle m'attendait, un peu pâle, elle m'a dit qu'elle avait été malade aussi.

René Belletto

WILLY TOUTEUR ORDINATEUR ET LA FUSÉE SANGUINE







EN 1842, le jeune royaume de Belgique optait pour un système d'éducation inspiré du *Lehrerseminar* prussien (1). Cette saine réforme fut appliquée et suivie avec (obéissance oblige) empressement par la Compagnie de Jésus. Dans les années 50 et malgré les aléas de la guerre, ce régime, que dans les établissements belges du préposé général je devais connaître, n'avait pas bougé d'un iota (2). Mais auparavant, j'avais eu un précepteur (3)... *Ad majorem Dei gloriam*, sa tutelle bienfaisante voulait se préoccuper de mon épanouissement personnel. Jésuite, comme sa devise (A.M.D.G.), il était dépressif et forcément pauvre. Versés par ma mère, les frais de mon entretien « nous » permettaient de subsister. Tout juste, ô ingrate congrégation ! Aussi bien, et plutôt que du latin, faisons-nous surtout des courses (4), des vaisselles, du ménage et une cuisine qui ruinait mon estomac. Pour le reste, je rehaussais de mes chants l'éclat solitaire (5) des processions et offices : ces tâches que la sottise prononciation de ses vœux lui avait imposées (6). Quoique en parfaite santé (l'air de la campagne), j'entamais au collège mes humanités avec un handicap aussi considérable que la fantaisiste médiocrité de son précepteur. Je parvins toutefois à rapidement surmonter l'insurmontable... A force de travail et de courage ; mais aussi, mais surtout, d'humble ténacité ! (7) Au dortoir, le soir, dans mon alcôve dont le ciel ouvert (8) laissait frémir l'opacité fragile du rideau-portière, l'intensité des efforts quotidiens le cédait à la rêverie.

C'était l'année du Blocus de Berlin. Seul un pont aérien reliait les Berlinoises affamées au monde libre. La guerre froide battait son plein. Churchill venait d'inventer l'expression *rideau de fer*. Sautant soudain par-dessus, carrément, sans prévenir, les hordes asiatiques et rouges déferlaient... Surpris par cette honteuse manœuvre, l'Occident bousculé craquait. Uniquement composée d'éléments flamands, seule une division décrochait en bon ordre. La mienne. La fameuse « D.B. », la division « Busscher » ! (9) Tous feux éteints malgré les brumes nocturnes du printemps, mes chars, mes half-tracks et mes command-cars traçaient leur route vers un lieu inconnu du monde. Un lieu que, dans une île de Zee-

DOMMAGES



lande, ma fortune personnelle et ma prévoyance avaient su, de longue date, aménager. Un lieu souterrain (et donc secret), une citadelle inexpugnable et largement pourvue en vivres, carburant, munitions, une forteresse où rien ne manquait !

A la tombée du jour, nous y accédâmes par un bras de l'Escaut qui asséchait à marée basse. Le même qu'avait dû emprunter, quatre siècles plus tôt, le gouverneur général des Pays-Bas, Alexandre Farnèse, pour tenter de surprendre les Gueux de Mer. La chance lui avait moins souri qu'à nous. La marée montante avait surpris le pourtant brillant capitaine. Lui enlevant trop, beaucoup trop de monde (10). Hé ! Hé ! Enfant, ce prince italien n'avait pas, comme moi, joué dans les lourds limons de ces plages scaldiennes ! Et si ma forteresse sous le niveau de la mer se situait à Schouwen-Duiveland (l'île aux Oiseaux)... ce n'était donc pas un hasard !

Dans le polder silencieux, lorsqu'en une longue fente lumineuse la gigantesque trappe de terre s'entrouvrit pour élever (bzzzzzz) la glèbe de son monstrueux abattant piqué de sourdes et verdâtres veilles, mes hommes recrues de fatigue n'en crurent pas leurs yeux. Des yeux où se lisait désormais une confiance aveugle. A présent, trois par trois, mes véhicules ensevelissaient leurs masses blindées (11). Mes lieutenants assurant le bon déroulement de la manœuvre, j'en profitai pour me livrer à un rapide état des lieux de mes installa-

tions. Casernements, ateliers, infirmerie, centraux téléphoniques, salle des machines, soutes, réserves et garages, tout, j'avais tout prévu. La logistique de ma division aurait ici ses aises et mes hommes, à n'en pas douter, y seraient heureux ! De ce poumon de béton fuyaient tout azimut de longues galeries tout à la fois pédestres et à voies ferrées.

Une par une, je les inspectai. Tels les tentacules d'une pieuvre, elles reliaient le P.C. au littoral. Là, sous les dunes et les digues, des casemates munies de coupes escamotables nous gardaient de la terre et de la mer, cependant que, croisées, des tourelles de 75 et des mitrailleuses jumelées les garantissaient (12)... Aaaaah ! Maudite hydre rouge, tonnaie ! De mon imprenable repaire, nous vous harçèlerons sans cesse et, j'en faisais le serment... en de meurtriers raids ! (13).

A l'instar de Winckelmann à l'adresse du Grand Frédéric je lançai, mais à moi-même, le fameux cri de révolte : *Besser ein beschnittener Türke werden als ein Preusse !* (Plutôt que d'être Prussien, mieux vaut aller se faire eunuque en Turquie ! (14). Simplement je pris soin de remplacer « Prussien » par « communiste »... Infiniment sécurisé, enfin ! je m'endormis...

*O Primavera !
Gioventù dell'anno !
O Gioventù !
Primavera della vita !*

Ce songe éveillé, ce songe d'impuissance si typique du passa-

DE GUERRE



ge de l'enfance à l'adolescence est, dans les années vingt, celui hélas adulte des états-majors de la France. Ce rêve porte un nom : Maginot ! Maginot (André) et sa Ligne prestigieuse, essence même de l'architecture militaire de dommages de guerre ! (15).

Jean-Marie de Busscher

1) Option qui plus tard expliquera ma sensibilisation extrême aux « Désarrois de l'élève Toerless » de Schloendorff.

2) 5 h, lever (dont on était prévenu par un bruit de clochettes et de cris : « Il est 5 h ! Vive Jésus dans nos cœurs » exaltants). 5 h 45, prière du matin. 6 h, eucharistie (non obligatoire, mais notée...). 6 h 30, gymnastique (hiver), natation (printemps) et étude. 7 h 30, petit déjeuner. 8 h, cours. 10 h, récréation. 10 h 15, cours. 12 h, déjeuner. 12 h 45, sports. 14 h, cours. 15 h 45, étude. 16 h 30, goûter. 17 h, salut. 17 h 15, cours. 18 h 30, étude. 19 h 15, dîner. 19 h 45, détente. 20 h 30, prière du soir et examen de conscience. 21 h, étude. 21 h 30, coucher. 22 h, extinction des lumières (les lampes de poche étant, bien sûr, sévèrement prohibées).

Seul le dimanche variait quelque peu. On pouvait parler à tous les repas et en dehors des récréations. Obligatoires, et dans diverses disciplines (football, tennis, boxe, escrime), les grands matchs inter-classes et (pour les meilleurs) inter-collèges se substituaient à tous les cours. Toutes les études permettaient les jeux de société. La musique se voyait acceptée ; la lecture de poèmes ou l'interprétation de quelque scène encouragée. L'eau se muait en bière et la margarine en beurre... En revanche, le salut se complétait de vêpres, et la prière du soir d'une courte adoration du Saint Sacrement, cependant que la messe basse devenait grand messe chantée. Les punitions étaient levées, sauf cas d'exception nelle gravité. Aucune visite ou « sortie », toutefois, n'était autorisée.

3) Enfin, quand je dis « précepteur »... Pas vraiment, puisque j'étais en pension chez lui, à la campagne. Le prétexte à cet éloignement (si jeune...) de ma famille était que ma mère me prétendait inadapté urbain et que, veuve depuis peu, elle ne se sentait pas la force d'être, comme il l'eût fallu avec un garçon, suffisamment sévère.

(Quoiqu'en matière de sévérité vacharde, elle l'eût allégrement rendu à nombre de pères tyranniques). Quoiqu'il en soit, cette crainte de manquer de fermeté, ce souci de ma santé (autant de faux prétextes), et leurs conséquences (mon éloignement) m'arrangeaient plutôt. Tracassière, ma mère me fatiguait beaucoup.

4) Longues. Il nous fallait faire 12 km aller et retour pour se fournir en pain. Corvée à laquelle nous nous soumettions une fois par semaine, aidés d'une vieille voiture d'enfant. C'était l'immédiat après guerre et on ne livrait pas à domicile. Les transports en commun, faute de véhicules et d'essence, étaient inexistant dans ce trou perdu des Ardennes belges. En revanche, notre route était jalonnée de chars calcinés (des PZ KW III et IV, un ou deux « Tigres »). Ceux de la division Pfeiffer, fer de lance de l'offensive von Rundstedt, brisée sur les bords de la Lienne (elle-même affluent de l'Amblève). Lorsque nous quittons la vallée pour escalader la forêt de sapins qui nous séparait de notre boulangerie, nous faisons au sommet un détour par une clairière où une forteresse volante avait tenté un atterrissage forcé. Elle était en parfait état. Dans le vent sifflé des conifères, le spectacle était fascinant. Mon précepteur et moi nous arrêtons alors, et quand je l'avais mérité, il m'autorisait à visiter la forteresse volante longuement !

5) Il était chapelain d'un hameau minuscule mais « rouge »... Après chaque messe désertée, il m'appelait que, enseignant et avant sa dépression, il avait eu bien raison de punir sévèrement les mauvais éléments (rares) qui, dans sa classe (mathématiques), répandaient des idées socialo-materialistes ! Pour se consoler (ou se rassurer), il me faisait lire des ouvrages du R.P. Hublet, où c'est toujours le fils du concierge (qu'on accepte par pure charité chrétienne) qui introduit en cachette les lectures impures, et le fils idéaliste de l'industriel qui, au terme d'une longue enquête, le démasque. Le titre ?... « Têtes folles et cœurs d'or » !

6) Pour d'obscures raisons, son rêve de « faire » l'Ecole d'artillerie n'avait pu se réaliser... Ah, certes, sous Cortez, le cumul jésuite artillier n'eût pas été impossible... Mais au XX^e siècle, en Belgique (et même au Congo belge), ce sympathique pari était (hélas !) tout bonnement impensable.

7) Non, il ne s'agit pas d'une biographie communiste !

8) A moins que ce ne fussent les enjambées feutrées de quelque surveillant... On était très surveillés. Et jusqu'aux sacs de linge

sale, dont les fouilles nullement hâtives avaient pour but, j'imagine, de relever sur les pyjamas d'éventuelles traces de pollutions nocturnes.

9) Curieusement et à l'inverse de leurs parents, la guerre faisait phantasmer toute une génération qui avait à l'époque entre 6 et 12 ans. Et ce malgré la faim si cruelle... Il est vrai que rien n'avait été négligé et nous avions été gâtés... Quatre années d'actualités cinématographiques « d'occupation », suivies d'un cinéma libéré tout aussi guerrier (« Bataan », « les Diables de Guadalcanal », « Torpilles sous l'Atlantique », « Cruel Sea », « Der Teufel General », « 50 secondes sur Tokio », etc.). Un paysage urbain halluciné de destructions, de troupes et de convois. Des bombardements alertes bienvenus en ce qu'ils nous « privaient » de cours ou favorisaient les absences. Toute une littérature qui, d'« Attack » à « Heroic Album » en passant par « Capitaine Ricardo », inondait sous le manteau nos préaux et achevait enfin de nous convaincre que cet état (de guerre) déplorable était en fait une amusante partie (de plaisir). « Capitaine Ricardo », ces petits fascicules qui relataient « Les aventures de Victor Vincent », le petit pilote belge héros de la R.A.F., avait la préférence de beaucoup. C'était que son format ressemblait étrangement à celui de nos cahiers et permettait, à l'étude ou en plein cours, une lecture certes passionnante mais surtout commode. Ses héros, V. Vincent, Jim Morrison et le Redskin préfiguraient de façon prégnante Buck Danny, Tumbler et Sonny, d'Hubinon et Jean Michel Charlier. A moins que « Capitaine Ricardo » n'ait été un « pseudo » de Jean Michel Charlier... ?

10) En sixième, nous étudions, avec ceux du duc d'Albe, ses tristes exploits.

11) En marge de mes cahiers de brouillon, j'en dessinais les plans étudiés dans leurs moindres détails.

12) La j'ction avec « Le Secret de l'Espadon », d'Edgar P. Jacobs, était évidente, voire transparente. Par épisodes, impatiemment attendus chaque jeudi, ce « Secret » paraissait dans « Tintin ». Et la lecture de « Tintin » était tacitement conseillée dans nos collèges.

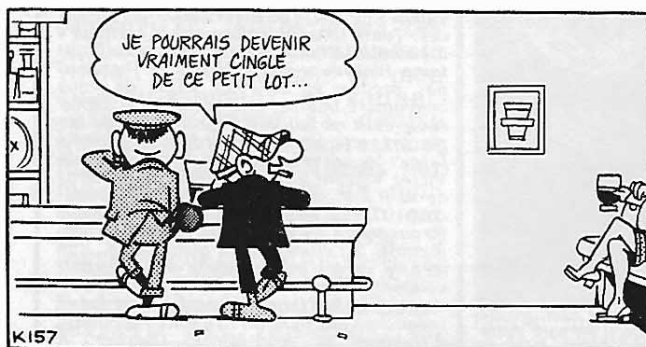
13) Au cours de ces raids, moi et mon commando, toujours nous rencontrons une harde de jésuites en quenelles plutôt qu'en soutanes. Bien évidemment je les connaissais tous, ces fuyards ! Ils avaient abandonné mon cher vieux collège à l'ennemi... Après avoir jeté aux pions et profs qui m'avaient le plus cassé les pieds dans la journée un regard d'un rare mépris, je prenais, toujours aussi, le recteur et le préfet de discipline familièrement par les épaules et les entraînaient à l'écart afin qu'ils me racontent ce qu'ils avaient enduré et vu. Au terme de leur analyse, je les assurais, toujours encore, de la fin de leurs tourments. A l'instant précis de cette assurance, encore et encore toujours, ils se jetaient à mes pieds et baisaient qui mes mains, qui mes bottes. Aaaaah ! Dans ces moments d'intensité, comme je regrettais qu'elles fussent gantées, ces mains ! Par les religieux torrènts de larmes reconnaissantes le vaniteux accessoire de chevreau les empêchait, en effet, d'être lavées.

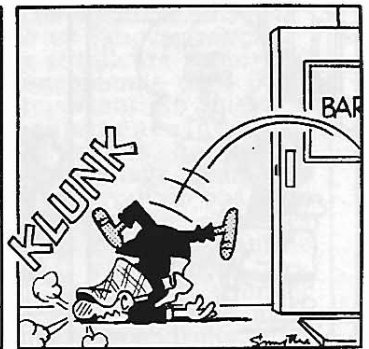
14) Quoique « éclairé », le despotisme de Frédéric II, par sa rudesse, n'en rebutait pas moins nombre d'esprits libres. Tel Johann Joachim Winckelmann, un des Prussiens les plus célèbres de son époque. Converti au catholicisme (ce qui, généralement, est une excellente chose) et, dès lors, amoureux de l'Italie, ce pionnier de l'archéologie et de l'histoire de l'art, ce père du néo-classicisme, devait finir ses jours assassiné (par un malhabile malandrin) mais bibliothécaire du Vatican... Sans oublier toutefois de nous laisser une œuvre capitale : « Monumenti antichi inediti spiegate ed illustrati ».

15) Nous en étudierons, dès le mois prochain, les importants vestiges.

ANDY CAPP

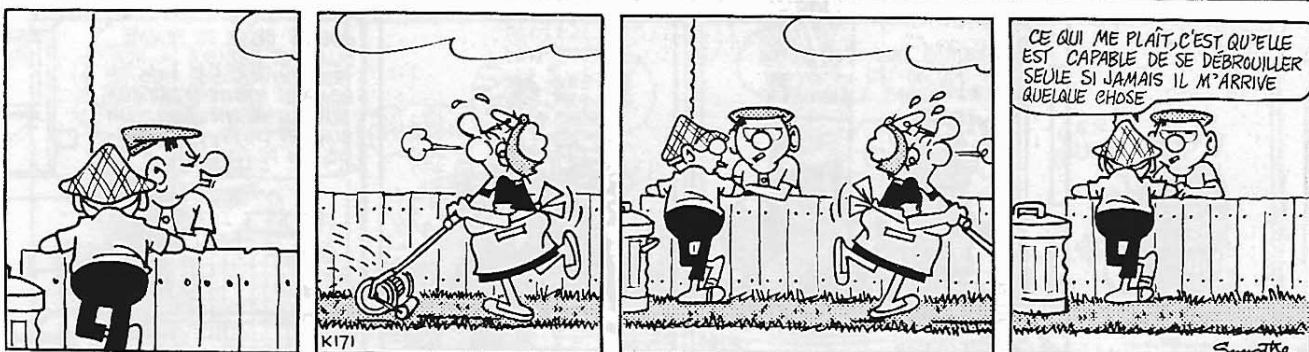
smythe





CRASH !





LES PETITS MIQUELS FONTILLES GRANDES OREILLES

LA Suisse a de très bons dessinateurs, y a que les Suisses qui ne s'en sont pas rendu compte. Ils viennent faire un tabac à Paris. Vous connaissez les trois albums remarquables des aventures de Stéphane et Alice, dont les titres sont *Le Guépier* (1977, rééd. 1978), *A l'Est de Karakulak* (1978) et *Le Repaire de Kolstov* (1979), tous disponibles aux Humanoïdes Associés (qui sont en train de se reconstituer en ce moment même). La saga n'est pas finie. Son auteur est difficile à coincer, il cavale tout le temps. Il a 29 ans. Il s'appelle

DANIEL CEPPI

D. Ceppi : Je suis Suisse, j'habite à Genève. Il n'y a pas de maisons d'édition en Suisse. Je n'arrive pas à travailler à Paris, alors je fais mes dix pages à Genève et je les amène à Paris ensuite. Je ne suis pas reparti depuis avril 79. La première fois, je voulais partir, j'avais plein de copains qui se baladaient, c'est ensuite que j'ai eu envie de raconter ce qu'il s'était passé. Pour le second album, je n'ai pas écrit le scénario sur place, c'est en revenant que j'ai voulu continuer l'histoire du *Guépier*. J'ai fait d'une traite *Karakulak* et *Kolstov*, c'est pour les besoins des Humanoïdes qu'on les a coupés en deux. L'année passée, j'ai parti vraiment pour écrire le scénario suivant, j'ai fait des repérages. Je suis allé par la route jusqu'à Bali, mais les trois prochaines histoires se passent en Inde. Y a six albums d'écrits, trois seulement de parus, mais en fait c'est une seule et même histoire.



- Avec ton personnage, tu pourrais parfaitement te barrer sur une série à la Lucky Luke...

D. Ceppi : Non, il y aura un moment où ça ne sera plus possible, s'il lui arrive des histoires partout où il passe, ça ne tient plus debout. Le personnage doit évoluer, changer ; déjà, dans les prochains épisodes, il ne cherche plus de fric, il en a. Ça devient l'aventure pour l'aventure.

- Pourquoi n'y a-t-il toujours pas de titre à la série au bout de trois albums ?

D. Ceppi : Parce que les personnages ne sont pas vraiment importants. Ni Stéphane ni Alice ne sont des héros, ils vivent par les gens qui sont autour. Je suis en train de faire un album avec un scénariste que j'ai rencontré en Inde, Jean-Louis Martinez. Ce sont des nouvelles qu'il a écrites. Un album est prévu pour septembre, pour changer un peu. C'est tout à fait différent, tant dans le style que dans le dessin. En

arrétant de travailler pendant une année, tu évolues quand même, c'est incroyable. Et dorénavant, tout sera en couleurs.

- Ce qui m'intéresse vraiment, c'est la façon dont tu utilises le noir et blanc, et surtout le gris. Il y a peu de dessinateurs qui savent le faire ; en dehors de toi, je vois les frères Varenne, et c'est tout.

D. Ceppi : Ce qui est dommage, c'est que le public s'habitue à ça. Quand tu dis que tu vas faire de la couleur, on te répond « Non ! c'est bien pour le noir et blanc ». C'est con d'être prisonnier de ça.

- Qu'as-tu fait avant ?

D. Ceppi : De la pub. Et le *Guépier* parallèlement, mais sans penser à publier, à l'époque. J'ai fait des machins d'après Edgar Poe. J'aimais bien dessiner, mais le fait d'écrire une histoire m'intéressait presque plus. Pour le dessin, je peux prendre mon pied aussi bien en faisant une peinture. D'ailleurs le dessin du premier n'est pas terrible.

- Tu peux parler du phénomène suisse, ces dessinateurs qui arrivent à faire quelque chose, mais en publiant en France. Il n'y a pas de supports ?

D. Ceppi : Ni supports, ni éditeurs, rien. Comme pour le cinéma suisse, il faut être chaperonné par Paris, et estampillé comme bon à Paris pour pouvoir faire quelque chose en Suisse après. Pour moi, cela n'a aucun intérêt. Je ne suis pas attaché à publier en Suisse. Je publie en langue française, en Suisse et ailleurs, au niveau de la francophonie c'est Paris qui est important. En Suisse, je suis totalement inconnu. Jamais d'articles de presse, sinon par copinage, mais très peu. Tu ne trouves pas mes albums en magasin, sinon les spécialisés en BD, comme Cumulus. Il y a un côté mesquin en Suisse : le premier album se passe à Genève, alors on reconnaît les endroits, mais le suivant, tu te balades en Turquie, alors, pfiut...

- Que penses-tu de la revue Swiss Brothers (and sisters), qu'édite Kesselring ?

D. Ceppi : J'ai publié dans le premier numéro. C'est bien que ça existe, pour faire sortir d'autres dessinateurs, mais j'ai peur que ce soit le ghetto, la chapelle. On ne ferait pas un « French Brothers ». Je n'aime pas ce côté identité-on-est-suisse et tout... Ce qui m'intéressait dans le voyage, c'est le

côté réaliste, tout est vrai dans mes bandes : il y a 50 % d'aventures qui me sont arrivées, ou qui m'ont été racontées, que d'autres ont vécues. Le chauffeur de taxi existe, le passage de la douane est authentique, avec la fille qui est obligée de montrer ses seins, les cigarettes sur la table sont les cigarettes indiennes qu'on trouve là-bas, etc. Le public ne le voit pas, mais le sent quand même. J'ai lu un Conan qui se passait au Tibet, tu en rigoles d'avance, toutes les images sortent du *National Geographic*, ça ne tient pas debout. Je n'ai pas voulu non plus montrer la Turquie idéalisée, la Turquie c'est les toits de tôle, c'est pas les petits villages, j'avais envie de démystifier.

- J'aime bien ce courant-là dans la BD adulte, faire du reportage en plus de l'histoire qu'on raconte, sans cet exotisme à deux ronds. Des gens comme Bilal et Christin, Golo et Frank, Margerin, qui font du contre-exotisme... Es-tu retourné dans les endroits que tu as décrits après les avoir dessinés ?

D. Ceppi : Oui, en Turquie, en repartant en Inde par la route. Au départ, je suis vraiment parti pour changer d'air, sans but précis, mystique, drogue ou autre. En balade pendant une année, je m'arrêtais où je voulais. Ce matin, j'ai reçu une lettre d'un Turc qui a trouvé *Karakulak* à Istanbul, qui trouve que c'est exactement comme ça. C'est intéressant de voir un mec qui se démerde pour avoir mon adresse, qui m'écrit : j'ai plein de contacts téléphoniques de gens qui reconnaissent les lieux ou les gens... On peut dire que ce que je fais est nostalgique-baba cool-68, mais tu peux prendre la route maintenant et il se passe ça. Des générations de gens vivent les mêmes choses qu'il y a dix ans, et c'est heureux.

- Ce qui est fini maintenant, dans tout ça, c'est la mode journalistique. Il y a toujours autant de gens que ça intéresse. Maintenant, tu as même plus la paix, tu n'as plus sur ta route de journalieux ni de touristes... Tu as eu des ennuis au cours de tes voyages ?

D. Ceppi : Une fois en Iran, je me suis fait tirer dessus. La révolution a commencé le 10 septembre, et j'y suis entré le 17. Tu ne reçois aucune information dans ces pays, que ce soit les révoltes, les tremble-



ments de terre, les cyclones. A partir de l'Inde, ça va, on trouve des journaux en anglais.

- Tu n'as pas l'impression que c'est louche, tes pérégrinations ? Tu vas en Iran, y a la

- Après Popeye, Futuropolis nous file le début de la saga de X 9, la première BD géniale d'Alex Raymond, allié pour la circonstance à un scénariste appelé Dashiell Hammett, qui va être à Raymond ce que Manchette fut à Tardi. Ce chef-d'œuvre comprend trois épisodes entiers. Vite, la suite.

- Grosse actualité de Pichard. Au Square, d'un coup Ceux-là (scénario d'Andrevon) en deux tomes, et Les manufacturées (scén. : Faraldo) en couleurs. Chez les Humanos, Blanche à New York (scén. : Lob). Pichard, y en a qui en sont fous, d'autres qui n'encaissent pas. Pichard est un grand narrateur et il a les meilleurs scénaristes du monde.

- Humanos toujours : le dernier Mœbius, La déviation. Ah, ce mec !

- Le chef-d'œuvre de l'après-guerre : le retour (68 pages !) du Havane Primesautier, le « journal des connards », managé par Charlie Schlingo. Rien que des connards dedans, rien que des connards comme lecteurs. Un triomphe en perspective. Si vous n'êtes pas encore un connard, il faut vous dépêcher, la guerre est proche. Dedans - outre Carali, Léandri, Mercier, Pateloux, Gudule (sa 1^{re} BD !), Telehcuav, Volny, Peter Plut, Pubax -, un génie pur dans la lignée schlinguesque, qui signe Poil de Tuyau. Artefact éditeur, 5 F.

- Et bien sûr, dans un superbe album grand format de 128 pages, Univers en folio, tous les port-folios du défunt Univers, je ne vous en dis rien, vous savez que c'est du costaud. Editions Ponte Mirone, BDiffusion diffuseur.

révolution, en Turquie ça remue, en Afghanistan les Russes débarquent. J'ai peur pour les Balinais...

D. Ceppi : Oui, Ceppi fout la merde partout (rires).

- Comment se fait-il que tu aies atterri à Métal plutôt qu'ailleurs ?

D. Ceppi : Avec le *Guépier* fini, j'ai fait toutes les maisons d'édition de Paris pendant deux ans. Cela n'intéressait personne. Un petit éditeur suisse m'a fait une première édition, à 1000 exemplaires. Je suis allé refaire le tour des journaux pour qu'ils en causent. A *Métal*, Dionnet m'a dit : « Pourquoi t'es pas venu avant ? », alors que je l'avais vu pendant deux ans, régulièrement. Il l'a ressorti sans pré-publication, j'en étais déjà à la page 30 du suivant. Puis tout le monde m'a fait signe à la fois, Dargaud, Futuropolis... Ce qui me plaît, c'est le réalisme. A Maïzor, au centre de l'Inde, Stéphane devait piquer un truc dans un musée, ancien palais du Maharadjah. Je suis allé faire le tour des murailles, j'ai surveillé les postes de garde, la nuit, voir où on pouvait grimper ; on peut par les chiottes en béton du bus d'à côté, on arrive au premier étage... Tout ça pour m'amuser, pour être dans l'histoire...

- Tu ne travailles jamais d'après photo ?

D. Ceppi : Si, mais que mes photos personnelles ; ça me fait chier de travailler d'après une photo vue dans *Paris-Match*. Je travaille surtout de mémoire.

- Il y a très peu de dessinateurs qui en sont capables. Beaucoup de jeunes dessinateurs ne sont pas capables de travailler sans que chaque case soit photographiée avant. Alors que la même image en photo et en BD n'aura pas le même mouvement, l'immobilisation du geste n'est pas la même. Qu'est-ce que t'as d'autre à dire ?

D. Ceppi : J'aimerais que *Karakulak* soit traduit en turc.

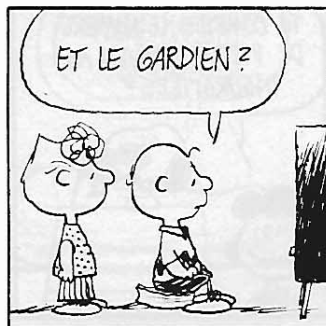
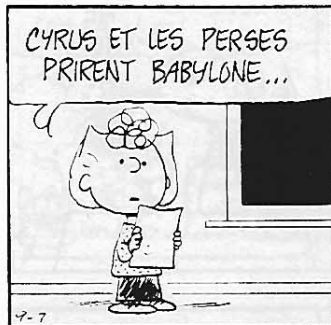
- Il y a des BD là-bas ?

D. Ceppi : En Inde, tous ces trucs sur les dieux, mal foutus ; je crois que ça vient d'Angleterre. Autrement, en Turquie ou ailleurs, c'est un peu le même courant qu'ici. Je n'ai pas pu lire les textes, mais ça paraît dans les quotidiens, ou sous forme de comic-books.

*Propos recueillis par
Théophraste Epistolier*

schulz

PEANUTS







CONCOURS MOTO-ROCK

GAGNEZ 12 HONDA

ET 1000 DISQUES

MARQUIS DE SADE
FACTORY
ELVIS PLATINE
HIGELIN

MINUIT BOULEVARD
TELEPHONE
STARSHOOTER
SAPHO



Ci-dessous 12 questions concernant le rock et 12 questions concernant la moto. Répondez par oui ou par non et envoyez ce bulletin dûment rempli, validé par le cachet de votre disquaire avant le mardi 24 juin à 12 heures à l'adresse suivante:
Concours Moto Rock/

l'Equipe Magazine
10, Faubourg Montmartre
75441 Paris Cedex 09.
Le règlement complet de ce concours Moto Rock se trouve chez les disquaires et les concessionnaires moto Honda, ainsi que dans le numéro de l'Equipe Magazine du samedi 31 mai 1980.

QUESTIONS DU CONCOURS

Cachez la case correspondant à la bonne réponse

CATÉGORIE MOTO

- Pour gagner le Championnat d'Europe d'Endurance en 1976, 77, 78 et 79, le Honda Endurance Racing Team a fait courir 16 pilotes ☐ OUI ☐ NON
- C'est en 1976 que Patrick Pons remporta son premier grand prix de vitesse comptant pour le Championnat du Monde ☐ OUI ☐ NON
- Le Honda Benly type JA produit en 1954 était un 138 cc ☐ OUI ☐ NON
- Elsinore est le nom d'une petite ville de Floride où se dispute annuellement une course de motos tout-terrain ☐ OUI ☐ NON
- C'est une Yamaha qui remporta le 1^{er} Rallye Abidjan-Nice ☐ OUI ☐ NON
- En 1930, les concurrents des ISDT firent étape en Italie ☐ OUI ☐ NON
- En 1962, la première édition de la Baja 1000 vit la victoire d'une Bultaco ☐ OUI ☐ NON
- Depuis sa reprise en 1969, le Bol d'Or s'est couru sur 3 circuits différents ☐ OUI ☐ NON
- Le pilote de vitesse et d'endurance Hubert Rigolet est de nationalité Monégasque ☐ OUI ☐ NON
- L'Américain Kel Carruthers remporta les 100 miles de Daytona sur Yamaha en 1970 et 1971 ☐ OUI ☐ NON
- Il y a 42 rayons sur une roue AR de Honda CM 125 ☐ OUI ☐ NON
- Depuis 1964, la Coupe d'Europe de moto-ball a été remportée 5 fois par la France ☐ OUI ☐ NON

CATÉGORIE ROCK

- "Champagne pour tout le monde" et "Caviar pour les autres" totalisent plus de deux heures de musique ☐ OUI ☐ NON
- RICHARD de TELEPHONE chante tout seul "Ne me regarde pas, regarde-moi" ☐ OUI ☐ NON
- Tous les textes de l'album "Dantzig Twist" de MARQUIS DE SADE sont en anglais ☐ OUI ☐ NON
- Le titre "Cache ta joie" de FACTORY débute par un solo de guitare ☐ OUI ☐ NON
- C'est PHIL de STARSHOOTER qui joue de la batterie sur le titre "Starlette" ☐ OUI ☐ NON
- "New York City" est un texte de Jacques HIGELIN sur l'album B.B.H. 75 ☐ OUI ☐ NON
- Les mots "Nouvelle vague" sont cités 39 fois par STARSHOOTER pendant la chanson du même titre ☐ OUI ☐ NON
- TELEPHONE a donné un concert au Portugal ☐ OUI ☐ NON
- Il y a 394 sillons sur la face A du disque d'ELVIS PLATINE "Saloperie de Rock N Roll" ☐ OUI ☐ NON
- Une des chansons de l'album de SAPHO est dédiée à une chanteuse américaine ☐ OUI ☐ NON
- Il y a un seul morceau lent sur l'album "Service compris" de MINUIT BOULEVARD ☐ OUI ☐ NON
- "Cache ta Joie" est aussi la musique d'une pièce de Jean-Patrice MANCHETTE ☐ OUI ☐ NON

Cachet de validation de
votre disquaire

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

P/C

PATHE MARCONI

EMI

Les Contes
d'un Conteur

QUAND LA FAMILLE
D'ABDUL ET CELLE DE
ZANNOUBA DÉCIDÈRENT À
LEUR INSU DE LES MARIER,
ELLES IGNORAIENT QU'ELLES
UNISSAIENT POUR LA VIE...

L'AVENTURIER ET LA SOTTE!

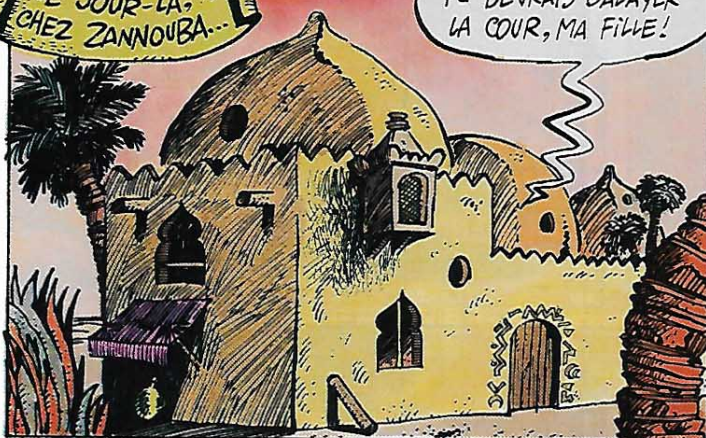


TRÈS BEAU
CONTE, STYLE
PERSAN.

PAR
CARALI



CE JOUR-LÀ,
CHEZ ZANNOUBA...

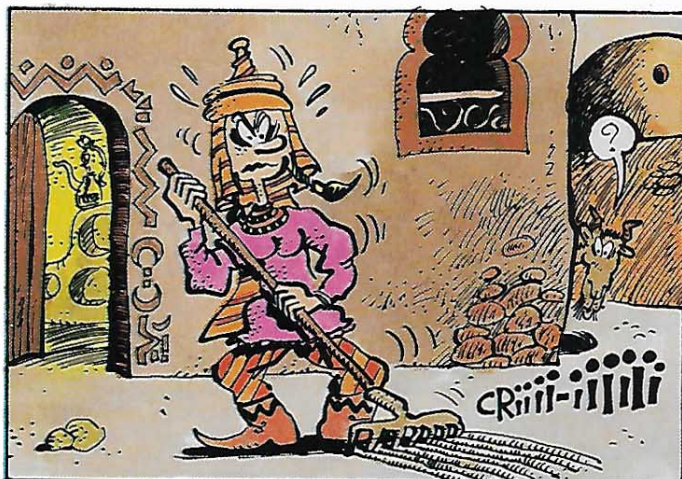


TU DEVRAIS BALAYER
LA COUR, MA FILLE!



CAR C'EST AUJOURD'HUI QUE
TON MARI VIENT S'INSTALLER
ICI. TU DOIS LUI FAIRE
BONNE IMPRESSION.

OUI, MÈRE.

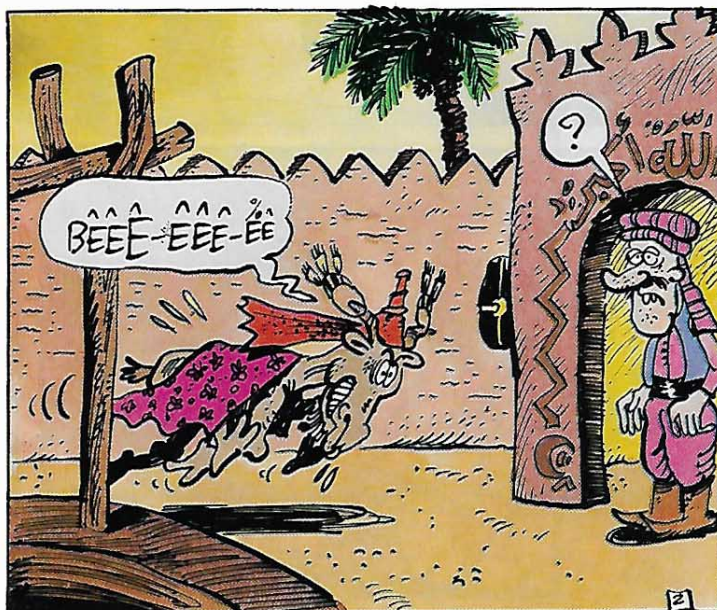


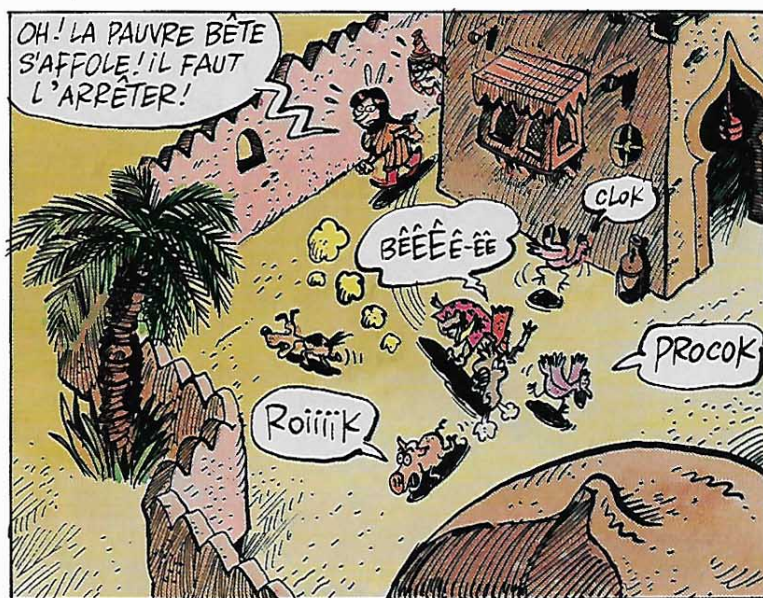
AVOIR UN SI BEAU RATEAU
ET NE PAS ARRIVER À
BALAYER CONVENABLE-
MENT LA COUR!

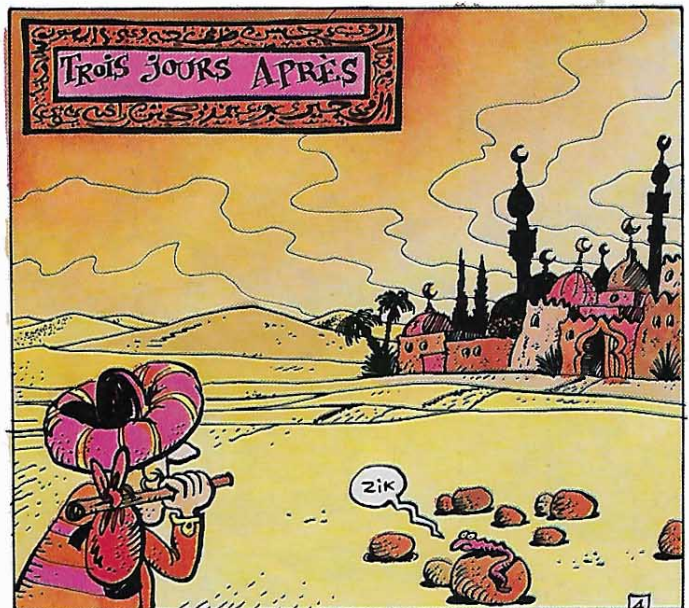
Bouhouhouuuuuu!!

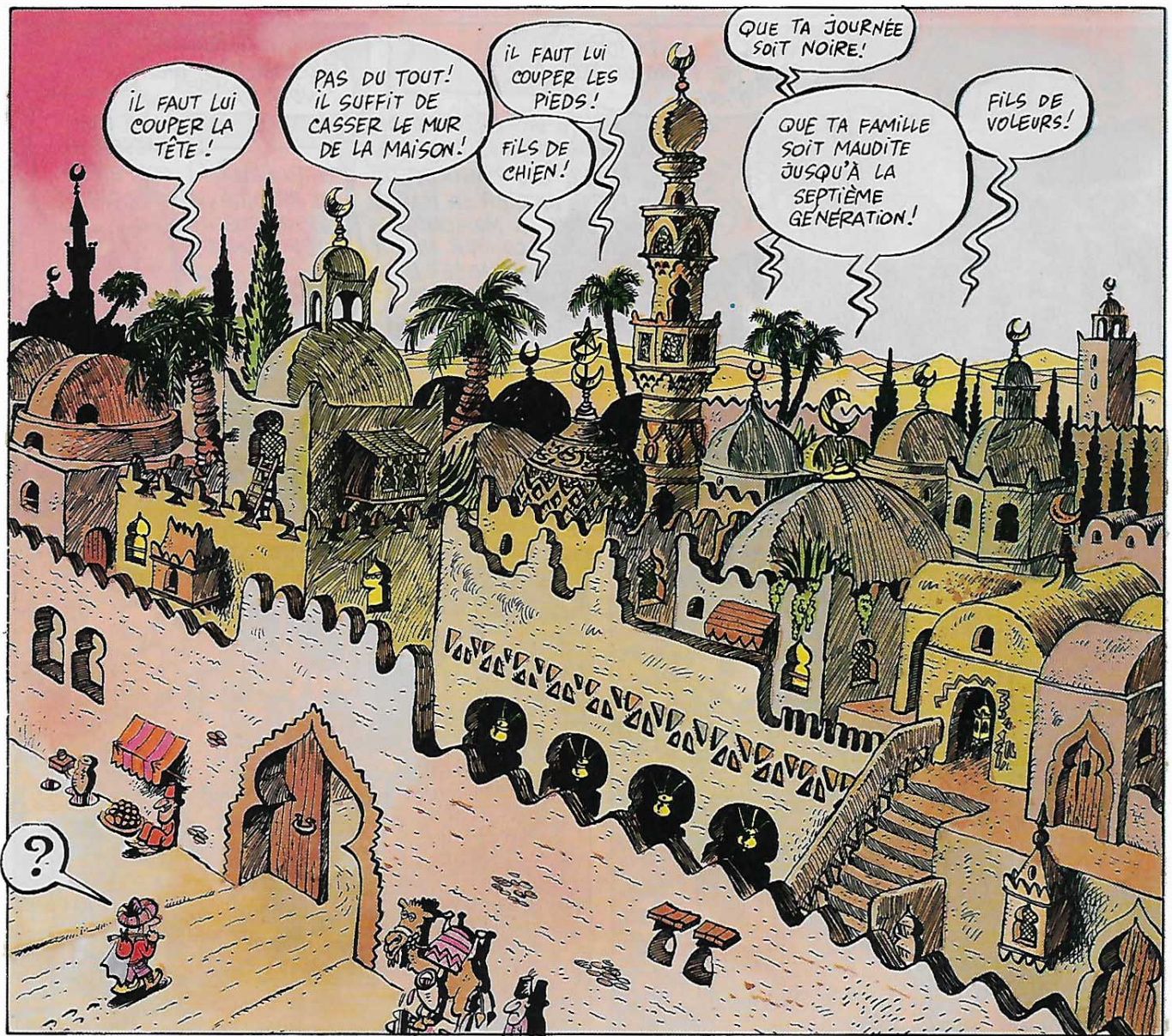
QUE JE
SUIS MAL-
HEUREUSE!!

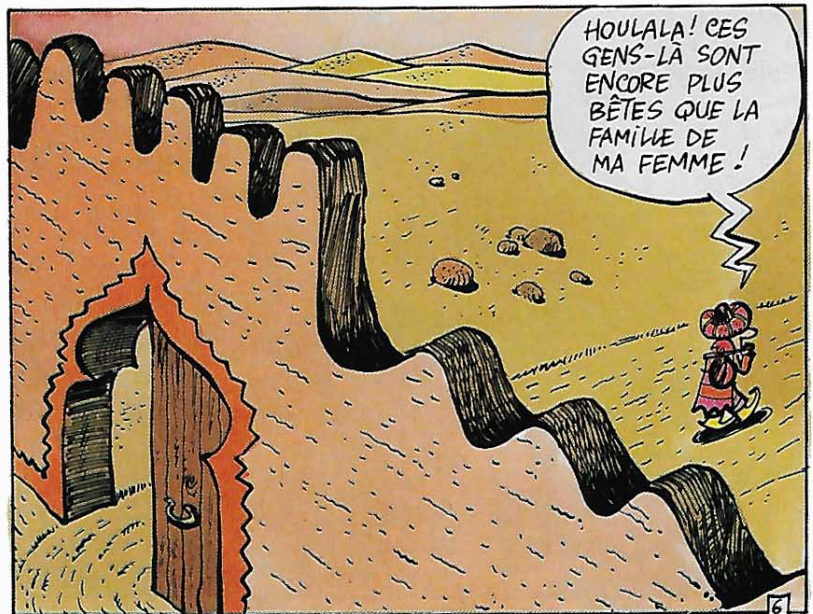
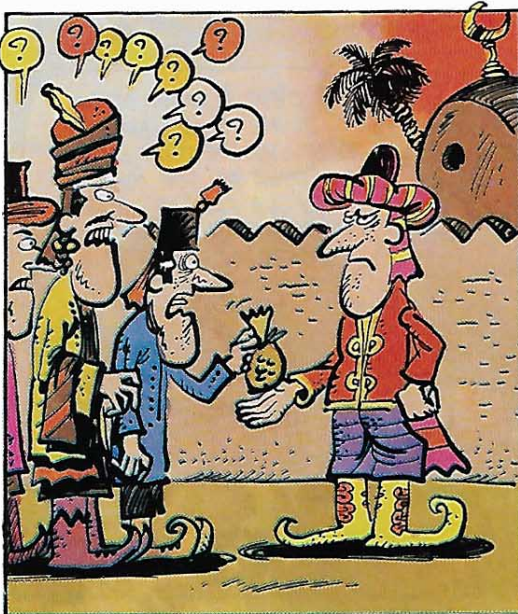
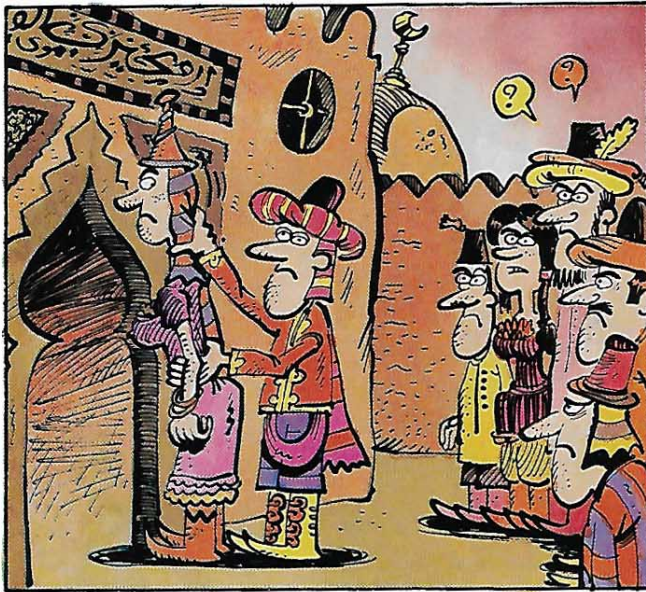
WOUAHA
AAAAA!!

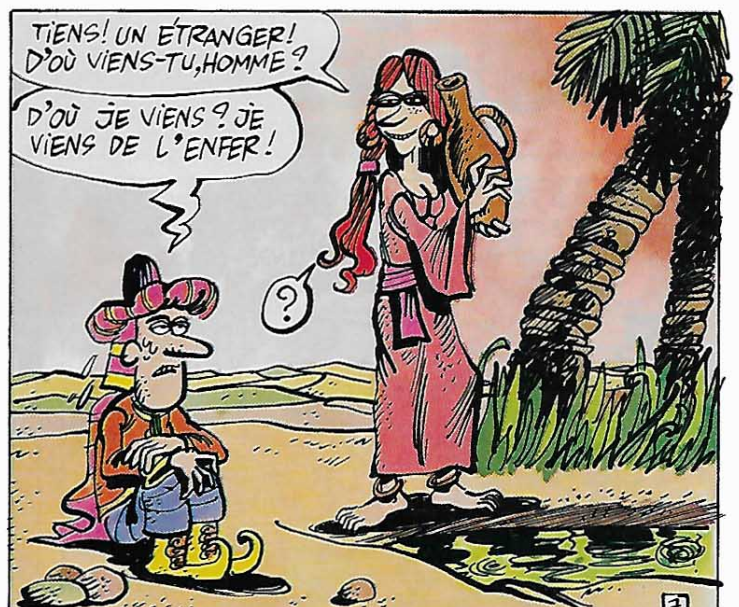
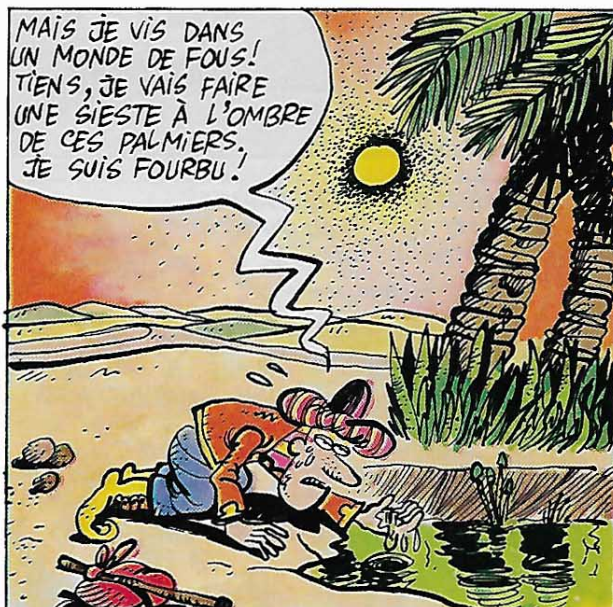
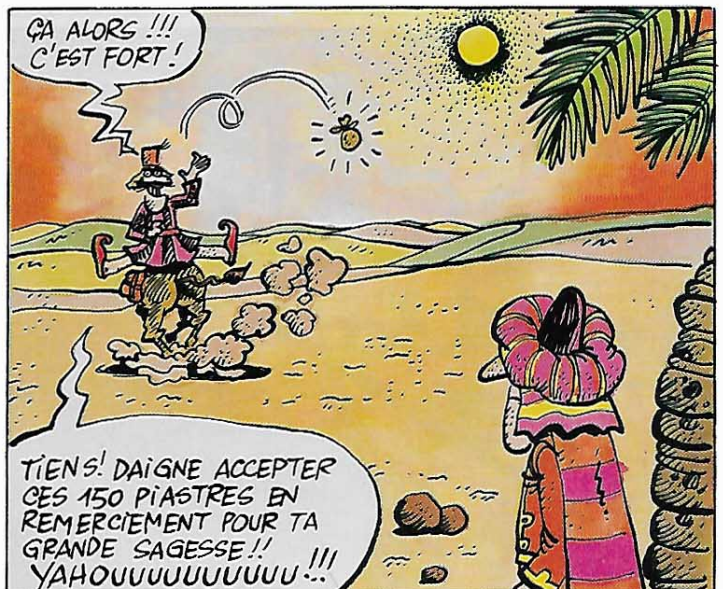


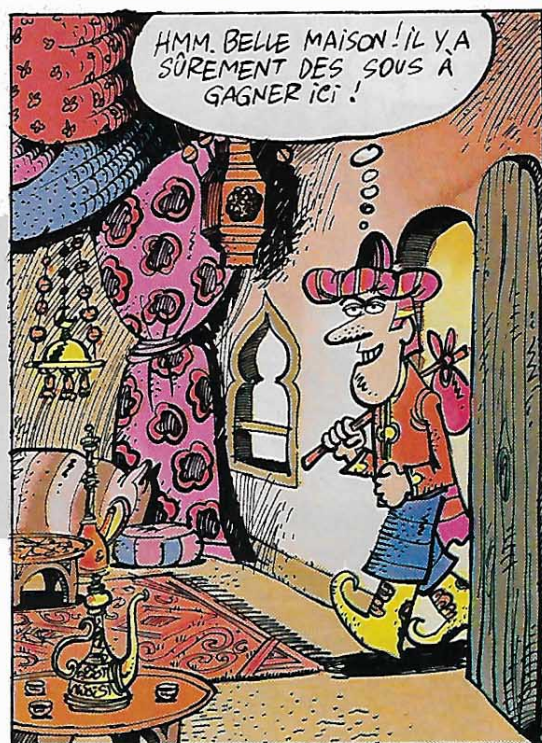
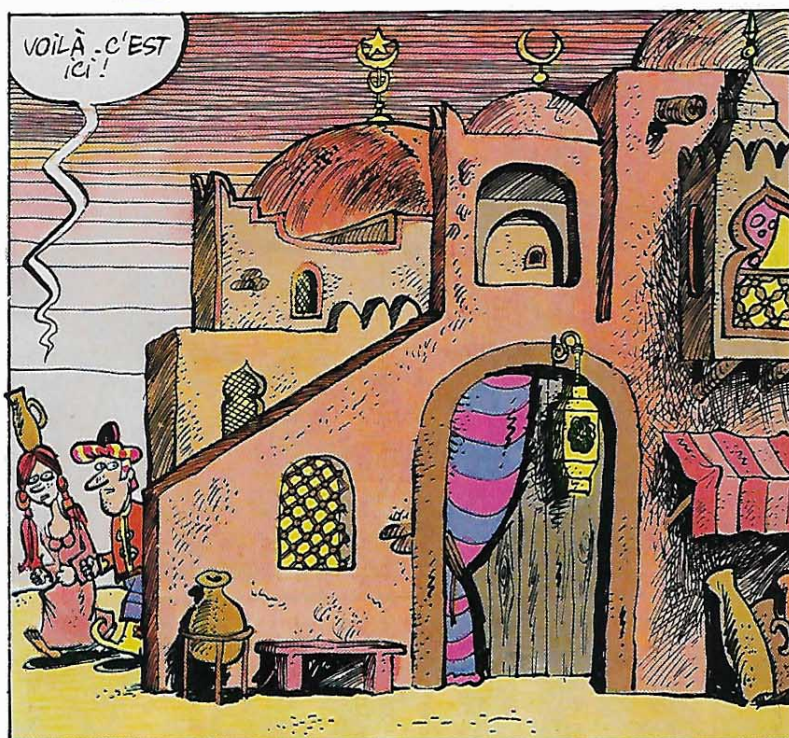


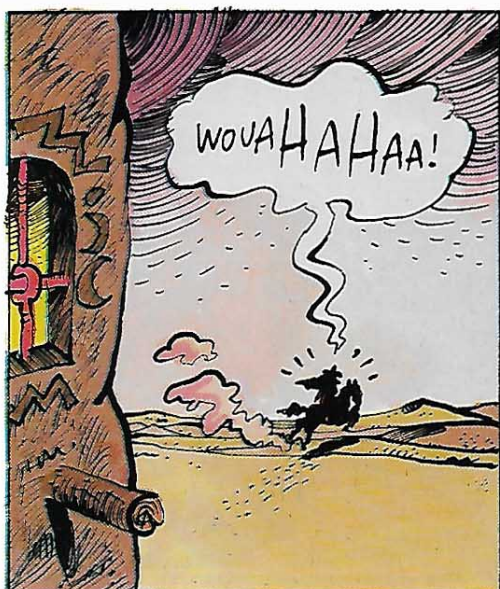


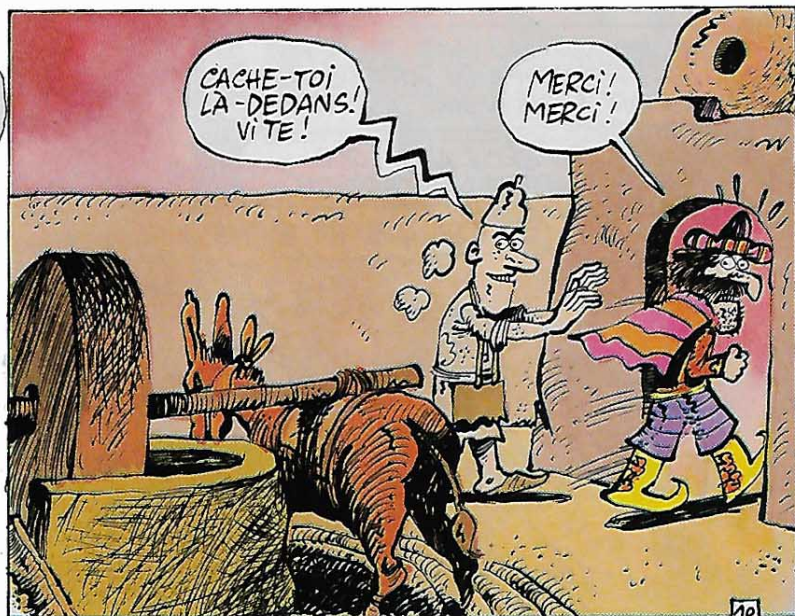


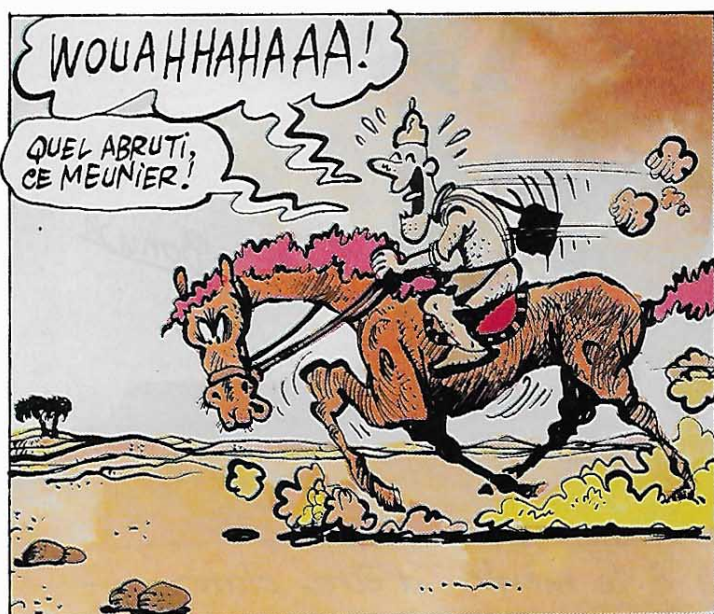
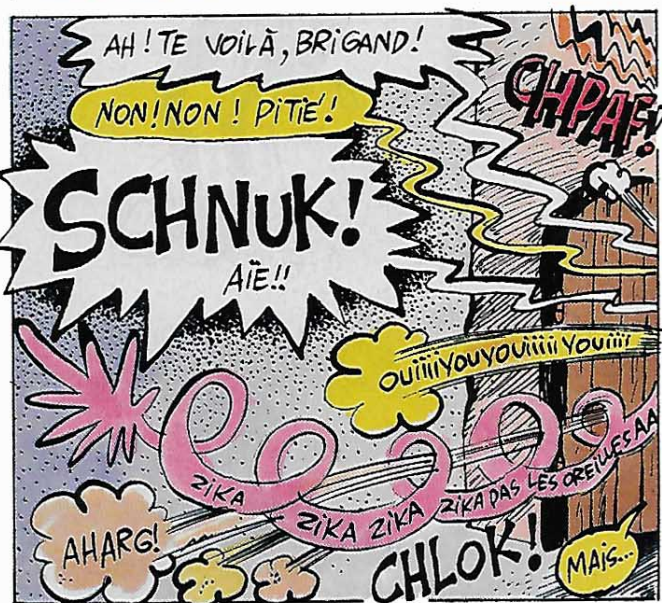
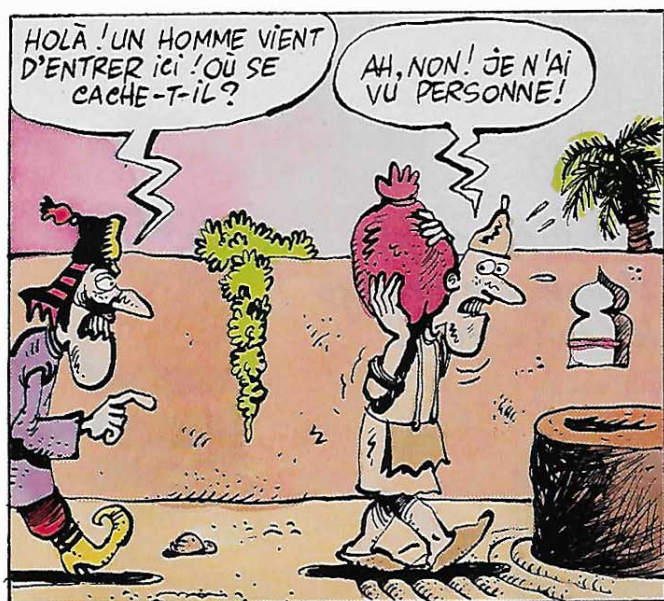












Tu peux en faire autant !!

Voici 3 personnages amusants
Il faudra coller cette page sur 'un support plus fort (carton léger), découper chaque personnage puis plier les pointillés pour les faire tenir...



"Notre programme à le mène d'être clair..."



PALL MALL : 20 cigarettes filtre et sans filtre.

champ

...OÙ SOMMES NOUS ? EN QUELLE ANNÉE ?... QU'EST-CE QU'ILS VONT FAIRE DE NOUS ? POURQUOI NOUS ONT-ILS TRANSPORTÉS ICI ?... D'OÙ EST-CE QUE JE VIENS ?... JE CROIS ME SOUVENIR DE QUELQUE CHOSE DE BLEU ET D'AGREABLE... JE CROIS ME SOUVENIR... D'UN FLEUVE !... IL Y AVAIT DU SOLEIL, BEAUCOUP DE SOLEIL... L'EAU DU FLEUVE ÉTAIT CHAUDE... ET PLUS... MAIS JE CROIS PLUTÔT QUE J'AI REVE TOUT ÇA !... LA RÉALITÉ, C'EST QUE J'ÉTAIS SUR CETTE "PLACE" AVEC AUTOUR DE MOI DES GENS QUI PASSAIENT... OUI, C'EST BIEN ÇA... J'ÉTAIS SUR UNE "PLACE"... LES GENS NOUS REGARDAIENT AVEC CURIOSITÉ ET AUSSI AVEC UN PEU DE CRAINTE ET J'AIMAIS BIEN ÇA !... ET PLUS CEUX QUI PASSAIENT SONT DEVENUS MOINS NOMBREUX, LES HOMMES SURTOUT... CEUX QUI RESTAIENT ÉTAIENT VIEUX, "D'AUTRES QUE JE NE CONNAISSAIS PAS SONT ARRIVÉS, LEURS TÊTES ÉTAIENT LISSES, RONDES ET BRILLANTES, ET ILS AVAIENT LA MÊME PEAU QUE MOI, ENFIN, LA MÊME COULEUR DE PEAU... ET ILS MARCHAIENT TOUS DU MÊME PAS... JE CROIS ME SOUVENIR QU'ILS SONT VENUS UN JOUR À DEUX OU TROIS AUTOUR DE NOTRE GROUPE ET QU'ILS FAISAIENT DES SIGNES À DES HOMMES BLEUS... OUI, C'EST ÇA, CE SONT LES HOMMES BLEUS QUI NOUS ONT AMENÉS ICI... JE ME DEMANDE CE QU'ILS VONT FAIRE DE NOUS... JE PRÉFÈRE NE PAS Y PENSER... JE PRÉFÈRE PENSER... AU SOLEIL...



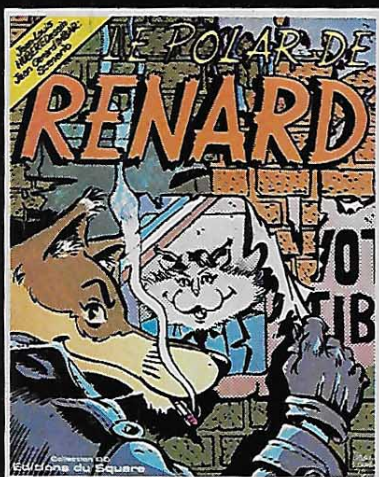
contrechamp.

...T'AS DÉJÀ VU DES STATUES PAREILLES, TOI ? COMMENT ON VA FAIRE POUR TRANSPORTER CES BESTIAUX JUSQU'À LA FONDERIE ? QUELLE SALETÉ ! FAUDRAIT LES DÉCOUPER ! QU'EST-CE QUE T'EN PENSES ? TU PARLES D'UN CIRQUE... ON FERAIT TOUT DE MÊME, QUELLES IDÉES IL FAUT AVOIR DANS LA TÊTE POUR FABRIQUER DES ENSEIGNES PAREILLES ?... MOI ÇA ME FERAIT PEUR... ET PUIS ON SE DEMANDE À QUOI ÇA SERT... REMARQUE QUE COMME ÇA ILS SONT MOINS DANGEREUX QU'EN CANONS POUR LES BOCHES... ENFIN... QU'AND MÊME, IL FAUT RECONNAÎTRE... LE GRAND, LA HAUT, AVEC SES YEUX VERTS... IL EST BEAU... IL FAUT PENSER... JE SAIS PAS AU JUSTE... AU SOLEIL...

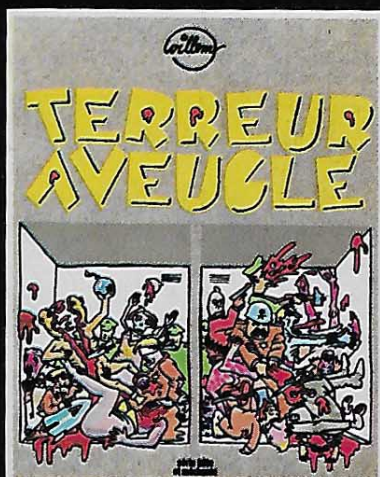


LISEZ LES LIVRES DES EDITIONS DU SQUARE

EN VENTE PARTOUT
OU A COMMANDER AUX EDITIONS
DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS-
PORTES, 75005 PARIS
REDUCTION DE 20% AUX ABONNES



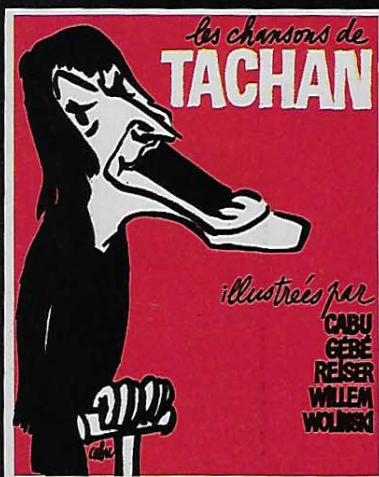
30 F



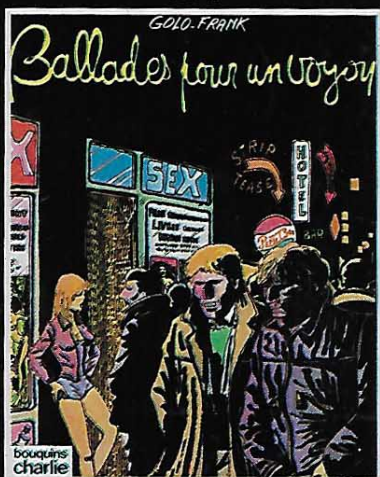
30 F



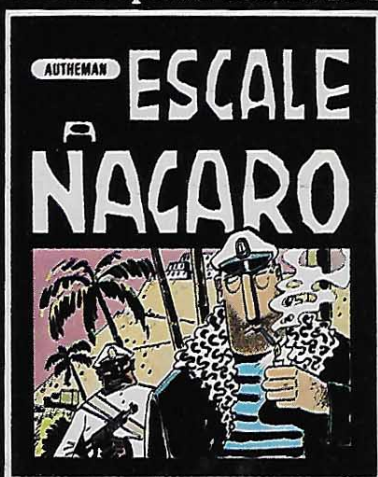
numéro spécial Charlie 20 F



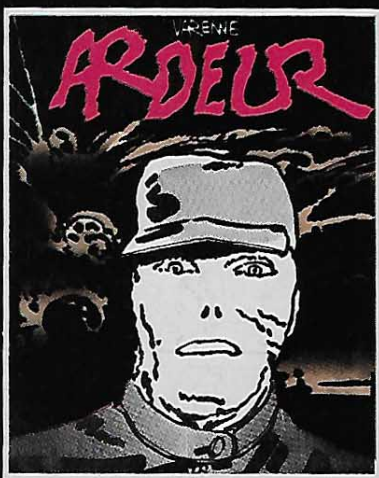
50 F



30 F



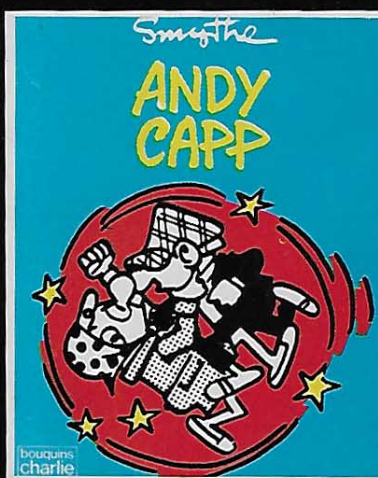
30 F



30 F



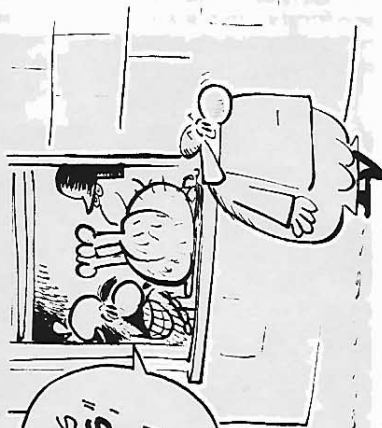
40 F



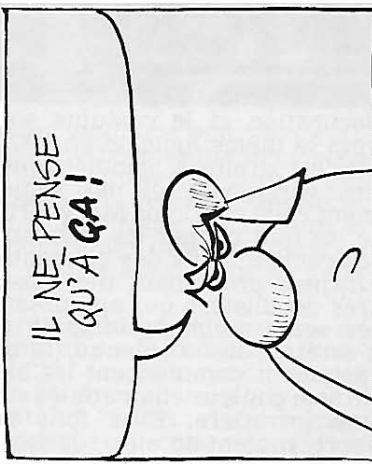
30 F

CRACK

Bill Rechin & Brant Parker



QUELLES
"CUISSSES"
CETTE
PINDE!



IL NE PENSE
QU'À **ÇA!**



LA TÎNTE EST BRÊTE,
LE COMMENTANT ZÈRA
CONTENT.



ÇA VA FAIRE REMONTER
MA CÔTE AUPRÈS
DE LUI.



VOILÀ
UN **BEL**
UN OISEAU,
LUDWIG.

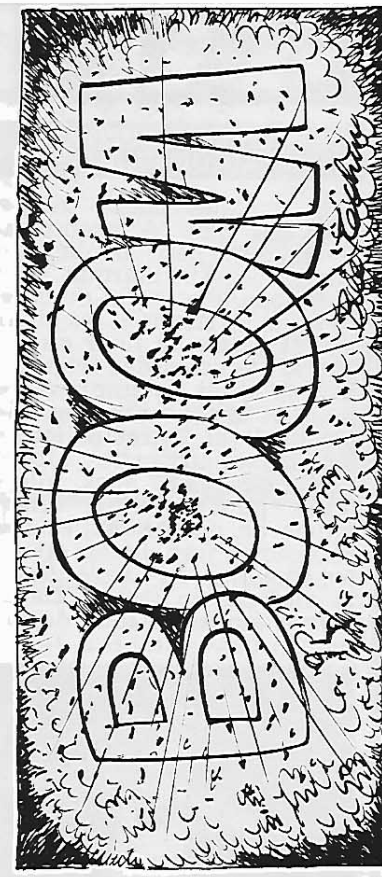
JE ZUIS
RESPONZAPLE
DE LA **GUISSON**,
UNIQUEMENT...



BON
APPETIT,
SIR



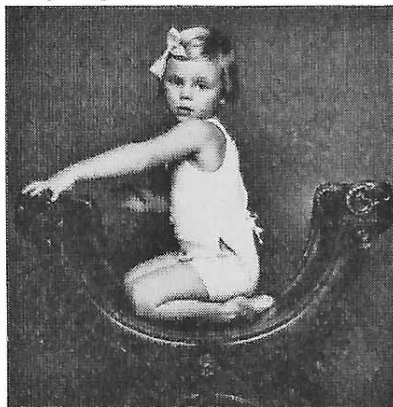
...C'EST MANCHEZ QUI A FAIT
LA **FARZE!**



MADIE FÉE DU LOGIS

1925 : LA CULOTTE PEAU DE CHAGRIN

A quelque chose malheur est bon. A grand malheur, petit bonheur. La guerre 14-18 marque la fin d'un monde et la fin du corset. Dès que les maris et les amants furent partis, la fleur au fusil, goûter les joies des tranchées, les femmes s'empressèrent d'imiter les excentriques clientes de Paul Poiret et jetèrent leur corset aux orties. Libérées de ce carcan, elles allaient enfin pouvoir agir. Chaque année de guerre vit les robes raccourcir : en 14 on aperçoit les chevilles, à l'Armistice c'est la victoire du genou. Dans le même temps, le tour de taille moyen passe de 56 à 74 cm.



« La même femme qui, à 18 ans, a vécu cuirassée, se sera retrouvée à la trentaine ouverte à tous les vents. Aucune révolution de l'histoire du vêtement n'est comparable à celle-là. » (1) De multiples raisons sont intervenues pour justifier un tel bouleversement dans les habitudes, et pas seulement frivoles. C'est la vie quotidienne des femmes qui a changé, quelle que soit leur classe sociale. Pendant quatre ans elles ont remplacé les hommes à tous les postes de travail. Fini le temps des parlottes de salon et des mondanités ; elles sont devenues actives et entreprenantes. La première conséquence fut la disparition, en même temps que le corset, de tous les accessoires inutiles ou encombrants. La ligne s'est simplifiée à l'extrême, elles ont fait de la place sous leur robe droite. Rendus à la pesanteur, les seins des jeunes femmes se balancent doucement sous leur chemise et réclament de l'aide. On perfec-

tionne le soutien-gorge, mais on continue à le porter sur la chemise, et il faudra une dizaine d'années pour qu'on oublie celle-ci. Les très jeunes filles n'en portent pas, et nombre de femmes s'enorgueillissent de ne pas en avoir besoin puisque la mode est aux poitrines plates. Si plates qu'on importe des USA des « aplatisseurs »... La pièce maîtresse de la lingerie féminine, la seule réellement importante en ce début de décade, c'est la combinaison-culotte. Elle remplace à la fois la chemise et le pantalon. On



en trouve facilement chez les antiquaires spécialisés (2), et deux formes dominent : celles coupées près du corps comme une jupe-culotte courte à jambes évasées et coutures centrales assez ajustées, le haut à bretelles-rubans étant généralement à décolleté horizontal ; d'autres sont seulement des chemises un peu allongées, dont les pans sont reliés par une languette boutonnée située à mi-cuisse, toute symbolique, évidemment.

Les héros de la der des ders, quelque peu surpris, retrouvent des femmes libres de toute contrainte vestimentaire, habillées de jersey souple et de tissus mous, accessibles des genoux aux aisselles.

Remisant leur mobilier style nouille au grenier, elles s'arrachent les nouveautés des ateliers Art Déco (encore Poiret !) et gommant les moulures de leurs appartements fraîchement peints coquille d'œuf. La

décoration et le costume suivent la même ligne, et en 1925 elle est droite et géométrique. Les garçonnas, et pas seulement celle de Victor Marguerite, se font couper les cheveux, les cachent sous des chapeaux cloches, promènent des robes très décolletées qui aplatissent les seins, oublient la taille et s'arrêtent net au genou, là où justement commencent les bas de soie couleur chair roulés sur une jarretière. Elles font du sport, roulent en auto, dansent le charleston, s'écroulent délicieusement dans des divans profonds (mais sans chocolat), et justement les peintres et les dessinateurs (comme Icart, Hérourd, Giffey ou mieux Lepape, Laboureur, ou Van



Dongen) n'en finissent pas de détailler cette Martienne qui fait encore et toujours scandale. Mais les bourgeois ont beau crier, rien n'y fait. La mode des jupes courtes se généralise, avec comme corollaire l'abandon des anciens dessous froufrounants. Les messieurs nostalgiques se plaignent, mais se font une raison : « Peut-on continuer à donner le nom de linge à des petits bouts de tissu nécessaires seulement par l'idée qu'on s'en fait et qui sont, d'ailleurs, non en toile comme tout véritable linge, mais en mousseline, en crêpe georgette, en tulle. On m'a dit que les dames ne mettent plus de linge pour aller danser. C'est absolument naturel et fort compréhensible... Et si leur linge est si court quand d'aventure elles en ont, ce n'est pas leur faute, mais la faute des robes qui se portent décolletées de partout cette année. » (3)

D'ailleurs les messieurs, nostalgiques ou non, suivent la

même tendance pour leur petit linge à eux, puisque le caleçon court apparaît dans ces années-là, venu d'Amérique. On le fait faire sur mesure et broder à ses initiales, mais on en trouve aussi dans le commerce.

Après quelques années de triomphe, la combinaison-culotte se voit concurrencée par le duo chemise de jour-pantalon court. La chemise s'arrête à mi-cuisse et couvre presque le pantalon à jambe large et non ajustée. Les catalogues des grands magasins



restent une source inépuisable de renseignements (une étude de sémantique pourrait être faite au sujet des culottes et de leurs appellations depuis 1850 !). En 1922, le Bon Marché propose encore des pantalons longs et ouverts, mais réserve une grande place aux parures, plus ou moins luxueu-

ses (la forme restant la même), comprenant la chemise de jour, le pantalon court et la chemise de nuit ou la combinaison-jupon. Dans les familles décentes, les jeunes filles les cousent et les brodent elles-mêmes, et leur trousseau doit en compter au moins une douzaine. Les journaux féminins regorgent de patrons et de modèles de broderies, mais proposent aussi la version ouverte pour la culotte. Certaines confidences me permettent de croire que les jeunes femmes dans le vent de 1927 négligeaient volontiers le soutien-gorge et oubliaient vite dans l'armoire les chemises de leur trousseau. Est-ce pour cela qu'on en trouve tant de ravissantes au Marché aux Pucés ? Peau de chagrin contre peau nue, le pantalon court devient petite culotte ajustée et sans jambes. Les enfants avaient fait le succès des culottes Petit-Bateau en jersey de coton côtelé. Leurs mamans les imitent bientôt et choisissent pour leurs tenues de sport, sous le short, la jupe de tennis ou le pantalon de plage, la culotte « forme haute, bords côtes, jersey indémaillable, blanc ou rose » à 12,50 F de la page 38 du catalogue du Bon Marché.

La révolution des jupes courtes n'a finalement duré que quelques brèves années folles. Dès 1928, le rideau tombe sur les jambes et la peau perd sa belle nudité sous la soie ou la rayonne des années 30.

(1) Jacques Laurent, « Le nu vêtu et dévêtu ». Gallimard.

(2) Colombelle (Louvre des Antiquaires) Ragtime (Rue du Roule, Paris 1^{er}).

(3) La Gazette du Bon Ton (1920).

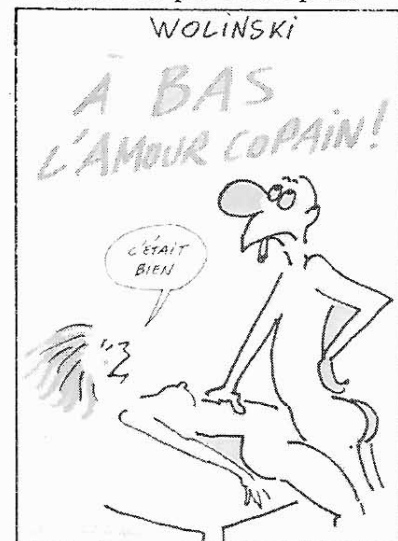
N I M B U S

JOHNSON MARTINEZ, CERNY, WOLFF, BOCHET, JEANNEAU, HENRI, GUY, ALVY, LE COUËTE, MARCOTTE, PETIT, RUAULT, LON, CESTAC, DRUG, HUGOT, VETTON, SCHLUMBER, PELLIS, NICHOLSON, HANDE, WILSON.



Cumulus présente :

LE GRAND ORCHESTRE
(distribué par Futuropolis)



Editions Albin Michel - Le Square



Au « Dernier Terrain Vague »

HOVERLLOYD
24 rue de St-Quentin
75010 Paris
278.75.05

**PARIS
LONDRES
138^F**

(Prix spécial jeunes jusqu'à 18 ans et étudiants jusqu'à 26 ans)

Un prix super économique. Paris-Calais en car, Calais-Ramsgate sur coussin d'air, Ramsgate-Londres en car. Jusqu'à 5 départs par jour. Renseignements et réservations à votre agence de voyages ou directement à Hoverlloyd Paris.

BOSCH 72



LES SAUCISSES

PAR Charlie Schlingo et ses lampadaires orchestraux.

Désiré Gogueneau travaillait très dur dans une grande usine de chaussures. Sa paye était bonne, ainsi que la cuisine. Ça lui donnait un méchant feeling.



Encore une paire de godasses! on peut pas dire que je vole le fric que je gagne dans cette usine!

Je n'arrête pas d'extraire des godasses de ce terrain pourri!



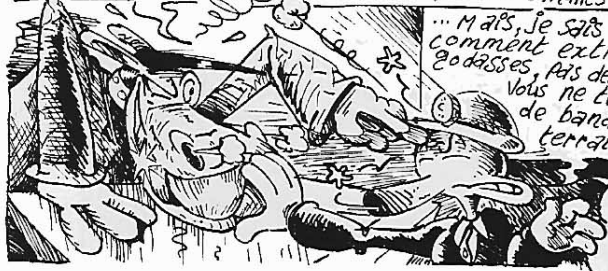
Vous m'avez demandé, Patron?

Vous me connaissez, mon petit désiré? Je suis un patron super-séduisant, j'ai pris une décision!



Tonnette! Je suis complètement Stoned! Je vais quand même aller voir!

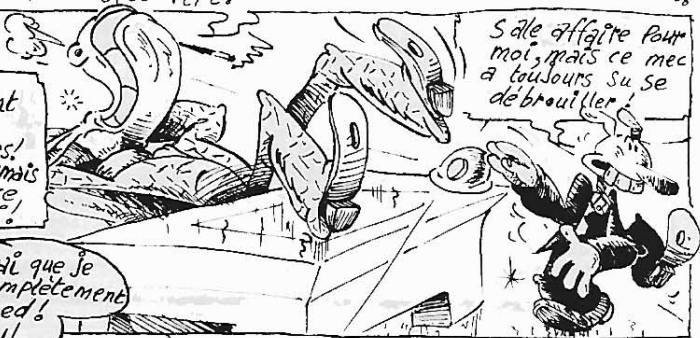
Pour des raisons que vous ignorez, car vous ignorez tout du monde des affaires bidons et que vous êtes complètement Stoned, l'usine a changé de propriétaire. Désormais, mon usine ne produira plus que des bananes.



... Mais, je sais seulement comment extraire des godasses, pas des bananes! Vous ne tirerez jamais de bananes de ce terrain pourri!

C'est vrai que je suis complètement Stoned! RAAAH!

Je me fous que le terrain soit pourri du moment que ça rapporte du fric! Pas de bananes, pas de boulot! Vous êtes vêtus!



Sale affaire pour moi, mais ce mec a toujours su se débrouiller!



Je suis fini! J'en ai marre! On se fout de moi! Cette usine était moderne, j'aurais bien voulu rester!



Mais j'en fous!

Ce soir je rentre plus tôt!

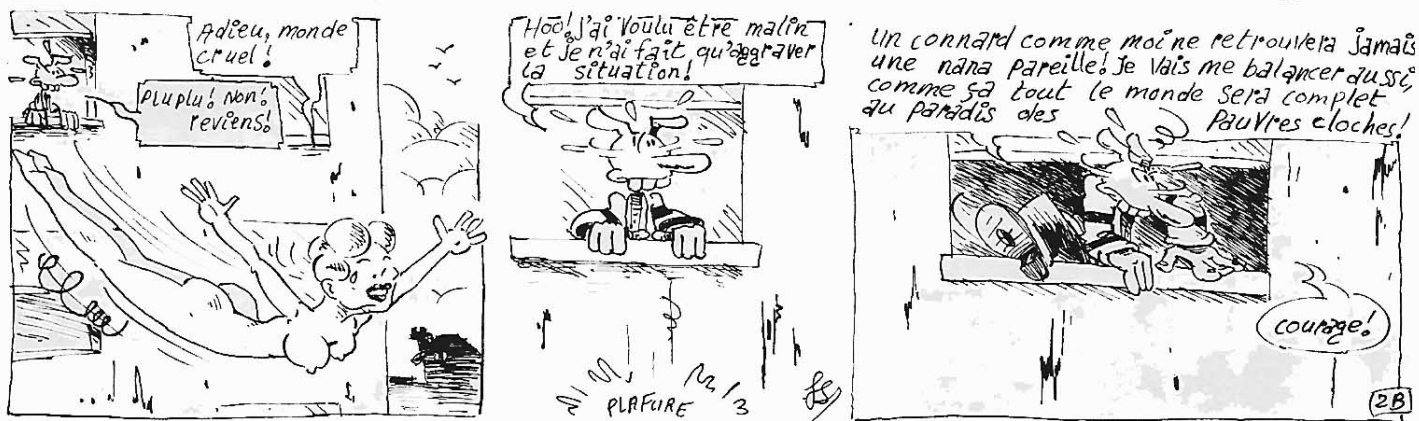
Plu plu m'attend!

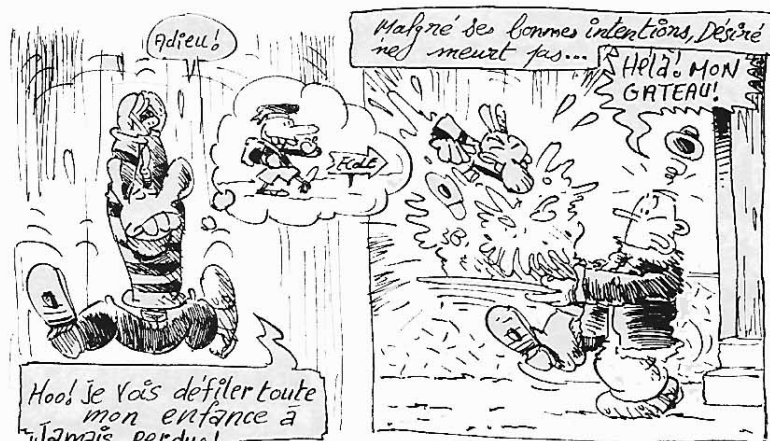
Plu plu, c'est ma copine!

Où est-ce que j'ai préparé à bouffer? Ça sent bon!

... À moins que ça soit les poubelles!







Le cadavre de ma femme est à quelques mètres Elle s'est suicidée! Elle me trompait avec un crocodile! Vous me dites, Je pourrais me consoler en travaillant, mais je n'ai même plus de travail



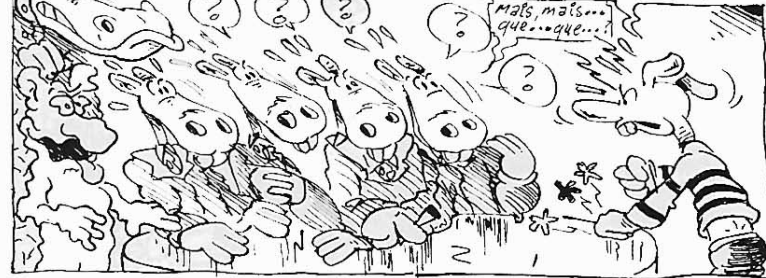


Adā! Doucement, hein! Vous y allez un peu fort! Je vais vous dire ce que Je pense, moi! Vous allez moins rigoler!

d'abord, c'est normal d'être un conard! La connerie, c'est tellement humain! on fait pas expres...



... Vous êtes tous des conards mais vous trichez pour pas que ça se voit, mais en fait, en essayant de vous planquer, vous avez encore plus l'air de conards que des conards naturels comme moi!



en plus, il se fout de nous. Je vais te démontrer, espèce de Salaud!

ÇA SUFFIT, ALBERT, IL A RAISON!



De quoi tu te mêles, toi? Pourquoi il aurait raison?

Pärce que ce qu'il dit est Vrai! Lui, du moins, dit ce qu'il pense! ce n'est pas comme toi ou tous tes amis qui passez votre temps à raconter des trucs qui ne servent à rien et dont personne n'a rien à foutre!



HA, HA, HA! Bon! coule-le bien, ton petit protégé! Demande-lui de te sauter, tant que tu y es!

Je vais me gêner! suivez-moi, madame! moi, Jeune homme!





Voulez-vous que nous fassions l'amour? on va bien voir s'il s'en moque, hein? ou'en dites-vous?



De toute façon, elle peut faire ce qu'elle veut, hein! Elle est libre! Moi, je m'en fous.



Pendant ce temps, dans la rue, Jim avait tiré fur...



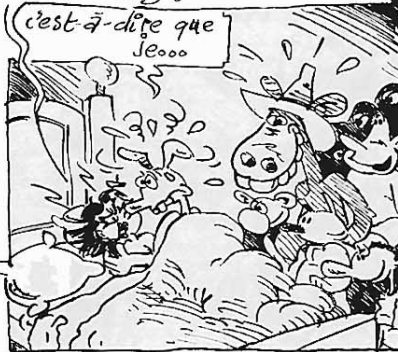
Je vais vous prouver jusqu'à quel point s'en est rien à foutre!



Entrez, messieurs-dames! Vous voyez? Elle fait ce qu'elle veut et moi je m'en fous complètement! Je suis relax!



Alors! Vous me faites l'amour ou vous dormez?



Je suis vraiment désolé! Mais j'espère que cet incident ne nuira pas à notre amour!



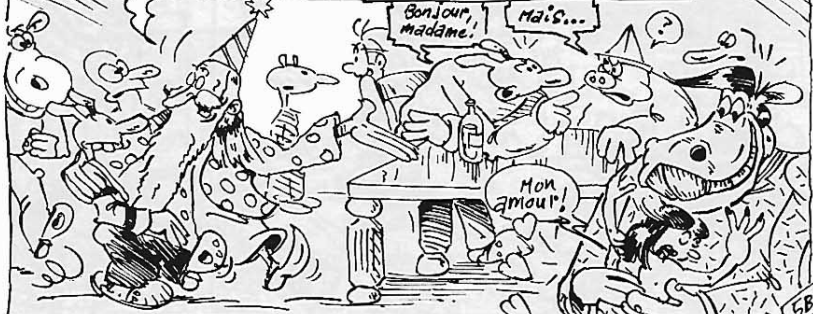
quel crétin! qui vous parle d'amour? four qui vous prenez-vous? Je préfère me tirer!

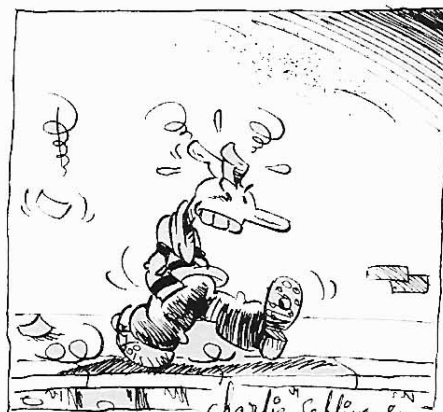
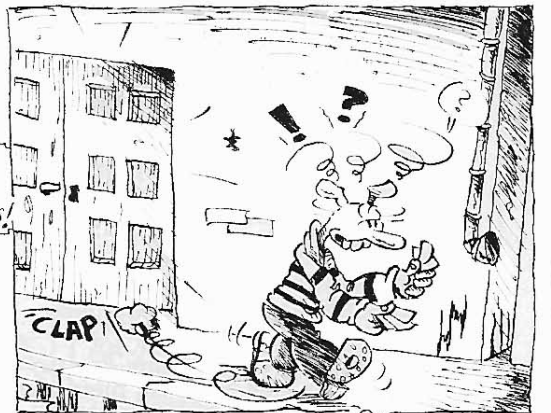
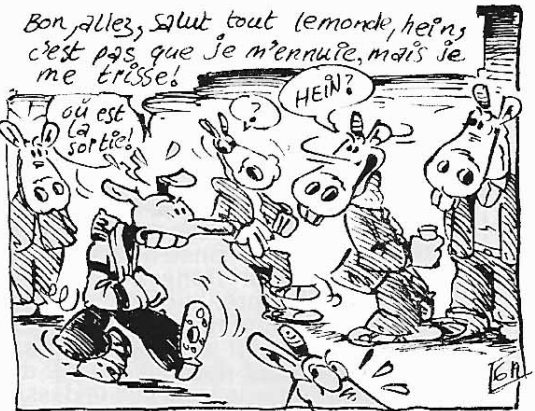
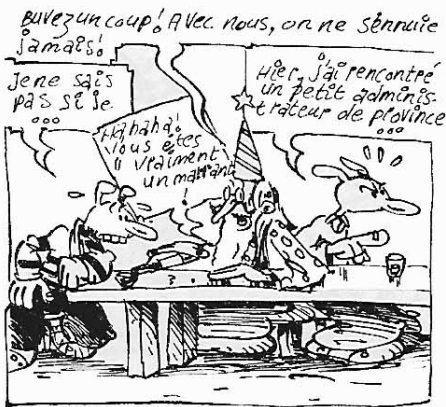


Dans le fond, vous êtes un drôle de type, vous! Votre patron vous fout à la porte, et le soir même vous sautez sa femme!



Allez, venez donc prendre un verre avec nous! Vous semblez être un type bien. La soirée ne fait que commencer!





WHAT'S UP DOC?

PICHA RETROUVE LE CHAÎNON MANQUANT

COURBEVOIE, la Défense. Le train de banlieue file comme un mille-pattes entre de gros cailloux. Garches - Marnes-la-Coquette, on descend. Au sommet d'une côte bordée de pavillons en pierre de taille, une bâtisse carrée style faux Louis XIV avec des statues manchottes sur le peron. Cette maison a vu défiler du monde : construite pour le peintre Van Dongen dans les années trente, rachetée par la famille Dunlop, habitée dans les années 70 par Faraldo et sa tribu, elle est devenue le Q.G. de Picha. Depuis trois ans le dessinateur belge mitonne là son nouveau long métrage, *Le Chaînon manquant*. Un projet qui a mobilisé jusqu'à 70 personnes, une drôle d'odyssée cinématographique en pleine banlieue parisienne. Entreprendre un long métrage d'animation en France confine au délire : même les studios « Idéfix » se sont cassé la gueule, et des réalisateurs confirmés et reconnus comme Laloux ou Laguionie rament désespérément pour faire aboutir leurs projets actuels.

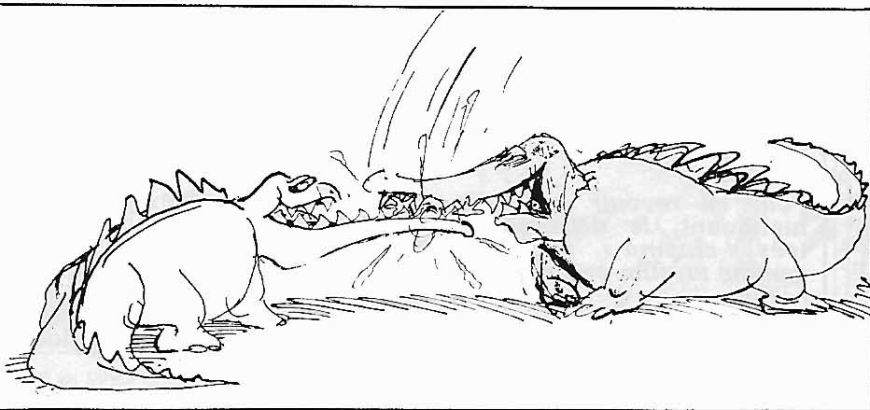
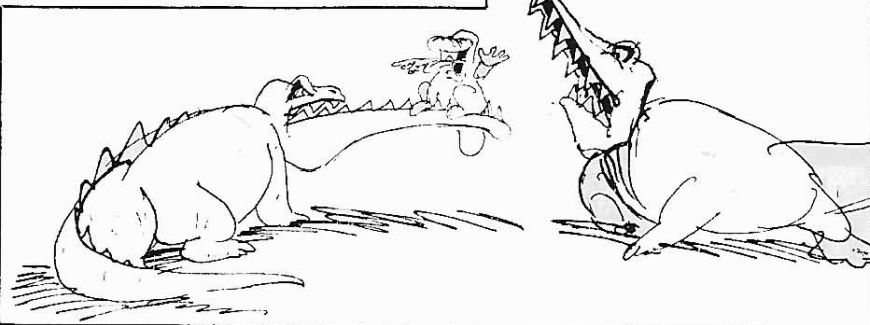
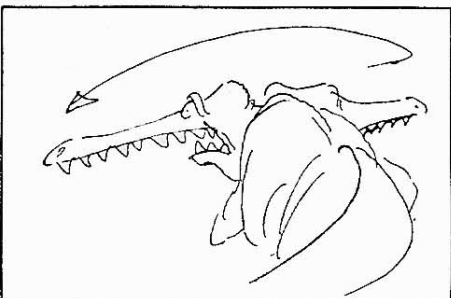
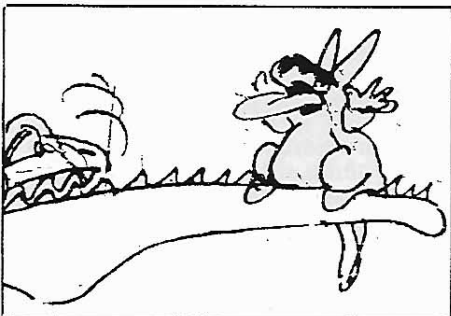
On fait un rapide tour du propriétaire. Le hall est plein de diplodocus, ptérodactyles, tyrannosaures et autres bestioles antédiluviennes en contreplaqué peint : les personnages du film. A l'étage, sous l'un des trois bancs-titres, un des 600 décors du film est épinglé pour retourner un plan. Dans la cave s'entassent des monceaux de celluloses, sur des étagères des pots de peinture de toutes nuances sont empilés, classés par personnage. Il y a encore quelques types qui s'activent par-ci par-là, mais l'impression générale est au calme après la bagarre. On sent que le gros coup de feu est passé... On débusque Picha au saut du lit. Il est dans la cuisine, en

train de tremper des tartines. Flegmatique, posé, la quarantaine, des lunettes rondes et les cheveux paille un brin dégarnis. Picha a déjà une longue carrière de dessinateur d'humour derrière lui. Il a collaboré à « Hara-Kiri » en France, « Spécial » en Belgique, « Pardon » en Allemagne, au « New York Times » et au « National Lampoon » aux Etats-Unis.

Le dessin animé, il a commencé à en tâter en 1969, pour une émission de variétés de la télévision belge. A part ça, Picha n'a pas connu le purgatoire du court métrage. En 1975, il réalise *Tarzoan, la honte de la jungle*, un pétard tonique et irrespectueux, un peu l'équivalent européen de *Fritz the cat*. Grâce au succès de *Tarzoan*, il peut financer son nouveau long métrage. *Le Chaînon manquant* est une fable satirique sur la préhistoire, les théories de Darwin à la sauce comique. Selon Picha, « l'homme était un imbécile parfait au départ », mal barré dans la grande foire d'empoigne de l'évolution. Au début du film, on voit une tribu de demeures, cons à bouffer du silex, ne sachant même pas comment s'y prendre pour engrosser leurs femmes... D'un accouplement fortuit naissent A, un répugnant moutard, parfait successeur de ses parents, et O, le chaînon manquant, mutant positif.

Tel le vilain canard du conte d'Andersen, il est expulsé de sa tribu. Il devient pote avec un brontosaure bonasse et un ptérodactyle baratineur. Au terme d'une saga emberlificotée, O reviendra parmi les siens, les hommes, leur ramenant le feu, l'outil et la roue. Ces cons-là utiliseront ses découvertes pour tout saloper autour d'eux, ah les cochons, vous mordez le topo... Il y a de bons coups dans cette parodie de grande machinerie hollywoodienne. Cependant, l'ensemble nous a paru un peu longuet, mais la



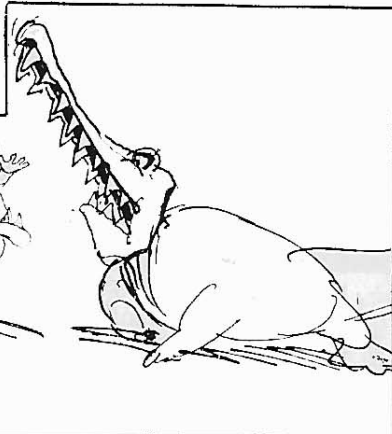


version que nous avons vue était non-mixée, sans musique (symphonique et exécutée par un orchestre anglais de 85 musiciens, s'il vous plaît), et la musique, dans un dessin animé, soutient beaucoup le rythme et aide à lier la sauce... Alors ? Faut voir... Sinon, on a trouvé *Le Chainon manquant* moins « bête et méchant » que *Tarzoan*, plus arrondi aux angles, mais il paraît que c'est voulu et Picha s'explique là-dessus entre deux tartines.

Tarzoan avait été interdit aux moins de 13 ans en France, classé X aux Etats-Unis. Est-ce que vous avez pensé ça en réalisant le Chainon manquant ? On a l'impression que c'est un peu plus contenu que Tarzoan question sexe et tout ça...

Contenu ? Ce n'est pas le même thème, pas le même but. Je n'ai jamais voulu faire deux fois le même film. Le sexe là-dedans n'apparaît pas plus que dans un autre film. Bon, ça fait partie de la vie de cette tribu, mais sans plus. Ce n'est plus une satire par rapport à des rites sexuels, comme *Tarzoan*. Là, c'est plutôt une satire du film à grand spectacle.

Le Chainon manquant semble moins « bête et méchant » que



Tarzoan. Il y a des passages quasi disneyens...

C'est-à-dire qu'il y a les deux. Contrairement à *Tarzoan*, je n'ai pas voulu taper toujours sur le même clou. Par exemple, au début du film, on va jusqu'à l'insupportable pour certains spectateurs, qu'ils se disent « Tiens, là, il va aller trop loin », et puis on tombe dans le mélo, on joue le mélo pendant un certain temps et puis au moment où le spectateur s'habitue au mélo, on démarre autre chose... Et je trouve que ça gagne en efficacité, cette alternance... Enfin, c'est une intention ! Sinon on s'habitue, exactement comme si on prend les couvertures de « Charlie-Hebdo » en continuité...

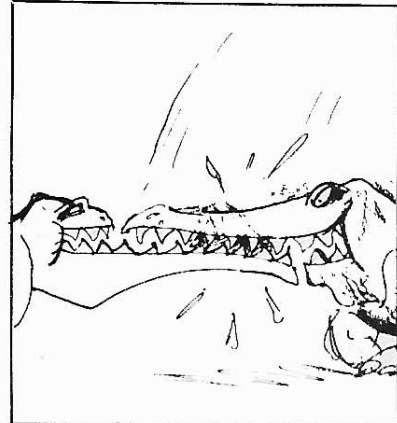
Pourquoi avoir choisi le thème de la Préhistoire ? Ça ne paraît pas très éloigné de Tarzoan, c'est aussi là jungle, les animaux...

Tarzoan, c'était en fait les années trente et aussi notre époque... mais effectivement c'était aussi un décor naturel... Les animaux, j'adore dessiner ça.

A l'époque, j'avais deux options. J'étais passionné par les films de science-fiction, et puis je me suis rendu compte que tout le monde fonçait là-dedans. Alors j'ai pris l'opposé, je suis allé en arrière en me disant : « Il faut que je pense mon sujet avec trois ans de décalage, il ne faut pas se tromper ». Et puis c'est un approfondissement de quelque chose d'inachevé dans *Tarzoan*.

On pourrait penser que vous n'êtes que le dessinateur du film, comme Topor pour La planète sauvage, par exemple. En fait, vous le contrôlez de bout en bout...

Le dessin n'est jamais que 50 % de mon travail sur un film. Le



reste, c'est suivre le film de A à Z et le diriger artistiquement. A partir du story-board, je sais d'une façon excessivement précise ce qui va se passer, la rapidité à laquelle ça va se passer, les jeux des personnages, et même leurs voix. En dessinant, j'entends leurs voix. Après, il s'agit d'insuffler ça aux gens qui travaillent, c'est de la mise en scène, et rien d'autre.

Les dialogues de la version originale sont en anglais, ça ne va pas poser trop de problèmes de doublage ? Généralement, les voix françaises de dessin animé sont très décevantes...

C'est une des raisons pour lesquelles j'aime que la version originale soit faite par des Anglais ou des Américains. Ils ont d'énormes libertés de lan-

C'est marrant, ça s'est fait à travers son père. On avait retrouvé Johnny Weissmuller à Las Vegas, et je l'avais fait contacter pour faire la voix. Il nous avait envoyé promener, mais en plaisantant il avait ajouté « J'ai un fils qui porte exactement le même nom et qui est comédien à San Francisco ». J'ai eu le fils au téléphone, il était d'accord pour le faire, puisqu'à l'époque il avait la bénédiction du père.

Comment a-t-il trouvé le film ?

Eh bien, à l'époque, il n'y avait pas de film ! Mais après, ça a été un problème. Pourtant je ne l'avais pas amené dans un traquenard, je lui avais dit que c'était une satire, etc. Quand le film est sorti aux Etats-Unis, l'année dernière, il a essayé de nous faire un procès. On a dû

mêmes règles. Ce que je trouve souvent dommage dans les longs métrages d'animation, c'est que la notion même de cinéma est extrêmement pauvre. C'est ce que je trouvais très très pauvre dans tous les films qu'ont fait « Idéfix » ou « Belvision ».

C'est la même chose avec les longs métrages d'animateurs. Ils sont chiantes parce que leur finalité est l'animation. Les animateurs ont tendance à oublier que ce n'est jamais qu'un moyen. Un animateur est tellement près de son animation qu'il ne sait rien couper, il ne sait pas s'accélérer. Moi je ne suis pas animateur, je n'en ai rien à foutre, l'animation n'est pas mon but, mon but c'est le film. Je n'ai eu aucun problème pour couper, on a même dû m'arrêter parce que je voulais faire sauter la séquence des fourmis. J'ai coupé quand même près de 20 mn d'animation terminée. Des bouts de séquences qui n'en finissaient plus, des trucs que je ne trouvais pas essentiels. Le scénario est passé entre les mains de plusieurs personnes, et on était arrivés à un peu trop de richesse. A chaque stade, on rajoute de nouvelles idées. J'aurais pu faire le même film avec moins d'éléments. Cela dit, ça ne me dérange pas tellement dans la mesure où je trouve que Tarzoon avait le défaut contraire, il s'essouffait un peu, surtout dans la structure du scénario.

Trois ans à travailler sur un même film, ce n'est pas trop long ?

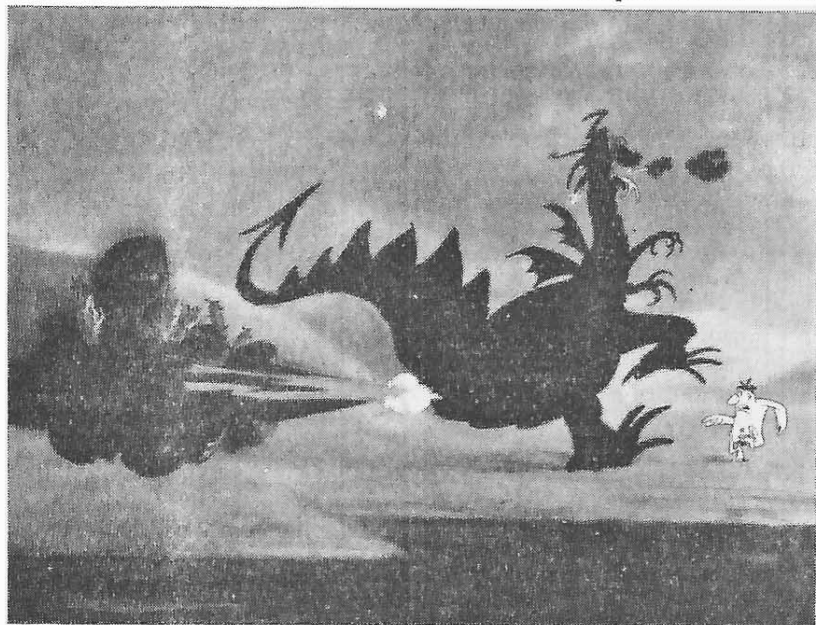
C'est horriblement long, d'abord pour maintenir la ligne de départ. C'est là que le story-board sert énormément. C'est ma partition, des fois je la ramène à l'intention première. Parce que si on se laisse aller, au bout de trois ans, petit à petit on se retrouve au 3^e film dans le film parce qu'on s'est lassé de ce qu'on a fait au début. Le plus difficile, dans un long métrage, c'est de maintenir la spontanéité, et de ne pas construire les idées les unes sur les autres.

Si celui-ci marche, vous comptez continuer ?

Ça dépend, parce que c'est de plus en plus difficile, dans la mesure où c'est de plus en plus cher, de plus en plus fatigant, risqué, long. Je crois que c'est aussi pour ça qu'il y a si peu de longs métrages d'animation.

That's all, folks !

Rivoire et Carret



gue, c'est vivant, rythmé, chaud. Il y a une musique dans leur façon d'interpréter, et je trouve ça parfait pour l'animation. A partir du moment où on a ça, automatiquement on a un guide très sérieux pour les comédiens d'ici. J'ai vu la version en français de Tarzoon, finalement je ne la trouve pas dégueulasse, et je crois que c'est dû à ça. Si on était partis du français, cela aurait été plus dur, parce qu'il n'y a rien à faire, les gens ici sont trop carrés, ils n'ont pas cette envolée. Ils sont puristes ou vulgaires... Il ne faut pas essayer de faire des « voix-de-dessin-animé ».

Comment avez-vous persuadé Johnny Weissmuller Junior de dire le commentaire de Tarzoon ?

supprimer le nom « Tarzoon », ce qui nous a obligé à refaire toutes les voix, à retirer de nouvelles copies, à changer le matériel publicitaire. Le film a fait scandale aux Etats-Unis. On a touché à un mythe qui aujourd'hui est très vivant là-bas, et qui correspond à un virage, un retour aux superhéros. Il y a un protectionnisme, ils sont beaucoup plus durs avec ce qui vient de l'extérieur qu'avec ce qu'ils font eux-mêmes.

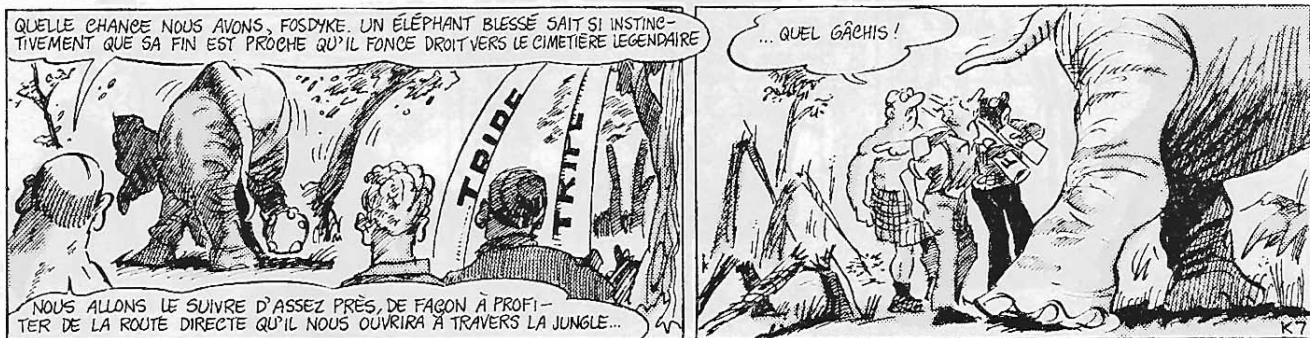
Pour en revenir au Chaïnon manquant, le découpage est très « cinéma », c'est pensé comme un film en prise de vue réelle...

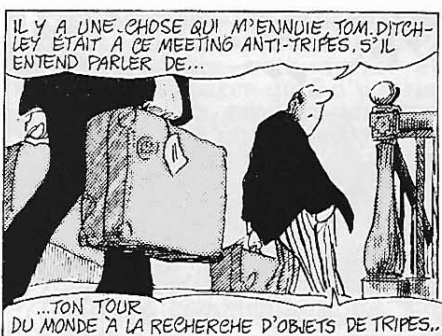
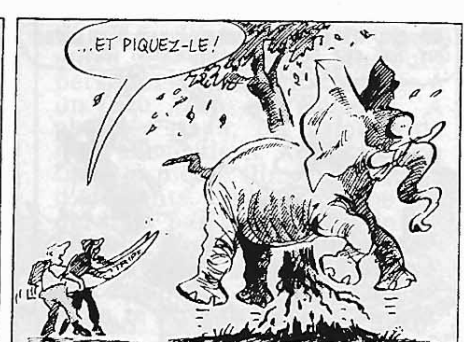
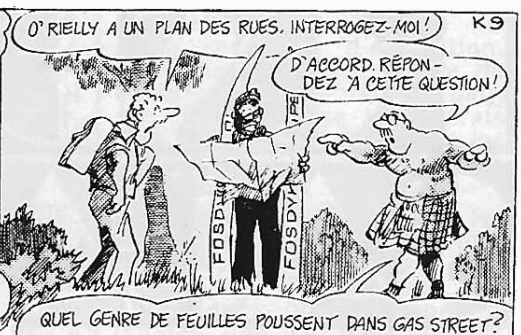
Je ne vois vraiment pas pourquoi ça serait fait autrement. Que ce soit de l'animation, du live ou du trucage, ça obéit aux

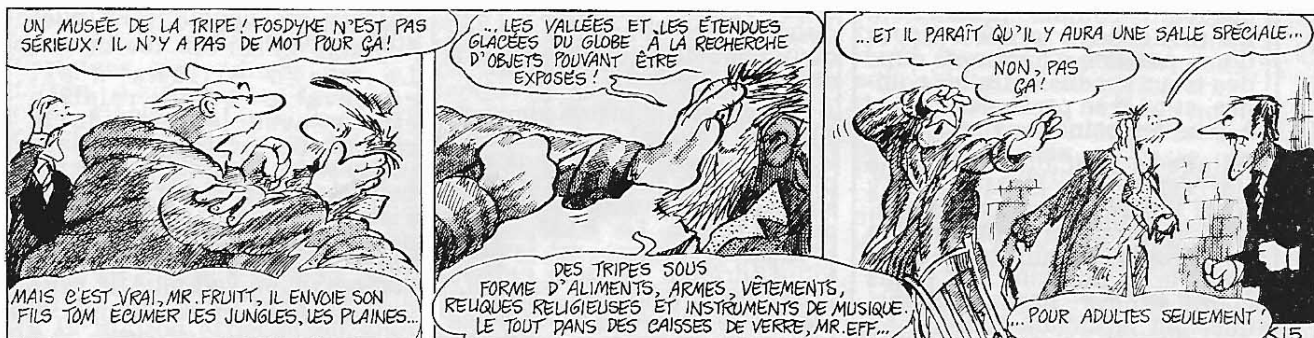
FOSDYKE

SAGA

bill tidy







(à suivre)

CARNETS DE VOYAGE

SILLANS-LA-CASCADE

L existe des grandes villes, bourrées d'habitants jusqu'à la plus haute cheminée, et où il ne se passe rien, ou peu de chose. Un exemple : Paris. Huit millions de gens : proportionnellement, c'est très décevant comme production. En revanche, y a des villages d'une poignée d'habitants dans des trous perdus entre les collines, et où il se passe des choses à tous les coins de rues.

Sillans-la-Cascade, dans le Var, est de ceux-là. Mes pas s'y sont portés à cause d'un bouquin, fruit de la collaboration de quelques copains travaillant pour le plaisir. Je me rends chez l'éditeur, Bernard Blanc, que tout le monde connaît. Sa revue, le *Citron Hallucinogène*, a huit ans d'existence et se porte mieux que *l'Aurore*. Blanc a bientôt 30 ans. Il dirige des collections célèbres dans la S-F : « Ici et Maintenant » (Kesseling), « L'utopie tout de suite » (Encre), et une série fantastique chez P.J. Oswald-renouveau. Sa revue *Alerte* ! reste une des meilleurs revues politiques du moment.

Lui-même écrit peu, il a bien raison, y a pas la place pour tous ces mecs. Mais je suis là pour parler du *Citron*, cette revue bizarre qui aujourd'hui a des pédoncules dans l'édition, puisque Blanc a édité un roman de Gérard Bianchi, *Jours de cendre*, qui sera suivi d'un Paul Féval oublié, *Le juif errant* (pas confondre avec E. Sue), et du mien, illustré par les grands noms de tous les canards de BD : Duveaux,

Petit-Roulet, Coucho, Goossens, Teulé, Volny, Phil, Le Quéré, Pichon, Schlingo, Soulas, Simond.

Blanc partage sa vie avec un écrivain de S-F talentueux, Muriel Favarel, qui s'essaie au scénario de BD au moment où j'habite chez eux. Elle travaille avec Violette Le Quéré (une dessinatrice d'avenir), entre deux nouvelles qu'elle envoie à droite et à gauche.

A Sillans, sur la même place où Blanc et Favarel se sont installés il y a un an, deux portes plus loin il y a Filipandré, dessinateur bien connu partout, et dont l'album *Le HLM* (Artefact/Encre Noire) est super. Filipandré fait son pain, cultive son jardin, il est un des derniers à le faire dans ce village un peu vieux, fui par la jeunesse (à tort). Il partage sa vie avec une dessinatrice, déjà vue dans *BD Hebdo*, Christine Lesueur. La maison Filipandré et la maison Blanc sont en froid au moment où j'y passe, mais ça s'arrangera un de ces jours.

Le village est presque entièrement occupé par le château, grande demeure bourgeoise abandonnée par son propriétaire qui vit en Belgique et se fout de ce qu'il possède. Un parc en friche et des ruines qui s'effondrent chaque fois que quelqu'un s'approche. Le château à lui seul servirait à loger le village entier.

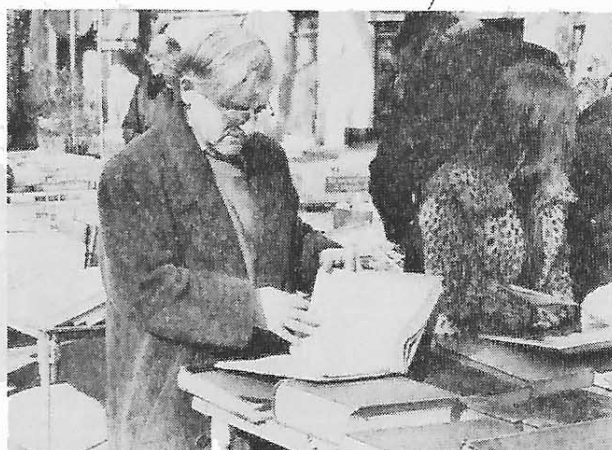
Des champs très ensoleillés parfaits pour la balade, et au bout la fameuse cascade très touristique, environnée de panneaux « Défense d'entrer » mis par les riverains. Sous nos yeux, des gens pas contents de

cette confiscation les arrachent et les jettent dans la rivière. L'eau n'est pas propre. Le maire songe à tout « aménager ». On sait ce que ça veut dire : parkings dans les champs, et toute la merde. Pourtant, le village est beau. Blanc s'est installé dans une ancienne menuiserie où il a entassé ses bouquins en piles stalagmitales.

La vie à Sillans n'est concevable qu'en relation étroite avec le reste de la région. Un autre personnage intéressant habite au gros bourg proche, Salernes. C'est Pierre Marquer. La cinquantaine, photographe de talent, écrivain à ses heures, militant comme on en voit plus (je veux dire un bon), Marquer est un fana de la carte postale. Il a vendu sa collection pour acheter une photocopieuse magique sur laquelle il tire des cartes magnifiques à petit tirage, en noir et blanc. Il existe des séries sur les dessinateurs du Var ou de Provence, et pas n'importe qui : Volny, Rémy, Filipandré, Christine Lesueur, etc. Il en fait imprimer d'autres, avec ses photo-montages assez étonnants, ou des séries qu'il a faites sur le Larzac, le Verdon ou Canjuers. Il s'amuse à tirer lui-même des vieux documents, ou les conneries que Filipandré jette dans ses poubelles, et fait des montages avec. Vous pouvez lui demander son catalogue (c'est très bon marché, 1 F à 2 F la carte) : P. Marquer, 9, rue Pierre-Blanc, 83690 Salernes. Vous ne serez pas déçus par cette forme trop méprisée d'art populaire, de création sociale



Filipandré et Lesueur.



Marquer au marché aux puces de Salernes.

et de communication directe.

Ensemble, Marquer, Favarel, Blanc, Filipandré et Lesueur faisaient même un journal extrêmement rare et recherché, la *Gazette de Sillans-la-Cascade*, sous forme de cartes postales. A ma connaissance, il y en a eux trois, avant la brouille. On y apprend des tas de trucs sur des tas de choses. Certaines sont éditées par le *Citron*, d'autres par Marquer, c'est rigolo ou intelligent à chaque fois, vous voilà prévenus. Y a même une carte que vous pouvez illustrer vous-même.

Un peu plus loin dans le département, à Cuers, vit Joan-Peire Rémy, le seul dessinateur occitan connu hors des frontières de ce beau pays. Lui, il édite *L'Estrassa*, dont j'ai dit souvent du bien. C'est aussi un travailleur du bois habile. C'est lui qui a fait la couverture du livre, de son trait simple, arrondi, épuré, souple, que l'on ne voit pas suffisamment souvent dans les revues de BD (parce que les rédac' chefs sont des gens qui attendent dans leur bureau que le talent y entre tout seul - ou, quand il n'y entre pas, se contentent de piquer les idées et les dessinateurs qui « marchent » à leurs confrères). Rémy s'en fout, il ne sollicite rien. Il préfère prêter son talent à ses potes musiciens ou aux revues sympathiques. Son anchoiade est à la hauteur.

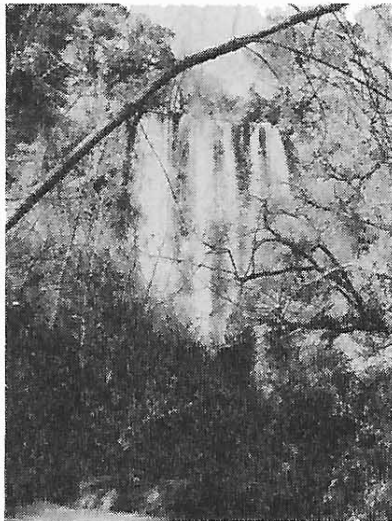
Dans la maison de Blanc,



Blanc.

quand tout le monde travaille à son truc, on a l'impression qu'il se passe vraiment quelque chose, comme une communauté de travail, où tout le monde prendrait son pied. Blanc écrit ses trucs pour la *Gueule Ouverte* ou *l'Echo des Savanes*, Favarel et moi travaillons des nouvelles, Le Quéré dessine tandis que Poutout photographie tout ça. Marquer visite de temps en temps, il a toujours de nouveaux trucs à montrer ou suggérer. Le chien aboie. La caravane passe. Je regarde tout ça et je me dis que si les gens qui font des trucs s'associaient plus souvent, on gagnerait du temps et on se sentirait mieux.

Justement, Blanc vient de s'associer avec quelqu'un dont je



La cascade.



Le Quéré et Favarel.

parlerai un de ces jours, un éditeur de l'Aude, qui monte très fort, Ponte Mirone. Ensemble, ils créent un label appelé « Maskagaz ». De même que Artefact (Enghien) et Encre Noire (Marseille) font des trucs communs, ou que *Ailleurs & Autres* (Bordeaux) s'est dédoublé avec Ponte Mirone (Aude) dans *Opzone*. Ces fédérations sont salutaires, en pleine crise de la presse et du livre. La nouveauté, en ce moment, c'est en province que ça se passe. A Paris, la seule nouveauté, c'était *Paris-Hebdo*, on voit tout de suite la différence. D'ailleurs, ça s'est cassé la gueule, ce qui est normal.

A l'heure où vous lirez ceci, le livre sera sorti, il s'appelle *Les mauvais jours finiront*. Si ma prose ne vous plaît pas, achetez-le quand même pour les dessins, ils sont super. Les abonnés du *Citron Hallucino-gène* le recevront gratis. Fallait y penser avant. Pour les autres, il est diffusé par Paralèles. Adresse du *Citron* : 5, Grand-Place, Sillans-la-Cascade, 83690 Salernes. Pour les fanas de dessin qui n'aiment pas lire les textes, je signale que le *Citron* et Marquer vont éditer la série des illustrations en cartes postales sous le même titre que le livre. Comme ça on saura qui fait vendre, l'auteur ou les dessinateurs. Un vieux débat enfin résolu.

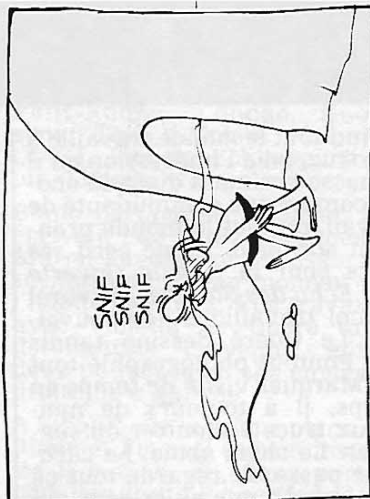
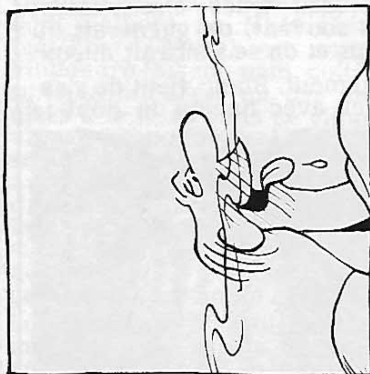
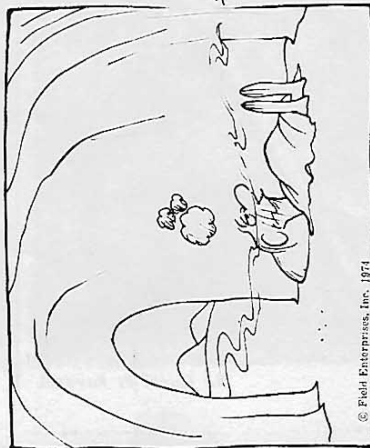
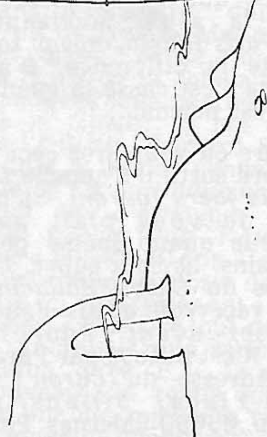
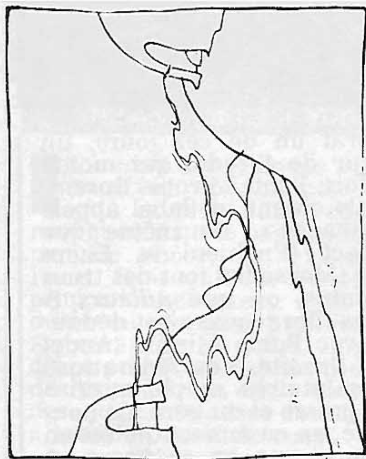
Théophraste Epistolier
Photos Christine Poutout



Rémy.

BK

BY JOHNNY HART

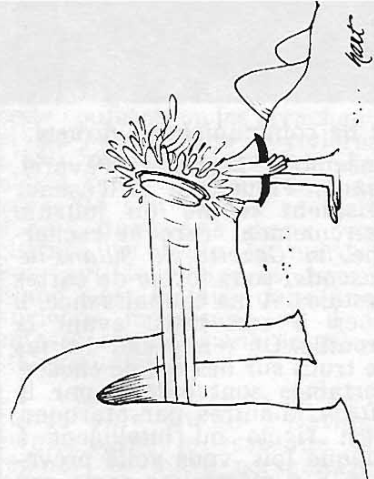
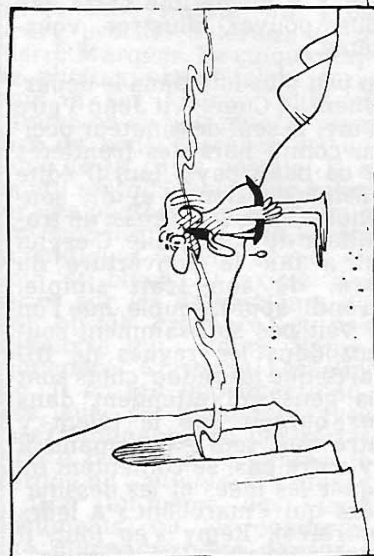


SNIF
SNIF
SNIF

SNIF
SNIF
SNIF

210

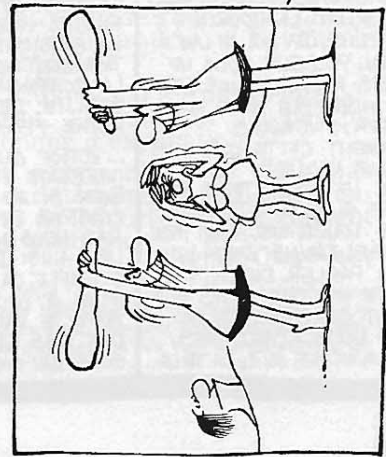
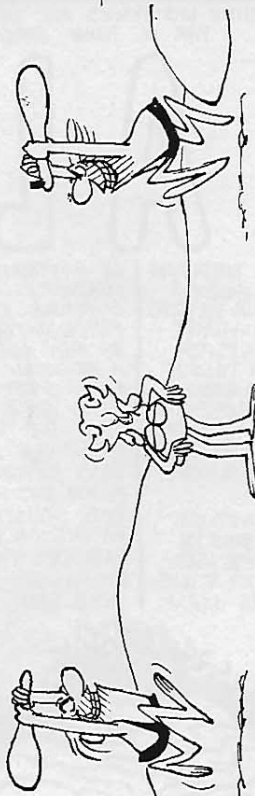
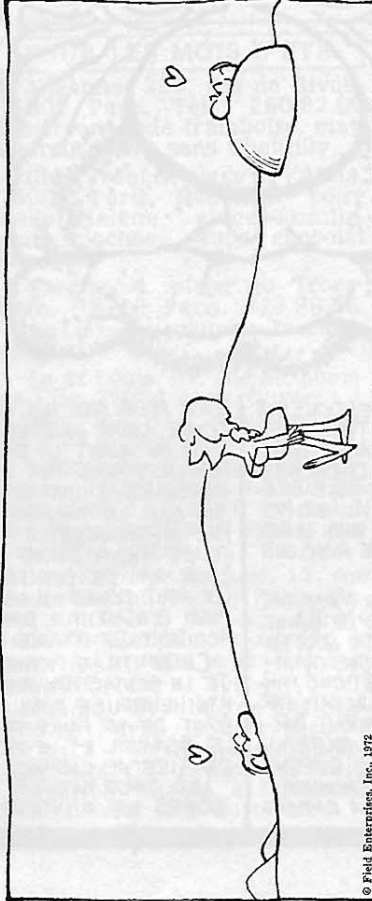
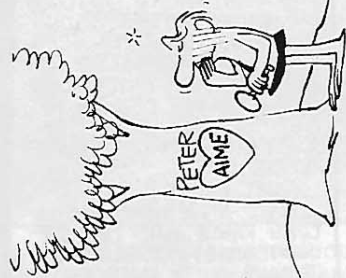
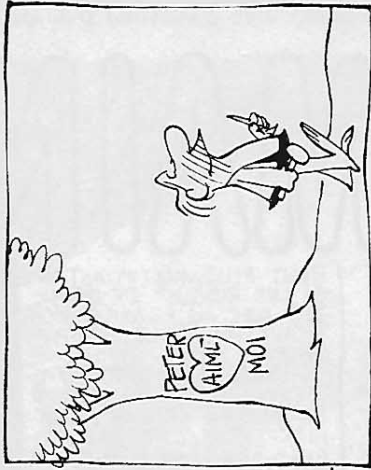
© Field Enterprises, Inc. 1974



*

me

BY JOHNNY HART



À LA TÉLÉ, JEAN-LUC GODARD INTERROGE DES ENFANTS ET OUVRE LES PORTES AUX IDÉES LES PLUS INSENSÉES. VOICI L'INTERVIEW D'UN ADULTE PAR UN JEUNE GARÇON.

TELEVISE A LA MAIN

— ME CONNAISSEZ-VOUS ?
— JE NE VOUS AI JAMAIS VU.
— EN ÊTES-VOUS CERTAIN ?
— ABSOLUMENT.
— DE MON CÔTÉ, JE PEUX CERTIFIER QUE C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE JE VOUS VOIS, VOUS PARLEZ ET QUE JAMAIS JE N'AI ENTENDU PARLER DE VOUS, QUI ÊTES-VOUS, CHER MONSIEUR ?

— SI VOUS VOLEZ ME TIRER LES VERS DU NEZ, VOUS ÊTES UN PEU JEUNE.

— HURIEZ-VOUS DONC DES CHOSES À CACHER, CRAPULE ?

— OUI, PARFAITEMENT, VOUS NE POUVEZ VOUS DOUTER DE L'ÂGE QUE J'AI, JE SUIS RESTÉ BEAU GARÇON, AUSSI ME DONNE-T-ON GÉNÉRALEMENT LA TRENTAINE, EH BIEN, J'AI BEAUCOUP PLUS, J'AI VÉCU DE LONGUES ANNÉES, PARMI CES ANNÉES, NOMBRE SONT CELLES QUI COURRIENT SUR DES PÉRIODES TROUBLES, C'EST AU COURS DE CES PÉRIODES QUE BEAUCOUP D'INDIVIDUS COMMETTENT DES ACTIONS TROUBLES QU'ILS REGRETTENT ENSUITE, CELA VA SANS DIRE.

— VOUS FAITES ALLUSION À L'AFFAIRE DES DIVORCÉS ?

— PEUT-ÊTRE.

— VOUS FAITES DONC PARTIE DE CES COUPLES QUI ONT DIVORCÉ EN MASSE À LA SUITE DE DISPUTES FRÉQUENTES ?

— ÇA SE POURRAIT BIEN.

— QUE REPROCHIEZ-VOUS À VOTRE FEMME ?

— SES DÉFAUTS, QUESTION QUALITÉS, RIEN À REDIRE. ELLE ÉTAIT PROPRE, FAISAIT UNE BONNE CUISINE, AIMAIT MES ENFANTS, À CÔTÉ DE ÇA, ELLE ÉTAIT TRÈS NERVEUSE, ELLE SE METTAIT EN COLÈRE TOUTES LES FOIS QUE JE LUI DISAIS QU'ELLE S'INTÉRESSAIT À RIEN, JE NE COMPTE PAS LES DISPUTES QU'ON A EUES À CE SUJET. UN JOUR, N'Y TENANT PLUS, JE LUI AI LANCÉ, EH BIEN, PUISQUE NOUS NE SOMMES PAS CAPABLES DE VIVRE ENSEMBLE SANS NOUS DISPUTER, DIVORCONS.

— COMMENT CETTE IDÉE VOUS EST-ELLE VENUE ?

— AVEC LE RECUL, JE ME RENDS COMPTE QU'ELLE ÉTAIT EN MOI DEPUIS LONGTEMPS. AVANT MON MARIAGE, J'AVAIS DÉJÀ ENTENDU PARLER DE DIVORCE, PUIS JE VIS DES FILMS OÙ IL ÉTAIT QUESTION DE ÇA. QUAND NOUS ACHETÂMES, MA FEMME ET MOI, LA TÉLÉ-

VISION, NOUS NOUS DISPUTONS LE PLUS SOUVENT. GRÂCE À LA TÉLÉVISION, NOUS NE NOUS PARLERIONS PLUS, ÉVITANT LES SUJETS DE CONFLITS. IRONIE DU SORT, LA TÉLÉVISION ÉVOQUA FRÉQUEMMENT LE DIVORCE. AUSSI, LORSQUE JE LE PROPOSAI À YOLANDISSE—MON ÉPOUSE—N'EN FUT-ELLE PAS ÉTONNÉE AUTRE MESURE.

— COMME VOUS L'AVEZ DIT TOUT À L'HEURE, JE SUIS UN PEU JEUNE ET ASSEZ IGNORANT. C'EST POURQUOI JE VOUS DEMANDERAI D'ÊTRE INDUL-

LE RATTRAPE LENTEMENT. LORSQU'ELLE Y PARVIENT, L'HOMME RETOURNE À SA PLACE INITIALE. LA CAMÉRA EN FAIT AUTANT. L'HOMME EST À NOUVEAU CADRÉ, ON VOIT QU'IL S'EST COIFFÉ D'UN CHAPEAU QU'IL A ENFONCÉ JUSQU'À SES YEUX... J'AURAI DISSIMULÉ MON VISAGE. POUR VOUS RÉPONDRE, JE VAIS ÉVOQUER DES PERSONNES ET DES SITUATIONS QUI POURRAIENT ME FAIRE IDENTIFIER PAR DES GENS À QUI JE DOIS DE MENUES SOMMES ET D'AUTRES DONT JE NE VOUS DIRAI

RENT PLUS, MULTIPLIANT AINSI LES RISQUES DE DISPUTES AVEC MA FEMME, PRÉCIPITANT PAR LÀ L'ISSUE FATALE.

APRÈS LA SÉPARATION, LORSQUE DES GENS DONT VOUS NE SAUREZ RIEN ME VIRENT ALFREDISSE (C'ÉTAIT ELLE) AU BRAS, IL FIRENT COURIR LE BRUIT QUE JE LA CONNAISSAIS AVANT, ET QUELLE ÉTAIT LA CAUSE DE MON DIVORCE.

— ET ILS AVAIENT RAISON, SI J'AI BIEN COMPRIS.

— VOTRE PRÉCÉDENTE QUESTION AVAIT ÉVEILLÉ UN DOUTE EN MON ESPRIT. CE GAMIN, CONTRAIREMENT À SON AFFIRMATION, ME CONNAÎT. CE DOUTE VIENDRAIT DE S'ENVOLER, CE QUE VOULAIENT DIRE CES GENS, C'EST QUE J'AVAIS EU DES RAPPORTS PARTICULIERS AVEC ALFREDISSE.

— QUEL GENRE ?

— NOUS N'EN AVONS PAS ENCORE PARLÉ, MAIS CELA DEVIENT INDISPENSABLE. JE N'AI JAMAIS EU DE RAPPORTS AMOUREUX DIRECTS AVEC ALFREDISSE AVANT MON DIVORCE. VOILÀ LA VÉRITÉ.

— ET AVEC YOLANDISSE ?

— OUI, PLUSIEURS FOIS.

— NON, JE VEUX DIRE APRÈS LE DIVORCE.

— NON.

— POURQUOI ? AVANT LE DIVORCE VOUS AVIEZ DES RAPPORTS AMOUREUX AVEC UNE FEMME QUE VOUS AIMIEZ, ALORS JE PENSE QUE VOUS DEVIEZ REVOIR YOLANDISSE.

— J'AI PARLÉ DE RAPPORT AMOUREUX POUR ÊTRE POLI. AVEC YOLANDISSE, JE... ET PUIS MERDE, C'EST LE PASSÉ !

POURQUOI Y REVENIR ? ET D'ABORD, AUJOURD'HUI, POUR PROTÉGER LA FAMILLE, IL EST INTERDIT DE PARLER DE DIVORCE OU MÊME DE PRONONCER CE MOT ! CETTE ENTRE-VUE NE PASSERA JAMAIS À LA TÉLÉ. MON INCOGNITO N'EST DONC PAS NÉCESSAIRE ET JE NE SAIS PAS CE QUI ME RETIENT DE VOUS FLANQUER UN COUP DE COUTEAU.

(IL SORT SON COUTEAU ET FAIT UN MOUVEMENT BRUSQUE QUI LE FAIT DISPARAITRE DE L'ÉCRAN)

— ARGH (IL RÉAPPARAÎT)

— ILS AURAIENT MIEUX FAIT D'INTERDIRE LES GOSSES, IL Y AURAIT MOINS DE CRIMINELS



GENT SI MES QUESTIONS VOUS PARAÎSSENT PAR TROP INNOCENTES. JE ME LANCE : QUEPÉRIEZ-VOUS DU DIVORCE ? LA SÉPARATION D'AVEC UNE FEMME DONT VOUS N'AMIEZ PAS LA COMPAGNIE OU BIEN LA POSSIBILITÉ DE VIVRE AVEC UNE AUTRE FEMME ?

— VOTRE QUESTION N'EST PAS INNOCENTE ET VOUS LE SAVEZ BIEN. SI AU LIEU DE NOUS RENCONTRER DEVANT DES CAMÉRAS NOUS NOUS ÉTIIONS PARLÉS AINSI DANS UN CAFÉ PAR EXEMPLE, ÇA SE SERAIT TERMINÉ À COUPS DE COUTEAU. MAIS JE VAIS VOUS RÉPONDRE, DES QUE... (L'HOMME SORT DU CHAMP, LA CAMÉRA

RIEN POUR QUE NUL NE SOUPÇONNE LEUR EXISTENCE.

UN AN AVANT LA DISPUTE FATALE, J'AVAIS FAIT LA CONNAISSANCE D'UNE JEUNE FEMME QUE LE MALHEUR N'AVAIT PAS ÉPARGNÉE. ELLE AVAIT ÉPOUSÉ TRÈS JEUNE LE MEILLEUR AMI DE SON PÈRE, QUI LUI AVAIT DONNÉ UN ENFANT, PUIS S'ÉTAIT TUÉ DANS UN ACCIDENT DE VOITURE.

CETTE JEUNE FEMME QUI, JE LE SENTAIS, N'AVAIT JAMAIS ÉTÉ HEUREUSE, M'ÉMUT AU POINT DE ME FAIRE PERDRE LE SOMMEIL ET LE GÔÛT DE LIRE AU CABINET.

LES INFORMATIONS TÉLÉVISÉES NE M'INTÉRESSENT



AMBIANCE feutrée depuis 1903 (1). Tuileries, tapis, boiseries de style. Tables en marbre gris, porcelaine verte et blanche.

- Et comme chocolat ?
- Vous avez l'Africain - chocolat chaud et crème Chantilly. Le Liégeois chaud, c'est la même chose servie dans un verre. Le Liégeois froid, c'est une coupe de glace au chocolat avec de la Chantilly.
- Et le Granité ?
- On n'en fait plus.
- Alors une tasse de chocolat chaud.
- Nous ne le servons qu'en pot.
- Bien.
- Pâtisseries ?
- Oui.

Deux immenses miroirs réfléchissent la salle. Suspendu au porte-manteau, la *Tribune de Genève*. Elle recommence une lettre, puis la déchire. A partir de maintenant, tout est fini.

- Ça fait 20 minutes que nous attendons le plateau de pâtisseries, Mademoiselle.
- Elle vient, Monsieur.
- Ils commandent leurs serviettes en papier chez Lotus, gravées à leur chiffre.

Les pâtisseries sont posées sur un plateau d'argent. La voix est irritante.

POUR LES MOIS D'ÉTÉ

- Angelina, 226, rue de Rivoli, 75001 Paris. Tél. : 260.82.00. Ice-cream soda framboise, malheureusement sans Chantilly.
- Chez Francis, place de l'Alma, 75008 Paris. Délicieuse poire Belle Hélène : glace vanille, poire pochée, sauce chocolat chaude.
- Carette, 4, place du Trocadéro, 75116 Paris. 727.88.56. Bons Liégeois, mauvais Trocadéros.
- Le St-Louis, 81, rue St.-Louis-en-l'Île, 75004 Paris. Ouvert t. l. j. de 11 h à 20 h. Week-end jusqu'à 23 h. Glaces Berthillon.
- Le Flore-en-l'Île, 6, quai d'Orléans, 75004 Paris 633.08.36. Ouvert de 11 h à 2 h du matin. Si vous cherchez de bonnes glaces après minuit.
- Les Fiancées en folie, 12, rue Boyer-Barret, 75014 Paris. Ouvert jusqu'à minuit. Fermé lundi. Goûtez la noix de coco, le maté à l'orange, le granité à la pomme.
- Raimo, 61, bd de Reuilly, 75012 Paris. Ouvert jusqu'à 23 h t. l. j. Le dernier est un des meilleurs. Goûtez tous les fruits de saison. Glaces à l'italienne dans le vrai sens du terme.

- Une Fragilité, Madame ?
- Oui.

La tasse est loin. Il faudrait qu'elle fasse un effort qui la fatigue d'avance. Toutes ces années d'interdits, les médecins, l'insuline, les pigures. La persécution par la famille.

Le chocolat est épais, mais trop doux. Elle a la nausée de l'été. Son angoisse, la première fois, aux bains de boue à Albano. Elle se sent étouffée par les vacances.

- Le facteur avait perdu son adresse. On l'a cherchée pendant trois jours avec l'aide du Chinois. Dans les tarots, il ne la voyait pas à l'hôpital.

Elle se demande si c'est une coïncidence. Après tout, Kleist s'est suicidé dans le jardin d'une auberge, où il buvait du vin blanc.

- Quand on l'a trouvée elle délirait. Le médecin n'a pas pu donner d'explication.

La carafe d'eau ne suffit pas pour étancher sa soif. Elle a envie de partir. Se lever devient un problème.

Vivian Ostrovsky

1) 1903 : fondation de l'ancienne Maison René Rumpelmayer, devenue depuis « Angelina ». Maintenant rachetée par la Maison d'Afrique. Thés, confitures, pâtisseries à emporter, ainsi que des noix de coco (8 F pièce).

DAN DARE : Bande dessinée créée en 1950 pour le magazine *Eagle* par Marcus Morris, prêtre anglican de son état, qui faisait le texte, et Fred Hampson qui faisait le dessin. La bande a duré autant que le magazine où elle était publiée : vingt ans, jusqu'en 1970, date à laquelle *Eagle*, qui dans les années 50 tirait à un million d'exemplaires et put être comparé au *Pilote* des années 60, sombra définitivement.

Dan Dare est colonel des forces spatiales de l'ONU (ô, illusions de la décennie 50 !) et combat, aux environs de l'an 2000, différents extra-terrestres belliqueux, en particulier les Treens, reptiliens et verts habitants de Vénus. Le blond colonel est entouré de toute une équipe aux caractères et silhouettes très typés, comme le commandant en chef, Sir Hubert Guest, très « Royal Air Force », l'ordonnance Digby, rond et jovial, un professeur féminin, et même un major français répondant au beau nom de Lafayette. Les scénarios changèrent plusieurs fois de main, de même que le dessin, qui fut un temps réalisé par Frank Bellamy, le meilleur, puis par Keith Watson, qui l'illustra jusqu'à sa mort (de la série, pas du bonhomme). Mais, même au temps de Hampson, c'était en réalité toute une équipe qui trimait sur les planches, des assistants travaillant sur les décors, la couleur, parfois même les personnages, ce qui fait que des différences sensibles de style sont perceptibles dans une même planche... Mais, en gros, *Dan Dare* se caractérise par une esthétique aujourd'hui très Kitsch, héritée de *Flash Gordon*, avec des couleurs crues, des personnages de premier plan cernés à gros



PETIT DICO DE LA S.F.

traits noirs, et des fonds gouachés.

A dire vrai, et même si la bande fait partie du quarteron le plus célèbre de la S-F dessinée britannique (avec *Garth*, *Jeff Hawke*, et *Trigan Empire* - qui plastiquement s'en inspire), elle ne peut aujourd'hui que provoquer un sourire en coin, tant les scripts sont niais et convenus. On s'en rendra compte en feuilletant l'album de soixante-neuf planches que les Humanos Associés ont consacré à ce dinosaure : *Quatre jours pour sauver la planète*.

DAMNÉS (Les) : Il ne s'agit pas du film de Visconti sur la montée du nazisme, mais de *The Damned*, réalisé en 1961 en Grande-Bretagne par Joseph Losey. En gros, le sujet peut se résumer à ceci : en vue de créer une race qui résistera à une probable guerre atomique, le gouvernement a enfermé dans une base secrète des enfants qui sont peu à peu irradiés. Des « teddy boys », une artiste (elle sculpte des allégories sur la guerre et la paix dans de menaçants morceaux de ferraille) et un touriste américain perceront peu à peu le secret, par hasard, et seront éliminés.

C'est le seul film de S.F. jamais tourné par Losey, qui prétend ne rien connaître au genre et ne pas s'y intéresser. Il fut produit par la Hammer Film et Michael Carreras, qui à l'époque tenaient le haut du pavé sur le genre grâce au succès des premiers Fisher. Dans l'incomparable livre-interview que Michel Ciment a consacré à Losey (Stock Cinéma), le réalisateur dit : *Je voulais parler*

du danger qu'il y a à jouer avec la vie des gens et la fission de l'atome. A part ça, Losey ne semble pas aimer particulièrement ce film, qui est pourtant remarquable, un chef-d'œuvre, osons le mot, et en tant que film de S.F., et en tant que film de Losey. Esthétiquement, c'est magnifique : du scope noir et blanc (voyez *Manhattan*), que le réalisateur utilise à vastes panoramiques ou travellings pour explorer les deux décors principaux, antithétiques et superposés : la station balnéaire hivernale, décadente, de Portland Bill, et la base secrète sous la falaise, acier, nickel, plastique, où rôdent d'inquiétantes silhouettes en cagoule ou en blouse blanche.

Thématiquement, Losey fait se confronter des archétypes sans y aller avec le dos de la cuillère : l'art (le sculpteur), l'intelligence (le touriste), la force anarchique (les loubards), avec la froideur sans âme de la science alliée à la raison d'Etat, qui bien sûr a le dessus. Les teddy boys, menés par un Oliver Reed en grande forme, annoncent déjà les *Drougs d'Orange mécanique*, et on n'oublie pas leur chanson rock, qui rythme le film sur des claquements de doigts : *Smash, smash... Kill, kill, kill...* C'est d'ailleurs l'évocation de cette bande qui a semble-t-il le plus passionné Losey, qui déclare : *Cette violence ouverte, ce produit de la société, avait pour parallèle la violence indirecte, secrète, cachée, hypocrite, des hommes qui avaient le droit, par l'intermédiaire d'un système éducatif désuet, de corrompre et pervertir les jeunes et de leur faire subir un lavage de cerveau*.

Il pourrait ajouter : et de cellule - même si on sait maintenant qu'il est impossible d'adapter un système biolo-



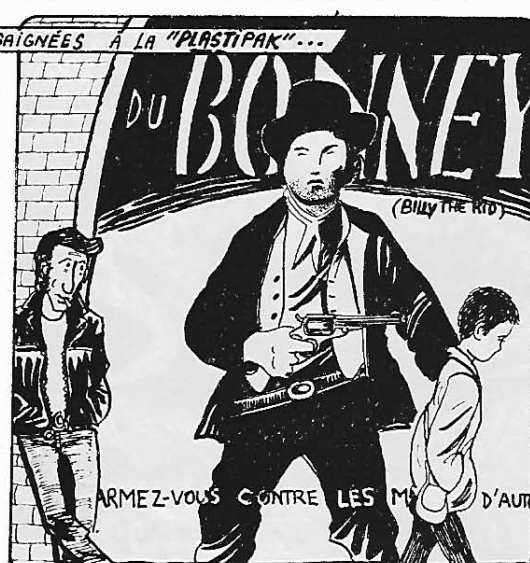
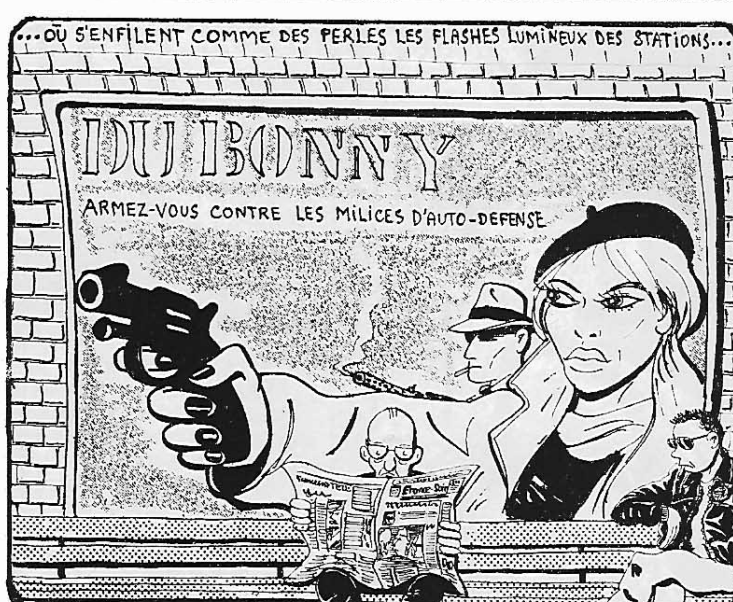
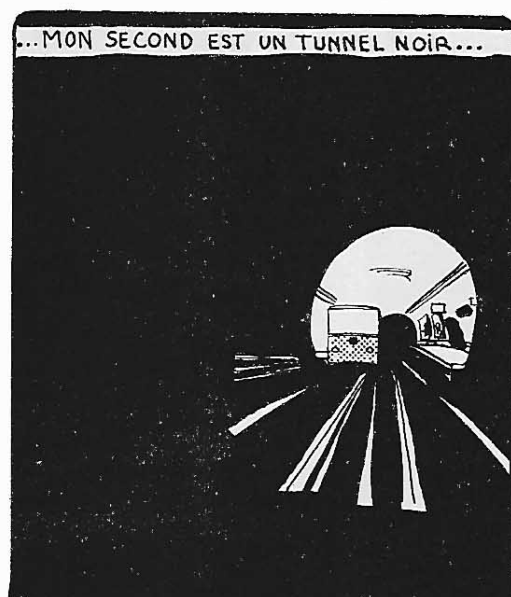
gique à la radioactivité. Qu'importe cette erreur scientifique, *Les damnés* reste un des meilleurs films de S.F. au monde, à voir et à revoir...

Andrevon

Golo & Frank

LE SPHINX DE VERRE







C'EST TOUT ÇA, TON TRÉSOR. ET SI PAR HASARD TU LEVAIS UNE PETITE, C'EST SÛR QU'ELLE FINIRAIT COMME TOI. LA NUIT, TU T'ÉLÈVERAIS POUR LUI CHOVRER SON BOEUF...



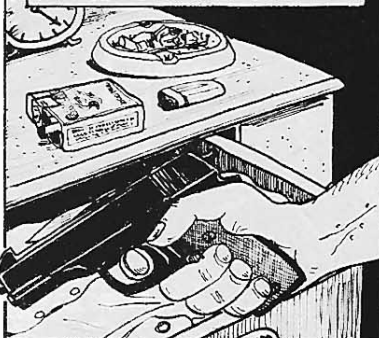
HEUREUSEMENT, T'AS UN BON POTE QUI PENSE À TOI DANS L'OPULENCE.



...ET TA GUENON QUI S'AFFADIT !!!



T'ES REQUINQUÉ ET TU DÉCIDES DE CHANGER DE VIE. TU DÉLIRE ENCORE UN PEU, LES NOURRITURES SPIRITUELLES TROP FORTES, ÇA PEUT ENFLAMMER LES ESPRITS AFFAIBLIS PAR LE MANQUE. TU CROIS QUE TOUT EST POSSIBLE, T'ES FORT COMME UN TURC, C'EST LA PORTE OUVERTE À TOUTES LES POSSIBILITÉS. TU SORS TON BRÉICA D'UNE PILE DE LINGE. TU FLAMBE COMME UN SOLEIL.



... ET BONNE POMME, TU BRAQUES LE GÉRANT DE TA TURNE ...

VITE, TA CRISSÉ ! DONNE-MOI LA THUNE SINON J'TE RUINE !!!



T'AS RAISON, J'DEVIENS BARGE ! EXCUSE-MOI !

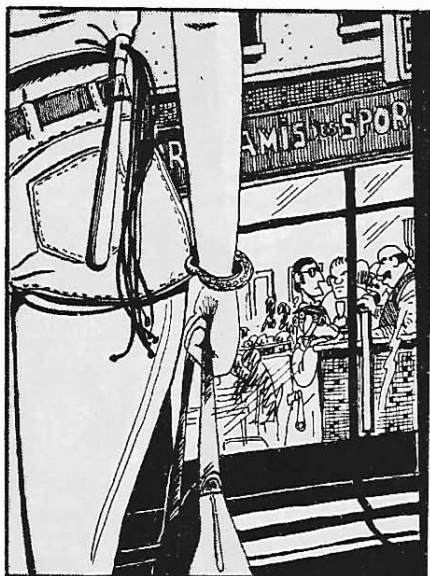
SURTOUT... Y'A PAS UN FLÈCHE DANS LA CAISSE !









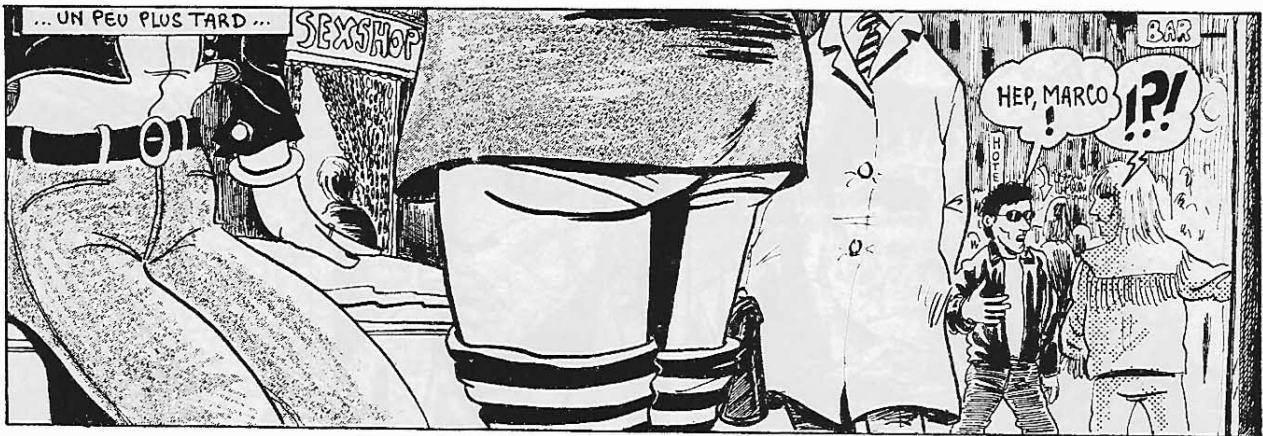






(* CROQUÉ PAR)





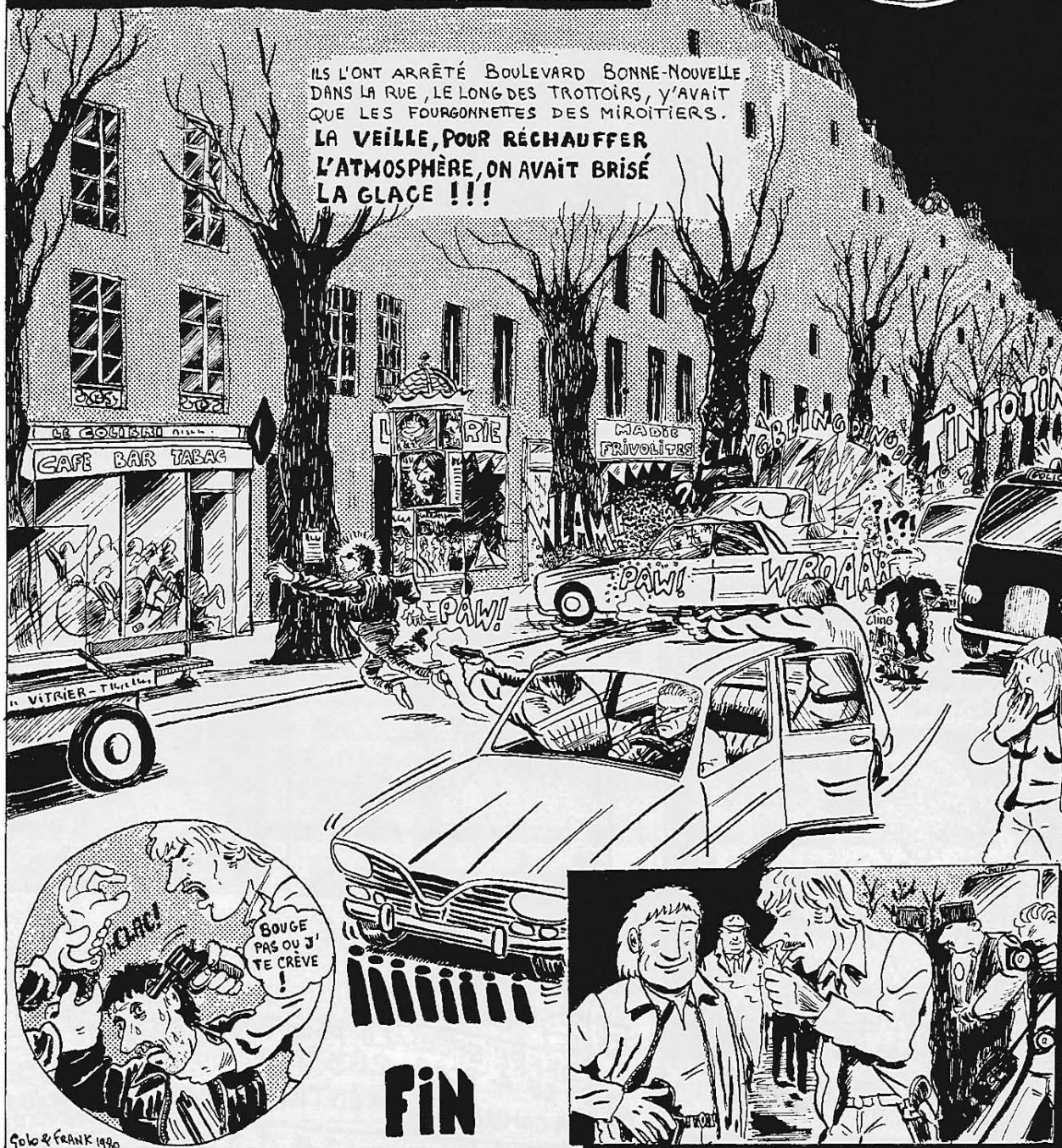


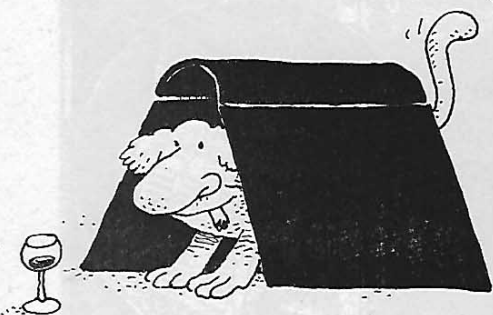


(THE KINKS)



LA VEILLE, POUR RÉCHAUFFER L'ATMOSPHÈRE, ON AVAIT BRISÉ LA GLACE !!!





**Cette belle
reliure
est conçue
pour contenir
12 numéros
de
Charlie mensuel**

A commander
au journal, 10 rue
des 3 portes,
75005 PARIS
★
30 F. port compris

N.

★ **INCOMPARABLE!** LA COLLECTION RELIÉE
de CHARLIE HEBDO 1973!
couverture toilée orange.

150 FRANCS
SEULEMENT!



MALRAUX
PROUST
DE GAULLE
GIDE
MARX
TINTIN

A commander au journal: 10 rue des
3 portes 75005 PARIS

N.

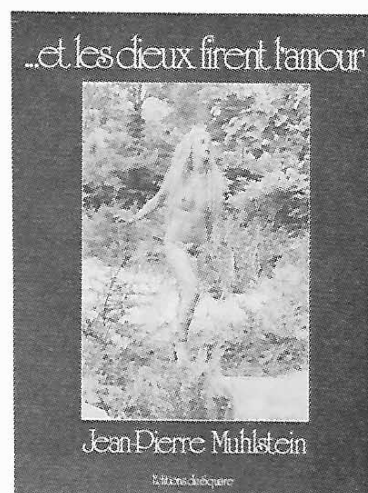
★

OUVRAGES de LUXE!

★



Paulette 95F ★ PICHARDET ★ 95F Paulette
.tome 1. 95F ★ WOLINSKI ★ 95F .tome 2.



CREPAX. EMMANUELLE.
95F

MUHLSTEIN. 120F
Et les dieux firent l'amour

OFFRE SPÉCIALE POUR ACHAT GROUPE:
LE 4 POUR 283F! (+FRAIS DE PORT: 16,25F)
A COMMANDER AUX ÉDITIONS DU SQUARE 10 rue des 3 portes
7500 PARIS

★

Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?

Qu'ils
crèvent !

ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand-même son journal, moins cher ! (5 F CHARLIE HEBDO au lieu de 6 F, 8 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 10 F, 10 F HARA KIRI au lieu de 12 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 60 F
☐ 1 an - 12 numéros - 120 F

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 48 F
☐ 1 an - 12 numéros - 96 F

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - 130 F
☐ 1 an - 52 numéros - 250 F

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse complète : _____

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

tous les mercredis
l'actualité
à coups de poing
dans la gueule

CHARLIE
HEBDO

MAIS DENISE FABRE A DES Jumeaux



24 PAGES
8 PAGES COULEUR
en vente partout
6F

100
pages dont 50 en couleurs!

CIRCUS
BANDES DESSINEES
BOURGEON
PICHARD
HUGO PRATT
SERRE,
et aussi:

au sommaire du n° 27
 storm par don lawrence et dunn,
 l'indien français par ramaïoli et durand,
 sam pezzo par giardino, charitas par c. vicini,
 les oiseaux du diable par p. dumas,
 la maison du fou par f. royet, les pastiches
 de roger brunel etc.
 un magazine sur la musique, le cinéma,
 les livres et bien sûr la bande dessinée !...

tous les mois
chez votre marchand
de journaux

CIRCUS
100 pages/15 francs

bon à retourner aux éditions glénat - 6, rue It-chanaron - 38000 grenoble

BON POUR UN
EXEMPLAIRE
GRATUIT!

m. _____

adresse _____

ville _____ code _____

désire recevoir

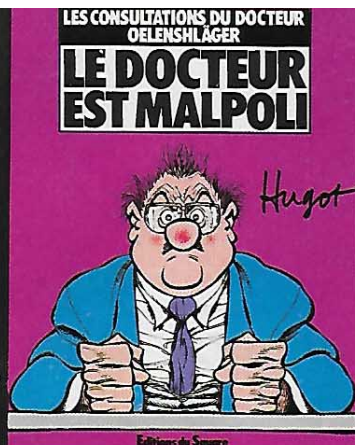
☐ 1 spécimen de CIRCUS (gratuit)

☐ le catalogue glénat (gratuit)

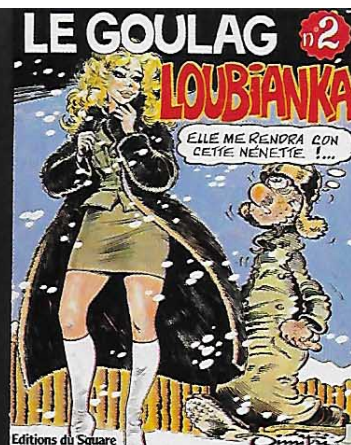
PublicO

CH

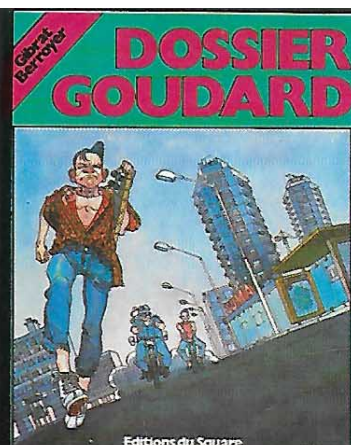
**derniers
parus
aux
éditions
du
square**



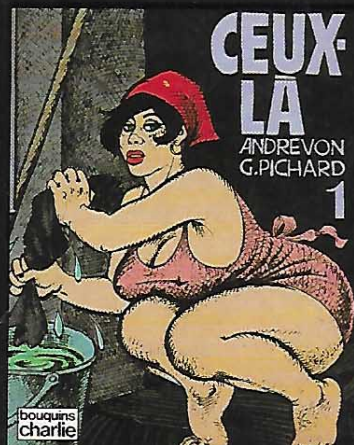
30 F



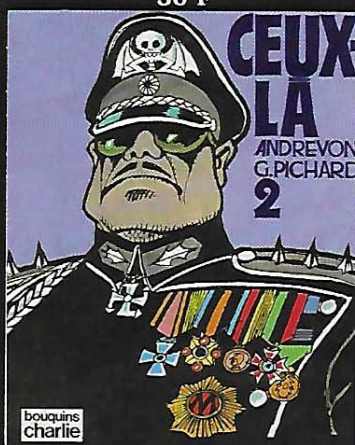
30 F



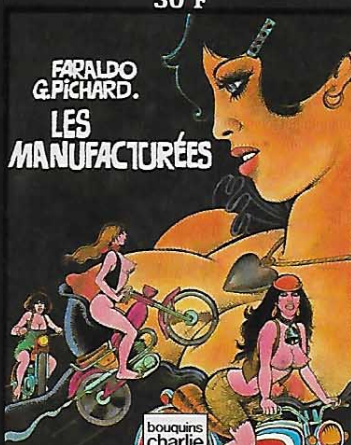
30 F



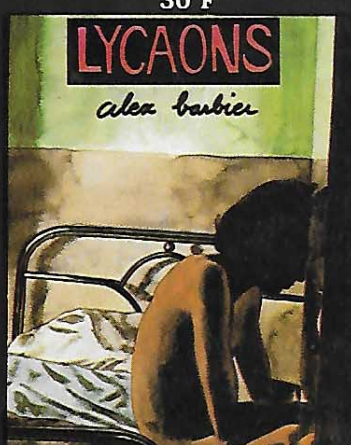
30 F



30 F

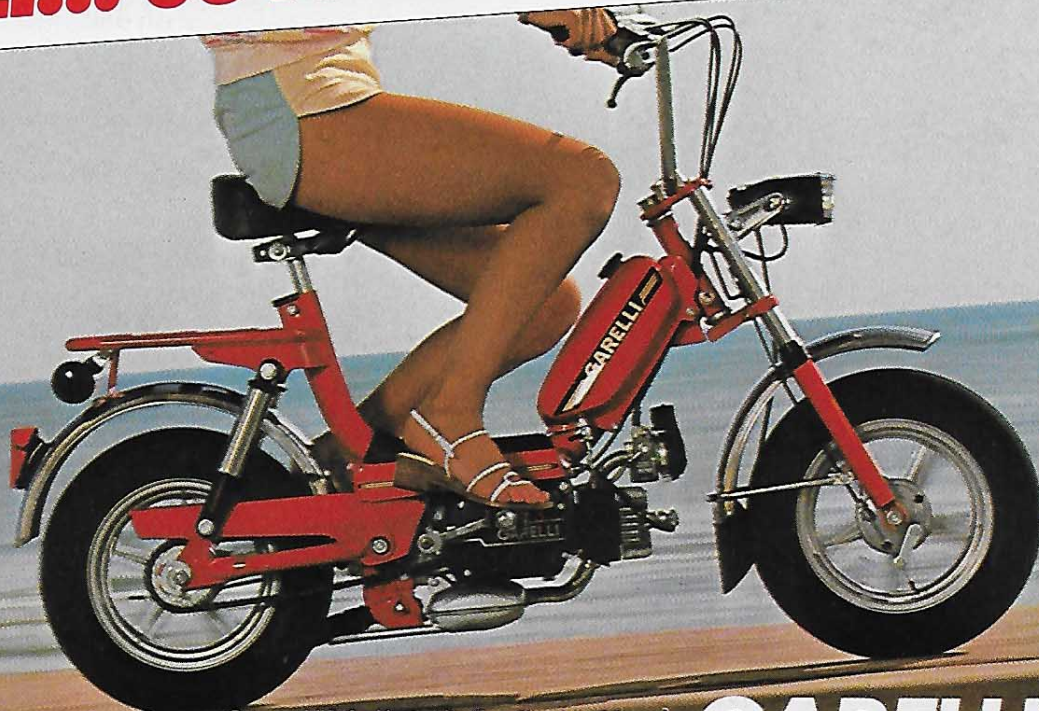


45 F



45 F

GARELLI... ou tu continues à pied !



Primo, VIP 2, Katia de Garelli : les 50 cm³
"ligne nouvelle", nerveux, puissants, solides, endurants, sans problème d'entretien,
sans permis... la liberté quoi ! Pour découvrir les Garelli, appelle le (3) 037.92.82.
(Garelli. Record du monde des 24 h. 50 cm³).

GARELLI
La puissance sans permis.



